PRÉCIS

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES,
OU
ESSAIS HISTORIQUES
SUR LES CAMPAGNES DE 1799 à 1814,

Avec Cartes et Plans ;

PAR M. LE COMTE MATHIEU DUMAS,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

CAMPAGNE DE 1799.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
A *Strasbourg* et à *Londres*, même Maison de Commerce.

A HAMBOURG,

Chez PERTHÈS et BESSER, Libraires.

1817.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

CAMPAGNE DE 1799.

CHAPITRE VII.

Guerre des Anglais dans l'Inde. — Défaite de Tippoo-Saïb. — Prise de Seringapatam. — *Affaires d'Italie. — Marche des Russes d'Italie en Suisse. — Manœuvres du général Masséna. — Bataille de* Zurich. — *Retraite du général Korsakow au-delà du* Rhin. — *Manœuvres du général Souwarow; — ses combats dans la* Müttenthal; — *sa retraite par la* Vallée des Grisons.

La découverte du Nouveau-Monde et d'une nouvelle route pour parvenir aux Indes orientales, en doublant le Cap de Bonne-

Espérance, changea la direction du commerce, en accrut les élémens, et procura aux habitans de l'Europe des jouissances qui jusqu'alors avaient été inconnues. Mais ces avantages ont été depuis chèrement payés par tout le sang que l'ambition et l'avarice ont fait répandre pour s'assurer la possession de ces nouveaux trésors et de ces nouvelles productions.

Le commerce, ami de la paix qui favorise son développement, a été la source de presque toutes les guerres qui, depuis trois siècles, ont ensanglanté le monde, et ce qui devait multiplier et resserrer les liens qui unissent les peuples, est devenu la cause la plus constante de leurs divisions.

Depuis que les guerres entre les peuples les plus civilisés sont devenues si dispendieuses, que les conditions de la paix sont dictées par la puissance qui peut le plus long-temps soudoyer des armées, et payer les frais de leur énorme consommation de toute espèce de matières et de productions, les gouvernemens européens ont à l'envie cherché

à s'assurer la suprématie politique par la plus grande masse de richesses : ils ont dû tourner presque exclusivement leurs soins et leurs efforts vers le perfectionnement et l'extension de leur commerce.

L'Amérique et les Indes orientales qui produisent abondamment des denrées et des matières également précieuses pour la consommation et la fabrication, ont attiré toute l'attention des peuples dont la position géographique favorisait le plus la navigation.

Des colonies se sont formées dans toutes les parties de l'univers connu. Ce n'était pas, comme chez les anciens, le superflu de la population qui allait, au loin, chercher un établissement, et fonder une cité indépendante, qui ne conservait avec la métropole que des relations d'amitié et d'affection qu'entretenait la communauté de leur origine.

C'est sous les auspices des gouvernemens et avec leur secours, que se sont formées presque toutes les colonies modernes ; ou si d'heureux aventuriers sont parvenus à faire des établissemens de quelqu'importance, ils

ont senti la nécessité de se donner à une puissance qui pût les protéger.

Mais ces colonies, bien loin d'être indépendantes, n'ont pas même été appelées à la jouissance des lois communes qui régissaient leurs métropoles. L'immensité des frais qu'exigeait leur conservation, a forcé de les soumettre à un régime fiscal qui, en ralentissant leurs progrès, a souvent diminué leur attachement pour la mère patrie, et les a quelquefois portées à se soustraire à sa domination.

Sans retracer ici l'histoire des établissemens des Européens dans les deux Indes, nous nous bornerons à fixer l'attention de nos lecteurs sur une des époques les plus remarquables du dix-huitième siècle, où l'on a vu une portion des colonies anglaises s'élever tout à coup au rang des puissances les plus respectables; révolution dont les principes et les conséquences ont puissamment influé sur les grands changemens de l'état politique de l'Europe.

L'Angleterre ne sera jamais dédommagée,

jamais consolée de la perte de ses colonies de l'Amérique septentrionale. Quand on se rappelle l'assistance d'abord secrète, mais bientôt après ouvertement déclarée, que la France prêta aux insurgés, et la part qu'elle prit à l'affermissement de leur indépendance, on doit peu s'étonner qu'usant de représailles le gouvernement anglais ait saisi l'occasion d'enlever à cette puissance ses plus belles colonies : si elle eût su les conserver, en les affranchissant d'un régime prohibitif, aussi contraire à ses intérêts qu'à ceux de ses nouveaux alliés; si elle eût, dans l'esprit du siècle, modifié l'esclavage, et n'eut pas craint de s'engager dans une seconde guerre punique, devenue inévitable, on peut affirmer qu'elle eût détourné l'orage de la révolution de 1789, qui, en ruinant son commerce colonial, a détruit sa marine, et l'a fait tomber pour long-temps dans une honteuse dépendance de sa rivale.

La témérité criminelle avec laquelle la faction qui domina la seconde législature française fit déclarer la guerre d'abord à l'Au-

triche, et successivement à l'Europe entière, favorisa les vues de l'Angleterre.

Les colonies françaises des Antilles furent laissées sans défense, la Martinique succomba, et Saint-Domingue fut livré aux plus sanglans désordres, excités par ceux qui avaient le plus d'intérêt à les prévenir.

Les victoires inattendues des armées françaises ne tardèrent pas à dissoudre la première coalition; mais l'inexpérience et la violence des hommes qui avaient usurpé le pouvoir, leur fit commettre une faute irréparable; ils exigèrent que les puissances maritimes qui traitèrent les premières avec la république, prissent une part offensive dans sa querelle.

L'Espagne et la Hollande, en déclarant la guerre à l'Angleterre, lui offrirent de toutes parts de riches possessions à envahir.

Cette faute du gouvernement français, en affaiblissant ses nouveaux alliés, acheva de détruire son commerce, et livra celui de l'Europe entière à ses ennemis. Une partie des trésors et des vaisseaux hollandais fut sé-

questrée ; l'important mouillage de *Ceylan*, le *cap de Bonne-Espérance*, devinrent la proie des escadres britanniques.

La prise de *Malte*, la conquête de l'Égypte, et sur-tout l'audace et la fortune du conquérant, firent craindre au ministère anglais qu'il ne parvînt à r'ouvrir l'ancienne route du commerce de l'Inde, et ne soulevât à-la-fois toutes les puissances de l'Asie, en les aidant à secouer le joug de l'Angleterre.

Une telle entreprise pouvait paraître extravagante, mais le danger même chimérique, alarmait la nation, parce qu'il menaçait de tarir la principale source de sa prospérité.

L'importance qu'on avait attachée à l'ambassade envoyée en France par Tippoo-Saïb ; les projets qu'on savait avoir été concertés avec l'ancien gouvernement ; la certitude que des officiers avaient été envoyés pour exercer les troupes de Tippoo à la tactique des Européens ; enfin, les prétendues propositions du sultan de Mysore au gouverneur des îles de France et de Bourbon, servirent de

prétexte à cette injuste aggression. Ce fut en vain que Tippoo se hâta de désavouer ses intelligences avec les Français, protesta que ces agens supposés n'étaient que des aventuriers qu'il n'avait ni autorisés, ni excités, invoqua la foi jurée par les derniers traités, et s'abstint de donner par aucuns préparatifs le moindre ombrage à ses ambitieux voisins : sa perte était résolue depuis la paix de 1792. On avait reproché au marquis de Cornwallis d'en avoir agi avec trop de magnanimité, et de n'avoir pas abattu la seule puissance qui pût encore relever les espérances de tant de princes humiliés, de tant de peuples subjugués.

Le gouvernement anglais, malgré la sécurité que devait lui inspirer l'accroissement de sa puissance dans la presqu'île de l'Inde, et la faiblesse des moyens que les Français y pouvaient employer, saisit cette occasion d'y faire des apprêts de guerre considérables. On y mit autant d'activité, soit en Asie, soit en Europe, que si l'Égypte eût été déjà soumise et paisible, et que Bonaparte ayant

créé une marine sur la mer Rouge, eût franchi les obstacles de cette périlleuse navigation de *Cosseïr* au détroit de *Babelmandel*, ou qu'après avoir conquis la Syrie, il se fût ouvert par les déserts la route de *Bassora*. Les premiers ordres donnés par le ministère anglais eurent pour objet de s'assurer de la communication entre la mer Rouge et la mer de l'Inde; une escadre, partie de *Bombay* avec des troupes de débarquement fit voile pour le détroit de *Babelmandel* et dut s'emparer de l'île de *Zocotora*, située à l'ouverture du détroit, du côté de la mer des Indes, et très-commode pour une station à cause des ports et des mouillages qui s'y trouvent dans la partie du nord.

Le bruit s'était répandu que les Français avaient cherché à prévenir les Anglais au détroit de *Babelmandel*, et que l'amiral Richery avait été chargé de cette expédition secrète.

Le commodore Blanket était parti des ports d'Angleterre avec quelques vaisseaux, dès le mois de juillet 1798. Il avait reçu l'ordre

de prendre à *Lisbonne* et à *Gibraltar* cinq bataillons, et avait fait route pour le *cap de Bonne-Espérance*, où il embarqua les 84e et 86e régimens.

Nous serions trop facilement entraînés à examiner quelle était avant cette époque la situation des Anglais par rapport aux différentes puissances de l'Inde; nous désirerions pouvoir présenter à nos lecteurs un tableau qui leur rappelât les ressources dont le gouvernement pouvait disposer par les princes tributaires, et faire mieux juger la nature de cette guerre, et les opérations qui précédèrent le siége et la prise de *Séringapatam*; mais en nous livrant à ces recherches, nous laisserions un trop grand intervalle entre les opérations de la guerre d'Europe. Nous avons même séparé de cette esquisse de l'expédition contre Tippoo-Saïb, tout ce qui a rapport aux transactions qui amenèrent la rupture; on trouvera, dans les notes placées à la fin de ce volume, le résumé de cette espèce de manifeste renfermé dans les comptes officiels rendus à la cour des directeurs de la Compagnie

des Indes, par le lord Mornington, gouverneur-général.

Les premières nouvelles de l'arrivée de Bonaparte en Égypte, parvinrent au lord Mornington dans le courant du mois de novembre 1798, et le décidèrent à attaquer Tippoo dans ses États avec toutes les forces qu'il pourrait rassembler à l'Est et à l'Ouest sur la côte de *Coromandel* et sur celle de *Malabar* : on sait que les Anglais ont sur l'une et sur l'autre un grand établissement militaire; le fort *Saint-Georges*, ou *Madras*, sur la côte de l'Est, et *Bombay* sur celle de l'Ouest, sont deux places fortes séparées par toute la largeur de la presque-île, du Nord-Ouest au Sud-Est. Les armées auxquelles chacune de ces places sert d'appui, et dont elle favorise le rassemblement, pouvant toujours agir de concert, et ayant leur retraite assurée, retiennent sous le joug de vastes provinces dont les princes affaiblis et divisés ne pourraient tenter de se rallier sans s'exposer à une double attaque qu'ils ne pourraientsoutenir : presque tous avaient

subi la loi des maîtres de l'Indostan et du commerce des deux hémisphères ; ils s'honoraient de conserver, sous un vain titre de souveraineté, le titre d'alliés des Anglais ; et, comme il n'arrive que trop souvent, ils se consolaient de la perte de leur indépendance, en aidant les vainqueurs à achever leur conquête.

Pour soumettre le dernier de ces princes qui eût conservé une existence indépendante, et qui était l'héritier du fameux Hyder-Aly, le Mithridate de l'Indostan, et le plus redoutable conquérant depuis Nadir-schah, le général Harris, qui commandait les forces de la côte de *Coromandel*, reçut l'ordre de marcher vers les frontières du *Carnate*, et de pénétrer dans les États de Tippoo-Saïb ; en même temps que le général Stuart, à la tête des troupes du *Malabar*, marcherait pour se réunir à lui.

L'armée anglaise fut grossie par le contingent du *Nizam*, dans lequel se trouvaient compris 6,000 hommes de troupes de la compagnie à la solde de ce prince, et des Cy-

payes commandés par des officiers anglais.

Le général Harris passa la frontière dans les premiers jours de mars 1799, se dirigea vers *Séringapatam ;* et de l'autre côté les hostilités commencèrent presqu'en même temps, entre un corps considérable de l'armée de Tippoo, qu'il avait rassemblé à *Périapatam*, à 7 milles de *Sédaséer*, et l'avant-garde du général Stuart, qu'il avait portée du camp de *Seedapore* à *Sédaséer* pour établir plus promptement sa communication avec le général Harris.

Sédaséer est une position élevée, d'où l'on découvre au loin le pays de *Mysore*, et le cours de la *Cavery* jusques auprès de *Séringapatam*, bâti sur une île que forme cette rivière.

Cette première attaque de Tippoo-Saïb fut impétueuse ; il parvint à tourner la brigade du colonel Montrésor, qui occupait *Sédaséer*, et à couper sa communication avec *Seedapore*. Cette avant-garde était presque entourée, quand le général Stuart marcha à son secours avec le 77e. régiment, attaqua

la colonne qui avait tourné *Sédaséer*, dégagea le colonel Montrésor; et, réuni avec lui et le général major Hartley, défit entièrement les troupes du Sultan, qui rentra dans son camp de *Périapatam*. Ce prince avait espéré de battre le général Stuart, et comptait ensuite attaquer le général Harris : dès qu'il fut informé de l'entrée de l'armée de *Madras* dans le pays de *Mysore*, il leva son camp de *Périapatam*, et marcha, avec beaucoup de célérité, à la rencontre du général Harris avec tout ce qu'il put rassembler de troupes et d'artillerie; il l'atteignit au moment où il faisait entrer ses troupes dans le camp de Malavély : il s'engagea bientôt une action générale, dans laquelle la division du colonel Wellesley, depuis lord Wellington, tourna le flanc droit de l'armée indienne. Tippoo ne fut pas plus heureux dans cette affaire, qu'il ne l'avait été vis-à-vis du général Stuart; il fut complettement battu et chassé de toutes les positions où il essaya de se maintenir.

Le 30 mars, le général Harris, après avoir

passé la *Cavery*, campa à deux milles au Sud-Ouest de *Séringapatam*, dans une position que le général Abercrombie avait occupée en 1792. Il s'y affermit en repoussant les postes et resserrant la place.

Cependant le général Stuart marchait pour effectuer la jonction des deux armées; il rencontra le 6 avril, à *Périapatam*, le major-général Floyd, que le général Harris avait détaché avec un corps de troupes de l'armée de *Madras* pour aller à sa rencontre, et assurer ses dernières marches aux approches de la forteresse.

Tippoo-Saïb ne tenta pas de nouveaux efforts en campagne, pour s'opposer à cette jonction, et se borna à défendre, contre le général Stuart, au nord de la *Cavery*, les dehors de sa capitale, sa dernière retraite, comme il l'avait fait contre le général Harris. Mais cette défense des postes extérieurs fut aussi courte qu'inutile. Le général Stuart fit replier jusqu'à 800 toises de la place les troupes du Sultan, et emporta un retranchement qui le séparait du général Harris. L'investissement fut achevé

et la tranchée ouverte : nous ne rapporterons ici ni les détails du siége, ni les mouvemens du général Floyd, pour le couvrir contre les partis qui se trouvaient encore en campagne.

L'artillerie anglaise ne commença à battre en brêche que le 30 avril : et quatre jours après, la brêche étant praticable, les 12ᵉ, 33ᵉ, 73ᵉ et 74ᵉ régimens furent destinés à livrer l'assaut. Le général Harris, pour surprendre le Sultan, ne fit donner le signal que vers le milieu du jour, au moment de la plus forte chaleur.

Les troupes anglaises et les grenadiers Cypayes sortirent tout-à-coup des tranchées, traversèrent sous un feu meurtrier le lit rocailleux de la *Cavery*, et, sous la conduite du colonel Sheerbrook et du lieutenant-colonel Dunlop, qui y fut blessé, montèrent aux brêches pratiquées dans la fausse-braye et le rempart. Le combat fut opiniâtre et sanglant : Tippoo, désespéré, affrontait la mort par-tout où le péril était plus grand, et périt dans la mêlée avec ses principaux officiers.

Ainsi tomba héroïquement le plus redoutable ennemi des Anglais ; il se montra véritablement grand, et aussi digne de leur estime que de leur haine, en dédaignant d'orner leur triomphe. Toutes les fortifications étaient emportées, et les enfans du Sultan se défendaient encore dans le palais, qui renfermait sa famille, ses femmes, ses trésors. Le général Harris promit sûreté et protection aux habitans du palais : ils se rendirent.

On fit rechercher avec soin le corps de Tippoo-Sultan ; on le trouva sous un monceau de morts, près de l'une des portes de la forteresse : il fut porté au palais, reconnu par sa famille, et enterré avec les honneurs dus à son rang dans le tombeau de son père. Ce magnifique mausolée d'Hyder-Aly est placé au sud de l'île, et entouré d'un bosquet de cyprès.

On évalua à trois millions de livres sterling, le trésor trouvé dans le palais de Tippoo ; il appartint à l'armée qui fit cette riche conquête.

La situation de *Séringapatam* est, dit-

on, délicieuse; la ville est grande et ornée de places et de beaux édifices; les ouvrages sont spacieux et en si bon état, que le Sultan ne pouvait s'attendre à les voir sitôt emportés d'assaut : 400 pièces de canon étaient placées sur le pourtour de l'île.

Après la prise de *Séringapatam* et la mort de Tippoo-Saïb, ses enfans, ses parens, les princes engagés dans son alliance se soumirent au vainqueur.

Par cette brillante opération, les Anglais restèrent maîtres absolus de la presqu'île de l'Inde : leurs seuls vaisseaux pourront désormais y aborder; ils possèdent toutes les stations, toutes les relâches, le *cap de Bonne-Espérance*, l'*Isle-de-France*, l'*isle Sainte-Hélène*, la *baie de Trinquemale*. Les Français, dont les armes étaient encore redoutées dans l'Inde il y a peu d'années, et dont les escadres, sous la conduite de l'amiral Suffren luttèrent avec avantage contre celles de la Grande-Bretagne, ont perdu leurs faibles établissemens à la côte de *Coromandel*, ont vu conquérir ceux de leurs alliés, et ne

peuvent reparaître en force dans la mer de l'Inde, dont le commerce si lucratif demeure en entier dans les mains de leurs rivaux.

D'un autre côté, si l'on ajoute la destruction de la majeure partie de la marine française, et de la totalité de celle de Hollande, on voit que les Anglais sont parvenus à mettre dans leur dépendance, sous le rapport du commerce maritime, toutes les puissances continentales. Personne ne pourra désormais leur disputer l'empire des mers, et l'on ne peut apercevoir à quelle époque, et par quels moyens pourrait se rétablir l'équilibre des forces navales, si important, si nécessaire pour le repos et la prospérité commune des nations de l'Europe. Cependant cet équilibre peut seul garantir la paix : car cette domination universelle, en supposant même qu'elle fût exercée avec sagesse et modération, ne saurait être long-temps supportée avec résignation par tant de peuples navigateurs que leur intérêt et leur honneur blessés excitent à s'en affranchir.

Il ne fallait pas moins qu'un événement

aussi important que la prise de *Séringa-patam*, pour dissiper à *Londres* les dernières craintes que la conquête de l'Égypte avait inspirées. Toute la prévoyance du gouvernement, tout ce qu'on avait dit et écrit pour démontrer l'impossibilité de l'exécution des projets qu'on supposait à Bonaparte, ne rassurait point le commerce contre le génie entreprenant du général français, et la haine irréconciliable que portait aux maîtres du Bengale le sultan de *Mysore*. La perte de celui-ci pouvait seule faire mettre au rang des chimères la grande révolution que les voyageurs, les hommes instruits de l'état de ces vastes régions ne trouvaient pas impossible.

Nous devrions placer ici le tableau de l'expédition du général Bonaparte en Égypte; cet épisode y semble amené par celui de la *guerre* de l'Inde; mais c'est pour ne pas le tronquer, et pouvoir un peu plus tard retenir nos lecteurs sur les bords du *Nil*, sans encourir le reproche d'interruptions trop brusques dans nos divers récits, que nous

nous empressons de les ramener en Europe.

Cherchons à retrouver, et tâchons de démontrer sur ce vaste théâtre de guerre de la mer du *Nord* au golfe de *Gênes* les combinaisons inattendues, les mouvemens de plus en plus rapides, les actions de plus en plus fréquentes de toutes les forces que les deux partis eussent pu y porter.

Nous avons successivement développé, aux trois principales époques de cette campagne, la conception, l'exécution et l'issue de trois différens plans d'offensive générale et combinée, tous trois marqués par de grands événemens qui en furent comme le dénoûment.

Première époque (avril 1799). — Première offensive des Français sous l'ancien Directoire qui renouvela les hostilités; — conquête des Grisons par Masséna, et des frontières du Tyrol par Lecourbe; — bataille de *Stockach*, gagnée par l'Archiduc; — bataille de *Magnano* en Italie, gagnée par le général Kray; — les Français forcés partout à se retirer.

Seconde époque (mai, juin et juillet). — Seconde offensive des Alliés en Italie; — passage de l'*Adda;* — bataille de *Cassano*, gagnée par le maréchal de Souwarow; — reprise de la Lombardie et d'une partie du Piémont; — reprise des Grisons; — passage du *Rhin;* — attaques des lignes, et prise de *Zurich* par l'Archiduc.

Défensive active des Français; — état d'observation; — forces balancées en Suisse; — guerre de siége en Italie; — avantages remportés par Moreau près d'*Alexandrie;* — bataille de *San-Giuliano* près de *Plaisance*, gagnée par Souwarow; — défense du pays de *Gênes*; — réunion de Macdonald; — reprise de la Toscane; — prise de *Mantoue*.

Troisième époque (août et septembre). — Seconde offensive des Français; — tentative du général Joubert pour délivrer *Tortone;* — bataille de *Novi* gagnée par le maréchal Souwarow; — attaque de tous les postes des Alpes et du Piémont, par le général Championnet; — attaque de la position de *Zurich* par le général Masséna; — avantages remportés

par les généraux Chabran et Lecourbe contre la gauche de l'Archiduc; — passage du Rhin par le corps du général français Müller ; — invasion du Palatinat ; — bombardement de *Philipsbourg*.

Nous avons distingué ces époques et résumé les principaux événemens d'une manière tabulaire, pour rendre plus sensible la nouvelle extension du système de guerre.

On a souvent reproché aux historiens modernes d'avoir établi, entre des faits isolés, des rapports qui n'avaient peut-être point existé, et d'avoir imaginé un ordre de choses correspondant à leurs conjectures, pour donner à leurs récits trop uniformes le piquant et l'attrait de la recherche de causes ignorées. Nous espérons de ne point encourir ce reproche, en faisant observer comment, à force d'étendre et de multiplier les combinaisons, elles se sont tellement liées, qu'on ne peut plus, dans ce jeu terrible, jouer un coup, remuer une pièce, que tout le système n'en soit ébranlé.

Les armées très-nombreuses, la trop forte

portion d'artillerie dans les armées françaises et de cavalerie dans les armées impériales, avaient à la vérité forcé d'agrandir le théâtre; et, comme nous avons tâché de le démontrer, avaient changé presque toutes les anciennes données, tant sur l'importance de telle ou telle partie de frontière entre l'Allemagne et les Pays-Bas, entre la France et l'Italie, que sur la nature d'opérations militaires dont ces diverses contrées étaient susceptibles : mais les combinaisons d'attaque et de défense ne s'étaient point encore, avant cette campagne, étendues au-delà des grandes limites qui séparent le théâtre de la guerre de Flandre de celui du Rhin et celui-ci de l'Italie. N'était-il pas déjà prodigieux que les espaces qui avaient suffi aux Condé, aux Eugène, aux Montecuculi, aux Turenne, aux Luxembourg, pour déployer, avec de grandes forces, tant de génie et d'activité; que les places, les postes, les obstacles qui avaient arrêté ou favorisé ces grands capitaines pendant plusieurs campagnes, fussent pour ainsi dire effacés de la nouvelle topographie militaire?

Devait-on encore s'attendre à des efforts plus grands que ceux qui avaient été nécessaires pour prendre des positions, et livrer des batailles sur la surface entière d'un pays, sans avoir égard aux terrains, aux positions intermédiaires, mais seulement à l'importance des points occupés à de grandes distances sans contiguité ; et comme s'il eût été convenu de marquer seulement par l'occupation des postes principaux le tracé idéal de ces immenses lignes? Cependant, ces déploiemens, ces marches, ces manœuvres pour chercher à s'envelopper réciproquement aux extrémités de ces lignes, n'étaient pas encore le dernier terme de la progression.

Les grandes barrières posées par la nature entre les divers pays ayant été ouvertes, comme l'avaient été les frontières formées par des lignes, des enchaînemens de postes, et par le cours des fleuves, on parvint à faire mouvoir les grandes masses, et à les porter d'une frontière à l'autre, comme on avait porté des corps à divers points d'une frontière pour en former une seule ligne.

Le but de ces vastes opérations n'était plus seulement de s'emparer d'une position, de faire tomber une placé importante en se portant au-delà du pays qu'elle couvre, et des communications qu'elle gêne ; mais bien de forcer l'ennemi à évacuer à la fois tout un pays, en se hasardant soi-même à perdre une frontière entière par une seule chance, par un seul événement de guerre.

Les armées françaises avaient pour la première fois, et avec tant de succès, mis en pratique ce genre de guerre offensive, que les Alliés furent forcés de l'adopter à leur tour.

Les généraux de l'un et de l'autre côté ne cherchaient donc plus qu'à déborder et écraser un des grands appuis des ailes, afin de forcer l'ennemi à une retraite absolue.

Nous ne rappelons pas seulement ici une règle commune et applicable à la guerre depuis l'attaque du moindre poste jusques à celle de la position la plus importante, la mieux flanquée ; mais nous voulons faire remarquer à nos lecteurs que les batailles ran-

gées les plus sanglantes, livrées ou reçues dans des positions déterminées ; ces grandes victoires, qui auraient autrefois décidé du sort de la campagne, et peut-être du sort de la guerre, n'eurent d'importance qu'autant qu'elles se trouvèrent liées à l'ensemble d'une opération générale.

L'Archiduc et le maréchal Souwarow avaient éprouvé, le premier à la reprise de *Luciensteig* et au passage du *Rhin*, le second au passage de l'*Adda*, que les seuls succès décisifs dans ce genre de guerre ne pouvaient être que le résultat de grands mouvemens, d'une multiplicité d'affaires de postes, combinées, liées, soutenues par des forces assez supérieures pour pénétrer et envahir tout à coup, soit la totalité, soit au moins une partie considérable du théâtre de la guerre.

Mais si ce théâtre s'était trouvé trop resserré en 1794, pour les nombreux bataillons français, il était maintenant trop vaste pour les deux armées alliées de Suisse et d'Italie, qui, se trouvant l'une et l'autre arrêtées par des po-

sitions formidables (celle de Masséna devant *Zurich*, et celle de Moreau dans les Apennins), ne pouvaient, avant l'arrivée de nouveaux renforts, pousser plus loin la guerre offensive.

En effet, le général Souwarow avait, après la bataille de *Novi*, une trop grande supériorité pour rester en observation et laisser aux Français tout l'avantage de leur belle défense de l'état de *Gênes*; et cependant cette supériorité n'était pas encore suffisante pour forcer la tête de leurs retranchemens, ou pour détacher des corps capables de percer par les divers passages des Apennins, pour les prendre à revers, et les obliger de quitter la place et la rivière de *Gênes*.

D'un autre côté, l'Archiduc, qui (comme nous l'avons plusieurs fois répété, parce que c'est un point capital dans la discussion des opérations générales de cette campagne), n'avait pu soutenir contre les attaques du général Lecourbe sa gauche trop affaiblie, se trouva, au moment de l'arrivée des 26,000 Russes commandés par le prince Korsakow,

dans l'impossibilité de réunir toutes ses forces pour reprendre sa première position et ouvrir ses communications avec l'Italie par le *Saint-Gothard*. Le secours des Russes avait trop tardé, la marche de cette armée auxiliaire était trop bien connue pour que les généraux français ne se fussent pas préparés à profiter des derniers momens favorables qui leur restaient avant la jonction des Russes et des Autrichiens sur le *Rhin*, pour rompre d'avance, par la vivacité de leurs attaques, le concert d'opérations que cette réunion devait produire.

L'Archiduc, qui avait pressenti cet effort des armées françaises, et s'était disposé à couvrir la Souabe, dut exécuter devant Masséna, et presqu'au milieu des combats que celui-ci se hâtait de lui livrer pour le retenir, le passage des troupes russes qui entraient en Suisse, et le passage des troupes autrichiennes qui se portaient à la rive droite du *Rhin*.

Nous avons rapporté l'incursion du général Müller dans le Palatinat, et nous avons

fait remarquer l'étonnante célérité des marches de l'Archiduc qui eut à peine le temps de sauver *Philipsbourg*. On attribua les revers essuyés par les Alliés en Suisse à ce mouvement de l'Archiduc qui parut trop précipité, au moment où l'arrivée du général Souwarow allait rétablir la balance des forces, et lui donner même une assez grande supériorité pour pouvoir suivre le cours de ses premières opérations.

Mais, en raisonnant ainsi, on faisait abstraction du plan général, et de l'importance de la formation d'une armée de l'empire; on oubliait que si les Français s'étaient affermis sur la rive droite du *Rhin*, ils auraient menacé les derrières de l'armée alliée, et les communications, sans lesquelles les subsistances rassemblées à si grands frais sur le *Mein* et sur le haut du *Danube*, ne pouvaient parvenir à l'armée alliée, dans la Suisse, qui en était entièrement dépourvue. Il n'y eut jamais de motifs plus déterminans de détacher l'aile droite d'une armée, et de mettre sa cavalerie trop nombreuse, pour la

nature du pays de la Suisse, à portée d'agir plus efficacement.

L'on voit que, soit en Italie, soit en Allemagne, malgré leur ralliement depuis la prise de *Mantoue*, malgré les renforts qu'ils avaient reçus, les puissances coalisées n'avaient pas encore, à la fin du mois de septembre, assez de troupes pour accomplir leurs premiers desseins, et exécuter les deux grandes attaques qui devaient déconcerter le plan de défense des frontières orientales de la France. Ils divisaient la masse de chacune des deux armées, et tâchaient de remplir les intervalles qu'ils étaient forcés de laisser entre elles ; à peu près comme dans l'ordre simple de bataille, avant de passer à une disposition d'attaque, on occupe par des marches de flanc, par des manœuvres qui paraissent sans objet, le front d'un terrain ou d'une ligne trop étendue.

Les Français, de leur côté, soit qu'ils restassent dans un état de défense passive, soit qu'ils voulussent repousser ou retarder des attaques, en agissant eux-mêmes, ne pou-

vaient suffire à couvrir toutes les parties de leurs frontières, si ce n'était par des mouvemens moins sensibles sans doute (puisque leur position générale était plus resserrée), mais non moins rapides que ceux des Alliés. On a pu en juger par les combats de l'armée de Moreau, par les marches et les attaques du général Championnet, contre la chaîne des postes des Alliés dans toutes les vallées de la frontière du Piémont; par les fréquentes actions des colonnes de l'armée de Masséna, par les passages du *Rhin*, les incursions des garnisons de *Mayence* et d'*Ehrenbreitstein*, et les renforts tirés des côtes et de l'intérieur pour soutenir l'armée batave.

Ainsi de toutes parts, après avoir consommé d'avance par les combats et par les fatigues un plus grand nombre d'hommes, qu'on avait espéré d'en rassembler pour se porter les derniers coups, on cherchait à suppléer par des marches et des contre-marches à ce manque de forces, à ce défaut de proportion entre le but et les moyens, pour

pouvoir, avant la fin de la campagne, tenter sur un seul point une irruption décisive.

Telles furent les causes de cette prodigieuse activité des armées, qui croissant de jour en jour, étendit si loin les ravages de la guerre, et força trop souvent l'un et l'autre parti à abandonner les peuples malheureux dont on prétendait défendre la cause, et qu'on livrait aux vengeances, rarement à la générosité du vainqueur.

Depuis la reddition conditionnelle de *Tortone*, le maréchal Souwarow avait mis ses projets à découvert. Le général Kray, qui, après la bataille de *Novi*, avait marché par *Novarre* vers la frontière du *Valais*, avec 14 bataillons et deux régimens de cavalerie, avait reçu l'ordre de ramener ce corps à *Alexandrie*, et de se borner à faire soutenir le colonel Strauch, et le prince de Rohan, sur les frontières du *Valais*, par la brigade du général Laudon.

Le nouveau plan arrêté par les deux cours impériales consistait à former, 1°. au cen-

tre, en Suisse, une grande armée russe sous les ordres du général Souwarow; 2°. sur la gauche, en Italie, une armée autrichienne, commandée par les généraux Kray et Mélas; 3°. à la droite, sur le *Bas-Rhin*, l'armée impériale et de l'empire aux ordres de l'Archiduc.

Nous avons tâché d'expliquer la disposition générale, nous devons aussi faire connaître les motifs particuliers de ce changement inattendu dans la distribution des forces des Alliées.

Il n'est pas douteux que cette nouvelle formation ne fût préférable à l'amalgame de troupes de différentes nations dans une même armée, qui, même en supposant la plus parfaite harmonie, nuit nécessairement au service par la différence de langage, d'ordonnance et de discipline : les succès dus à la rivalité de courage et de talent sont plus que balancés par des inconvéniens aussi graves.

Chacune des trois armées devait gagner à ce nouvel arrangement : les Russes se

rapprochaient de la route la plus courte et la meilleure pour recevoir leurs recrues : la confusion inévitable dans les dépôts, dans les hôpitaux, dans les magasins, devenait moindre ; chaque armée devait recevoir aussi des auxiliaires différens en Italie, en Suisse et en Allemagne ; et c'était une précaution très-sage que de ne point ajouter le mélange des nations dans des armées à celui des peuples qu'on excitait à prendre les armes.

Les troupes piémontaises, qu'on se hâtait de rétablir, et celles de la confédération des princes d'Italie, devaient augmenter les forces du général Kray.

Les nouvelles levées dans les Grisons et dans les petits Cantons, les troupes formées par d'anciens officiers suisses, le corps du prince de Condé, et une division de troupes bavaroises, devaient se réunir à l'armée russe.

Enfin, les divers contingens de l'Empire, les levées de milices nouvellement orga-

nisées dans les électorats, devaient renforcer l'armée de l'Archiduc.

Il n'est pas inutile de dire ici que, d'après des calculs de probabilité, c'est-à-dire, en continuant d'évaluer les pertes et les secours, on a estimé que chacune de ces trois armées se trouverait être forte de 60 à 70,000 hommes, à l'époque du 1er. octobre. Un corps considérable de l'armée de l'Archiduc devait rester en Suisse sous les ordres du général Hotze.

Suivons maintenant le mouvement du général Souwarow pour l'exécution de ce déplacement des forces, l'un des plus hardis qu'on ait osé tenter devant un ennemi actif et entreprenant. Le centre de son armée était à *Asti* dans les premiers jours de septembre. L'aile gauche, qui était d'abord aux ordres du prince de Rosenberg occupait *Novi*, couvrait *Tortone* et poussait ses postes par *Voltaggio*, jusques à la vue de la *Bocchetta*. L'aile droite, sous les ordres du prince de Lichtenstein, s'étendait jusques au *Pô* vers *Turin*. Deux divisions russes

étaient postées dans les environs de *Spigno* et d'*Acqui ;* les postes à l'entrée des vallées des Alpes du Piémont avaient été renforcés.

Le général Championnet continuait à faire une guerre de poste très-vive ; une de ses colonnes était entrée à *Suze*, une seconde s'était emparée de la ville d'*Aoste*, dans la vallée de ce nom, et avait forcé les Impériaux à se retirer sous le fort de *Bard ;* en même temps il faisait des démonstrations du côté de *Coni* et du *Col de Tende ;* il avait pénétré jusqu'à *Pignerol.*

Le général Moreau, qui, après avoir soutenu ses postes du côté de la rivière du Levant contre les entreprises du général Klenau, avait concentré ses forces entre *Savone* et *San-Giacomo*, poussait des détachemens jusques à *Bassaluzo* et *Capriata*, et faisait des dispositions pour se porter en avant.

Le 8 septembre, le général Souwarow fit mettre en marche la première colonne des troupes russes, sous les ordres du général

Rosenberg; elle se dirigea sur *Novarre*, pour se porter ensuite par *Bellinzona* sur le *Saint-Gothard*.

Soit que le général Moreau se fût aperçu de ce mouvement, par les manœuvres du général Kray, soit que, la trève éventuelle de *Tortone* n'étant pas encore expirée, il espérât de pouvoir enlever encore aux Alliés ce trophée de la bataille de *Novi*; il sortit de sa position le 9 septembre, avec un corps de 20 à 25,000 hommes, formé en trois colonnes : la première se porta sur *Acqui*, et les deux autres sur *Novi* et *Serravalle*.

Le général Kray ayant marché à sa rencontre avec la gauche, et une partie du centre de l'armée impériale, il y eut un engagement très-vif; les colonnes françaises furent repoussées. Après une perte assez considérable, Moreau se retira et reprit ses premières positions.

Le 11 septembre, la citadelle de *Tortone* fut enfin rendue au général Souwarow, qui, après avoir fait publiquement ses adieux, et témoigné sa reconnaissance aux généraux

et aux troupes autrichiennes, partit pour la Suisse avec l'arrière-garde des troupes russes.

Après la reddition de *Tortone*, toute la partie de l'armée du général Kray qui était campée à *Bozzolo di Formigaro*, et à *Rivalta*, marcha d'abord sur *Alexandrie*, et ensuite vers *Coni* par *Feliciano* et *Alba*.

Le gros de l'armée (à peu près 35 bataillons, et cinq régimens de cavalerie) sous les ordres du général Mélas, se trouva rassemblé le 16 septembre à *Bra* sur la *Stura*; c'était une position centrale entre les Alpes et les Apennins, très-bien choisie pour s'opposer aux progrès du nouveau général en chef Championnet, et à la réunion qu'il cherchait à exécuter en avant de *Coni*, avec l'armée dont le général Moreau allait lui laisser le commandement dans le pays de *Gênes*.

Championnet se trouvait alors près de *Pignerol*; son quartier-général était à *Villa Valletta*; le corps qu'il avait porté en avant de *Suze*, et qu'on estimait à 6 ou 7,000

hommes, s'avançait sur *Turin*, où commandait le général Bellegarde, frère du feld-maréchal de ce nom, qui avait été appelé à Vienne.

La colonne de gauche de l'armée française des Alpes, conduite par le général Duhesme, s'avançait d'*Aoste* sur *Yvrea*, occupé par le général Haddick, dont la division formait la droite de l'armée autrichienne.

A la faveur de ces mouvemens, par lesquels, en pénétrant par les deux vallées principales, il menaçait d'envelopper la place de *Turin*, et le flanc droit de l'armée autrichienne, le général Championnet se porta en force par le marquisat de *Saluces*, à l'entrée de la vallée de la *Stura*, près du fameux champ de bataille de *Staffarde*, où le maréchal de Catinat battit le duc de Savoye en 1690.

Les 14 et 15 septembre, il y eut des combats très-vifs en avant de *Fossano* et de *Savigliano*, que le général Gottesheim défendait avec une avant-garde d'environ 6,000 hommes, en attendant d'être soutenu par

le général Mélas ; il fut cependant forcé de céder ces deux postes importans. Le général Championnet s'en empara, mais ils lui furent bientôt enlevés.

Le général Kray avait, comme nous l'avons dit, rassemblé ses forces à *Bra ;* il ne perdit pas un instant pour attaquer le corps du général Championnet, qui se trouvait presque isolé, et si avancé, qu'il pouvait, en une marche, se réunir à la gauche de l'armée de Moreau.

L'armée autrichienne partit du camp de *Bra* le 18 septembre ; elle fut partagée en deux fortes colonnes : le général Kray conduisait lui-même celle de gauche, et la dirigea sur *Fossano.* Le général Mélas, à la tête de l'autre, marcha pour attaquer *Savigliano :* l'affaire s'engagea d'abord par cette dernière colonne ; celle de droite, où les régimens de *Furstenberg* et de *Stuart* attaquèrent, reprit le poste de *Savigliano.*

Les Français évacuèrent aussi dans la nuit celui de *Fossano*, et après avoir essuyé une perte considérable, se retirèrent sur *Maira*,

remontant la petite rivière de ce nom, l'une de celles qui forment la vallée du *Château-Dauphin*. Toute la chaîne des postes au-dessus de *Turin* avait été attaquée en même temps ; le général Bellegarde, pressé et repoussé d'abord du côté de *Rivoli*, fut soutenu par les généraux Kaim et Wukassowich, qui forcèrent les Français à se retirer à *Suze*.

Il ne s'était rien passé du côté de *Génes* depuis la dernière tentative infructueuse faite par Moreau pour dégager *Tortone*, et depuis sa retraite dans sa position au-dessus de *Savone* : deux petits corps autrichiens étaient restés en observation, l'un entre *Gavi* et *Novi* sur la *Scrivia*, et l'autre aux environs d'*Acqui* et de *Spigno* sur la *Bormida*.

Telles furent les manœuvres et les actions par lesquelles, en allant au-devant des Français, les observant partout de très-près, et les attaquant à l'ouvert des vallées, le général Kray sut couvrir et assurer la marche des Russes, qui se hâtaient d'atteindre le mont *Saint-Gothard*. En se rappelant les

siéges et les actions qui dans les anciennes guerres illustrèrent les points que nous venons d'indiquer, et qui cette fois ne furent que de simples postes pris et repris en peu de jours, on pourrait s'étonner que les passages de l'*Assiette*, d'*Exilles*, que *Montmélian*, *Château-Dauphin*, *Pignerol*, n'aient pas eu la même importance qu'autrefois, même pour des corps de troupes à peu près de même force, si l'on ne cherchait le motif de cette différence dans l'objet même des opérations qui ne peuvent plus être ainsi circonscrites.

Après cette tentative, le général Championnet, ayant laissé au général Duhesme, qui dans la journée du 16 avait marché sur *Saluces*, le commandement de ses troupes, alla prendre à *Gênes*, des mains du général Moreau, celui de l'armée d'Italie : celle des Alpes devait désormais être comprise sous la même dénomination. Moreau venait d'être appelé à *Paris* : en prenant congé de son armée au quartier-général de *Conegliano*, il la félicita sur sa constance à supporter tous

les genres de privations : le nouveau général fit aussi une proclamation dans laquelle il considérait, comme outrageans pour l'armée, les bruits qu'on avait répandus sur la prochaine évacuation du territoire ligurien.

Peu de jours avant l'arrivée de Championnet à *Gênes*, cette ville avait été mise en état de siége, c'est-à-dire, que l'action du gouvernement, quant à l'ordre public et à la police intérieure, se trouvait suspendue et subordonnée à l'autorité militaire. Des troubles sérieux avaient obligé les Français à cette précaution, et le souvenir de la fameuse révolution de 1746 pouvait la justifier : car, il y a dans les caractères des peuples, comme dans ceux des individus, des traits que l'on croit effacés, et qui reparaissent tout à coup, quand des circonstances semblables réveillent les mêmes sentimens. En 1748, *Gênes*, épouvantée et troublée à l'approche de 60,000 Autrichiens et Piémontais, avait ouvert ses portes ; ils usèrent avec tant de rigueur de ce que l'on est convenu

d'appeler les droits de la victoire, que le peuple, qui obéissait en murmurant, se souleva et s'arma; le commandant fit d'abord peu de cas de cette fureur qu'il crut passagère; elle s'accrut; on forma des barricades, et la population entière de *Gênes* devint une formidable armée qui chassa les vainqueurs : exemple mémorable de l'énergie qu'une étincelle peut ranimer dans l'esprit d'un peuple, même au dernier dégré de la consternation.

L'effet que le gouvernement français s'était promis de ce dernier mouvement de son armée des Alpes, était sans doute de retenir en Italie le général Souwarow et les secours que l'Archiduc réclamait à son tour, ou de profiter de l'affaiblissement de l'armée alliée pour réunir les deux armées françaises des Alpes et d'Italie dans les plaines du Piémont; et, si elles ne pouvaient y reprendre l'offensive, étendre du moins et faciliter la défense du pays de *Gênes*, où les Français souffraient beaucoup par la difficulté des communications.

Ce but ne fut point rempli, parce que cette armée des Alpes n'était qu'un cordon de troupes renforcé, et dont les attaques réitérées sur toute la chaîne des postes que les Alliés avaient poussés dans les hautes vallées ne pouvaient attirer assez leur attention pour les distraire du siége de *Tortone*, et leur faire quitter les positions par lesquelles ils resserraient l'état de *Gênes*. Lorsque le rassemblement des conscrits eut grossi jusqu'à près de 25,000 hommes les forces disponibles du général Championnet, et que, vers l'époque où se livra la bataille de *Novi*, il put hasarder de pénétrer plus avant, cette diversion n'en imposa point au général Souwarow, et il eût mieux valu pour les Français que ces nouvelles forces eussent été portées sans délai à l'armée du général Joubert avant la bataille de *Novi*. Enfin, dans cette dernière circonstance, le mouvement du général Championnet fut tardif; il semble que son plus grand effort devait être tenté au moment où Moreau sortait de sa position de *Savone*, et descendait des Apennins pour attaquer de nouveau

le corps d'observation du général Kray. Lorsqu'on veut, par des attaques de deux corps d'armée séparés, contraindre un ennemi supérieur en forces à chacun des deux, à céder la position qu'il occupe entre eux, il faut que ces attaques soient simultanées, et que l'ennemi soit obligé de se diviser.

Le manque de concert que nous venons de faire remarquer devait servir le général Kray; mais on n'en pouvait profiter avec plus de célérité et de précision, ni mieux remplir son objet, qui était de se maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts qui devaient remplir le vide causé par le départ des troupes russes.

Il ne restait guère plus que 18 ou 20,000 hommes de l'armée auxiliaire que le général Souwarow avait conduite en Italie, et qui y avait reçu au commencement d'août un renfort de 10 à 11,000 hommes venus par la route de Hongrie.

L'avant-garde de ce corps d'armée (l'un de ceux qui ait jamais livré autant et d'aussi

sanglans combats dans un espace de 4 mois), parut le 14 septembre à *Bellinzona*.

Les colonnes défilèrent par *Agno* et campèrent à *Bironia*, *Faverna* et *Bedano* dans les environs du *Mont-Cenère*. (Le général Lecourbe avait occupé cette position trois mois auparavant.) Le général Souwarow arriva, le 15 septembre, à *Lugano*, après avoir rassemblé ses troupes au *Mont-Cenère*: il fit ses dispositions pour les attaques du *Saint-Gothard*, et pour sa réunion avec les corps autrichiens du général Auffenberg, qui occupait devant les avant-gardes du général Lecourbe la frontière des Grisons.

Cette division de troupes autrichiennes, qui devait recevoir encore quelques renforts par le Tyrol, était destinée à seconder le général Souwarow, dont le but n'était pas seulement de repousser le général Lecourbe, et de rétablir l'aile gauche de l'armée alliée de Suisse dans ses anciennes positions sur la *Reuss*, mais encore d'envelopper la droite de l'armée française, de la séparer du Valais, et, franchissant à la fois le mont *Furca*, et

l'*Engelberg*, de marcher sur *Lucerne* et sur *Berne*, pour forcer le général Masséna à quitter sa position, et à passer l'*Aar* pour assurer ses derrières.

A mesure que les Russes s'avançaient vers les frontières de la Suisse méridionale, le corps du général Strauch, soutenu par le général Laudon, se porta en avant et reprit ses anciens postes.

Le corps du général Lecourbe, fort d'environ 12,000 hommes, était composé de trois divisions, ou plutôt de trois brigades.

La première, commandée par le général Gudin, dont le quartier-général était à *Hospital*, au pied du *Saint-Gothard*, appuyait sa droite au *Tesin*, et sa gauche à l'*Ober-Alp*, dans la vallée de *Dissentis*.

La deuxième, commandée par le général Loison à *Steig*, gardait le *Maderaner-Thal* et le *Schachen-Thal*.

La troisième, commandée par le général Molitor, venait d'être détachée par le général en chef Masséna pour occuper la vallée de *Glaris* : le général Molitor pénétra par le

mont *Braguel* et le *Klön-Thal*, après avoir surmonté les plus grandes difficultés, et combattu pendant trois jours contre des forces supérieures.

L'occupation du canton de *Glaris* et des hautes vallées de la *Linth*, que le général Masséna, ignorant encore la marche du général Souwarow, ordonna dans la vue d'assurer son passage de la *Limath*, devint bientôt après un objet si important par rapport à l'exécution du nouveau projet de Souwarow et à la retraite de l'armée russe, que nous aurions présenté ici à nos lecteurs les détails de cette entreprise audacieuse du général Molitor, s'ils n'avaient suspendu la narration principale; mais nous avons conservé deux rapports authentiques du général Molitor, que nous avons inséré dans la note IIIe à la fin de ce volume; et nous les offrirons à nos lecteurs comme un exemple remarquable de ce qu'une forte résolution, et la parfaite connaissance du terrain dans la guerre de montagnes, peuvent faire entreprendre et obtenir de la valeur et de la constance des troupes.

Le 23 septembre, le maréchal Souwarow ayant remonté la *Levantina*, ou vallée du *Tésin*, attaqua en personne le poste d'*Airolo*, tandis que le général Rosenberg, qu'il avait détaché par la petite vallée de la *Piora*, poussait vivement l'attaque de l'*Ober-Alp*, afin d'arriver au pied du *Saint-Gothard* par *Urseren*, avant que les troupes qui défendaient *Airolo* eussent pu effectuer leur retraite sur *Hospital*. En même temps, le général Auffenberg, remplacé à *Dissentis* par un détachement russe, marchait à travers les montagnes pour se trouver le lendemain matin dans le *Maderaner-Thal*, et couper tout ce qui aurait voulu descendre la *Reuss* sur *Altorf*.

Le général Gudin, malgré la disproportion de forces, résista jusqu'à la nuit aux attaques réitérées du général Souwarow, et se retira en très-bon ordre sur *Hospital* et sur *Urseren* : il y fut renforcé de deux bataillons de la brigade du général Loison ; mais, déjà presque enveloppé, et ne pouvant tenir dans la petite plaine d'*Urseren*, le général Gudin

passa la *Reuss* à *Hospital*, emmenant son artillerie, marcha par *Réalp*, gravit pendant la nuit le mont *Furca*, et prit une bonne position sur cette montagne et sur le *Grimsel* : il gardait ainsi la tête des vallées du *Rhône* et de l'*Aar*, objet le plus important pour la défense de la Suisse, et pour la position générale de l'armée française : il se trouvait aussi à portée d'attaquer et de reprendre le *Saint-Gothard*, si l'ennemi s'en éloignait; on ne pouvait agir plus militairement.

L'entrée du général Souwarow en Suisse fut totalement imprévue de la part des Français; cette expédition était d'autant plus remarquable, que l'armée russe sortait des plaines d'Italie, et n'avait presque aucune expérience de ce genre de guerre. La prise du *Saint-Gothard*, qui, un mois auparavant, avait changé avantageusement la situation des affaires de la République, n'était pas moins importante pour les Alliés; mais elle coûta cher au général Souwarow : il y perdit 1,200 hommes de ses meilleures troupes. Lecourbe, informé de cette attaque, accourut avec le reste de la

brigade du général Loison, et se porta de sa personne, le 25 septembre, à la pointe du jour, jusqu'au *Pont-du-Diable;* il voulait attaquer et forcer l'avant-garde russe dans *Urseren,* pour se réunir au général Gudin; mais l'ennemi ayant déjà débouché par le trou d'*Ury* et le *Madéraner-Thal,* il ne songea plus qu'à défendre le passage de la *Reuss* entre *Wasen* et *Altorf,* pour retenir le général Souwarow dans la vallée, et l'empêcher de pénétrer par l'*Engelberg* sur *Stanz*, et de tourner le flanc droit de Masséna, qui se fut trouvé découvert.

Cette défense de la *Reuss* fut un très-beau fait d'armes : il ne restait au général Lecourbe que trois bataillons et neuf compagnies de grenadiers, et lorsqu'il eut donné au général Loison deux bataillons pour défendre les ponts d'*Altinghausen* et d'*Ersfeld,* sa réserve n'était pas de plus de 1,500 hommes : il les plaça sur le versant du *Surneck*, près de *Seedorf* et de l'embouchure de la *Reuss,* dans le lac de *Lucerne*, bivouaquant avec eux. Ce fut avec cette poignée de braves

que Lecourbe et Loison arrêtèrent pendant trois jours le nouveau conquérant de l'Italie se précipitant du haut des Alpes comme les torrens dont il suivait le cours, avec 25,000 des plus terribles soldats, accoutumés à vaincre, et irrités par des obstacles tout nouveaux pour eux.

C'était sur le point d'*Ersfeld* que le vieux capitaine s'obstinait avec raison à exécuter son passage de vive force : le 27 septembre, il était parvenu, sous le feu le plus meurtrier, à faire établir une solive sur les traverses du pont; le général Lecourbe, pour le détourner de cette attaque désespérée, mais décisive, osa passer lui-même la *Reuss* au pont de *Seedorf* avec un bataillon, quatre compagnie de grenadiers et deux pièces de canon : ses grenadiers tournant la petite ville d'*Altorf*, après avoir culbuté les avant-postes, pénétrèrent au pas de charge jusque dans le camp des Russes, et y répandirent une telle alarme, que ceux qui défendaient la ville s'enfuirent dans le plus grand désordre. Souwarow prit le change, abandonna son at-

taque pour venir au secours des siens et rétablir le combat : Lecourbe le soutint jusqu'à la nuit. Le lendemain le maréchal, informé sans doute de la prise de *Zurich*, et des succès du général Molitor contre les divisions autrichiennes de Lincken et de Jellachich dans le canton de *Glaris*, quitta sa position sur la *Reuss*, et traversa le val de *Schachen*, pour se jeter dans la *Mutten-Thal.*

Mais avant de suivre ce nouveau mouvement, ce changement de plan, cette résolution dont il est juste de faire honneur au généralissime russe (de marcher au-devant des corps autrichiens qui n'avaient pu se faire jour jusqu'à lui en chassant Molitor de sa position de *Glaris* et de *Næfels*), nous devons en expliquer la cause, la victoire complète que venait de remporter le général Masséna.

Depuis que l'armée du prince Korsakow avait remplacé les troupes autrichiennes dans la position de *Zurich*, et que l'Archiduc avait marché au secours de *Philisbourg*, le général Hotze commandait la partie de

l'armée autrichienne qui était restée en Suisse, et qui consistait en vingt-neuf bataillons et quatre régimens de cavalerie. Contraint par le général Molitor d'abandonner *Glaris* et *Naefels*, il avait pris une position avantageuse derrière la *Linth*, entre *Wesen* et *Utznach*; son quartier-général était à *Kaltbrunn*. Les Russes s'étendaient depuis *Utznach*, le long du lac de *Zurich* et de la *Limath* jusqu'à *Baden* : ils avaient un corps campé sur le *Horn* devant *Zurich*, et un autre sur les hauteurs près de la route qui conduit à *Wallishofen*; le corps du général Nauendorf se trouvait vis-à-vis de *Baden*, et fermait l'aile droite qui s'appuyait au *Rhin*.

Voici quelle était, depuis le commencement de septembre, la position de l'armée de Massena :

Le général Thureau occupait le Valais avec une division. Nous venons de rendre compte de la position de l'aile droite sous les ordres du général Lecourbe depuis le sommet du *Gothard* jusqu'au lac des *Quatre-Cantons*.

Nous avons dit aussi comment le canton de *Glaris* et la *Haute-Linth* étaient occupés par le général Molitor, qui, détaché de l'aile droite, formait, entre le général Lecourbe et le général Soult, une avant-garde qui tenait la tête et la clef de la position générale.

La division du général Soult appuyait sa droite à *Bilten* sur la *Linth* et sur la frontière du canton de *Glaris ;* sa gauche s'étendait jusqu'à *Horgen.*

La division du général Mortier, qui s'étendait d'*Adlitzwill* à *Dietikon,* et celle du général Lorges de *Dietikon* jusqu'à *Baden*, formaient le centre de l'armée française; celle du général Ménard, depuis *Baden* jusqu'au *Rhin*, et la réserve que le général Klein commandait dans le Frickthal, formaient la gauche : le général Chabran commandait à *Bâle.*

A l'arrivée du général Souwarow en Suisse, les forces y étaient à peu près balancées ; les deux armées russes formaient un total d'environ 43,000 combattans, et en y ajoutant les corps autrichiens d'Auffenberg, de Linken, de Jellachich, d'Hotze et de Nauendorf,

comptés pour 28,000 hommes. L'armée alliée, si elle eût pu se réunir, eût été de 71,000 hommes. L'armée française, d'après les états de situation du corps de l'aile droite de Lecourbe, du corps détaché du général Soult, du centre et de l'aile gauche sous les ordres immédiats du général Masséna, était forte d'environ 75,000 hommes.

A l'exception des combats qu'avait livrés le général Molitor avec tant de vigueur et de succès pour s'emparer du canton de *Glaris* et s'y maintenir, il n'y avait eu entre les deux armées que des engagemens de peu d'importance; et quoique la guerre de poste fût vive et meurtrière, les entreprises réciproques pour se surprendre avaient été sans succès.

Cependant le général Masséna resserrait l'aile gauche de l'armée alliée pour attaquer le centre avec plus d'avantage : il cherchait à pénétrer, par la vallée des Grisons, pour tourner les positions qui couvraient la ligne du général Hotze, et se préparait ainsi peu à peu à une attaque générale. La nouvelle de

la marche et des progrès du général Souwarow, qui pouvait en peu de jours faire sur les derrières de la droite des Français, à l'ouest de la Suisse, le même mouvement que Masséna méditait aux frontières de l'est contre la gauche des Alliés, précipita ses dispositions; il profita du dernier moment qui lui restait.

La position du prince Korsakow à *Zurich*, sur les hauteurs et sur les deux rives de la *Limath* était le centre, ou, si l'on veut, la tête de la ligne générale, occupée par les trois corps de l'armée alliée, depuis le poste de *Wesen*, entre le lac de *Wallenstadt*, et la *Linth* jusques au *Rhin*. On voit que, dans cet intervalle d'environ dix-sept lieues, le lac de *Zurich*, et la rivière de *Linth*, qui le forme en sortant de la vallée de *Glaris*, avaient permis aux Alliés d'étendre, ou plutôt de détacher leur aile gauche jusqu'à près de dix lieues de la tête de la position centrale, qui, jusque-là, avait paru inexpugnable.

Quoique cet intervalle paraisse considérable, le général Hotze avait eu raison de se

porter jusqu'aux revers des hauteurs qui séparent le cours de la *Linth* de celui de la *Thur*. Il avait son quartier-général à *Kaltbrunn*, et par cette position resserrée, entre ces hauteurs et la *Linth*, il pouvait défendre pied à pied l'entrée des deux vallées de la *Glatt* et de la *Tosse*, dont le cours du sud-est au nord-ouest, parallèle à celui de la *Limath*, coupait par la plus courte direction les derrières du centre et de la droite de l'armée alliée.

Tel était l'avantage évident de la position de *Hotze*, et l'objet des premières manœuvres de Masséna, fut de l'en déposter dès le commencement de l'action générale; premièrement, pour le séparer d'avec le général Jellachich, et rendre impossible toute jonction avec Souwarow par les cantons de *Schweitz* et *Glaris*; et secondement, pour attaquer le centre avec plus de confiance, quand les derrières seraient menacés.

Pour atteindre son but, le général Masséna fit sur sa gauche, dans le *Frickthal* et sur l'*Aar*, diverses démonstrations. Enfin,

le 24 septembre, après avoir attiré l'attention de l'ennemi, par une fausse attaque dirigée sur *Bruck*, par le général Ménard, il ordonna au général Lorges de passer la *Limath* au-dessus de *Baden*, avec sa division, et d'attaquer le camp des Russes sur la rive opposée.

La division du général Mortier, et la réserve commandée par le général Klein, marchèrent pour s'emparer des hauteurs à l'ouest de *Zurich*, et attaquèrent de front.

Le général Masséna avait aussi donné l'ordre au général Soult de passer *la Linth* au moment ou l'attaque commencerait du côté de *Zurich*, et d'attaquer vivement les avant-postes des Autrichiens dans cette partie.

Le général Hotze, surpris de cette attaque impétueuse, et informé que les Français avaient déjà passé la *Linth*, courut avec quelques officiers aux avant-postes, pour faire une reconnaissance entre *Schennis* et *Kaltbrunn*. Il s'avanca témérairement; le groupe fut enveloppé, attaqué, et le gé-

néral Hotze resta sur le champ de bataille. Il fut aussi regretté par les Alliés que le général Joubert, tué de la même manière à la bataille de *Novi*, l'avait été par les Français.

L'armée impériale de Suisse ne pouvait faire une plus grande perte que celle du défenseur de *Feldkirch*, ni dans un moment où les talens de ce général et la connaissance particulière du terrain difficile sur lequel il se trouvait fussent plus nécessaires; les généraux russes perdaient leur guide. Hotze, né à *Zurich*, fut frappé de mort presque sur ses propres foyers.

Les Français poussèrent vivement leur premier avantage; ils emportèrent d'abord le pont de *Grynau* au pied du *Brun-Berg*, à l'entrée de la *Linth*, dans le lac de *Zurich*; le prince de Wurtemberg, accouru de *Rapperschweil* avec trois bataillons russes, reprit ce poste, mais ne put s'y maintenir contre une nouvelle attaque : le pont resta aux Français; et dès ce moment, les troupes autrichiennes, parmi lesquelles la perte de

leur général avait déjà mis quelque confusion, ne purent se maintenir dans la position d'*Utznach*, dont le flanc droit allait être tourné. Le général Soult, ayant battu les divisions du général Hotze, les força, par la suite des combats du lendemain, à se retirer en désordre, par le *Goldiner-Thal*, sur *Lichtenstein* dans le *Toggenbourg*.

Cette aile gauche, dont le général Petrasch prit le commandement après la mort du général Hotze, se trouva donc ainsi, du 25 au 26 septembre, entièrement séparée du centre de l'armée, dont le flanc gauche et les derrières restèrent découverts.

Les attaques contre *Zurich* n'avaient pas eu moins de succès; la division de Lorges avait enlevé tous les postes qui lui étaient opposés, forcé le camp, et repoussé les Russes jusque sous les murs de *Zurich*. Les hauteurs de l'ouest avaient été emportées par les généraux Mortier et Klein.

Les Français attaquèrent avec tant de résolution; les Russes, presque entourés, se défendirent avec tant de valeur, gardèrent

leurs postes et leurs rangs avec tant de constance, que le carnage fut affreux, comme aussi la défaite entière : l'artillerie et les bagages furent perdus.

Une forte arrière-garde enfermée dans *Zurich*, ne voulut point se rendre, et la ville, vainement sommée, fut emportée l'épée à la main par l'intrépide général Oudinot.

Le prince Korsakow se retira par *Bulach* et par *Winterthur*, sur *Églisau*, et sur *Schaffhouse*, trop tard sans doute, s'il fût averti à temps de ce qui se passait à sa gauche entre les deux lacs.

Les Français, maîtres de la position de *Zurich*, des deux rives du lac, et du cours de la *Glatt*, poursuivirent, dans les deux directions de *Saint-Gall* et de *Schaffhouse*, les Russes et les Autrichiens séparés, et qui, ne pouvant ni se rallier, ni prendre de bonnes positions sur la *Thur*, furent contraints de passer le *Rhin* et de mettre entre eux le lac de *Constance*.

La ville même de *Constance* et *Petershausen* furent occupées par les avant-gardes

françaises, qui ne purent cependant s'y maintenir.

Ce fut alors que le général Souwarow, privé du grand appui de la position du général Korsakow, sur les hauteurs de *Zurich*, et forcé de renoncer à son premier dessein, ne songea plus qu'à pénétrer par la vallée de la *Linth*, dans le canton de *Zurich*; il espérait forcer le général Masséna à replier son centre et sa gauche; il voulait dégager et rallier devant lui les deux corps d'armée qui venaient d'être battus, celui de Korsakow, et celui de Hotze, pendant que ceux de Linken et de Jellachich, se joignant à lui, auraient flanqué sa gauche, et fait tête au corps de Lecourbe. On peut juger de l'importance que le général Souwarow attachait à ce second projet, par la lettre si concise qu'il écrivit aux commandans des troupes russes dépostées de *Zurich*. « Vous ré-
» pondrez sur votre tête d'un pas de plus
» que vous feriez en arrière; je viens ré-
» parer vos fautes. ».

Il est évident que la résistance que le gé-

néral Molitor, qui n'avait avec lui que trois bataillons de la 84e demi-brigade, opposa au général Jellachich qui l'attaquait avec les trois régimens de Kaunitz, Peterwaradin et Stroski, et qu'il parvint après deux jours de combats, à rejeter dans la vallée du *Rhin*, fit échouer le second projet du général Souwarow, et pouvait causer la perte entière de l'armée russe.

Cette attaque du général Jellachich était combinée avec la marche du général Linken, qui, débouchant avec deux colonnes fortes ensemble de 8,000 hommes, l'une par *Panix*, *Engi* et *Schwanden*; l'autre par le *Panten-Bruck*, *Linthal*, et *Schwanden*, devaient rejoindre à *Glaris* le corps de Jellachich, pour se réunir ensuite à l'armée de Souwarow.

Le général Linken, qui, comme on va le voir, manqua son opération, et fut aussi rejeté par le général Molitor dans la vallée des Grisons, obtint d'abord un de ces succès qu'on peut appeler bonne fortune de guerre. Le général Masséna, avant d'avoir aucune con-

naissance de la marche de l'armée russe d'Italie, avait ordonné à Lecourbe, pour seconder son attaque générale, de se porter par *Dissentis* dans la haute vallée des Grisons, et avait prescrit au général Molitor de détacher douze compagnies de la 76e demi-brigade, qui devaient franchir le *Flimser*, et rejoindre le général Lecourbe à *Ilantz*. Ces douze compagnies, marchant par la vallée d'*Engi*, rencontrèrent à *Elm*, et attaquèrent vivement la tête de la colonne de droite du général Linken : forcées de céder à la supériorité du nombre, elles se retirèrent en combattant sur *Schwanden*, où elles se trouvèrent coupées par l'autre colonne, entourées et forcées de se rendre après une honorable et vaine résistance.

Le général Molitor, qui, profitant de ce que le général Soult, en attaquant *Wesen* le 26 septembre, débordait la droite du général Jellachich, avait forcé celui-ci, comme nous venons de le dire, à rentrer dans les Grisons, accourut au-devant du général Linken, avec un faible renfort de deux ba-

taillons qu'il venait de recevoir : il n'avait pas en tout plus de trois mille hommes ; il les employa si bien à garder les passages, et surtout le débouché du *Klön-Thal*, que le général Linken ne put dépasser *Glaris*, et dut renoncer à faire sa jonction avec l'armée de Souwarow. Nous renvoyons ceux de nos lecteurs que les détails de ces combats mémorables intéresseront, à la note dans laquelle nous avons inséré le rapport du général Molitor ; nous nous contenterons de dire ici qu'ayant couronné les Alpes qui dominent la rive droite de la *Linth* à la hauteur de *Glaris*, en débordant les ailes du général Linken, il prit sur lui tous les avantages de position, l'attaqua avec impétuosité, le força de se retirer par la vallée d'*Engi*, et le poursuivit jusqu'à ce qu'il fût assuré qu'il repassait le *Flimser* et rentrait dans la vallée des Grisons.

Pendant cette dernière action, le général Molitor fut prévenu que le général Souwarow, de la marche duquel il n'avait

eu jusque-là aucun avis, allait déboucher par le *Klön-Thal* sur *Glaris*.

Le général Masséna, prévenu par Lecourbe, s'était porté vers la *Mutten-Thal*, avec la division du général Mortier : les Russes marchaient sur *Brunen* et *Schweitz*, et prirent position à l'ouvert de la vallée. Le général Rosenberg, qui commandait leur avant-garde, fut attaqué le 4 octobre avec trop de précipitation; il maltraita et mit en désordre une première colonne française, qui s'engagea et ne put se déployer, et lui fit deux cents prisonniers : mais pressé vivement par le général Mortier qui recevait de nouveaux renforts, menacé par la division Loison qui penétrait dans le *Schachen-Thal*, Souwarow se hâta de rejoindre les corps autrichiens qu'il croyait trouver à *Glaris*; il s'enfonça rapidement dans la *Mutten-Thal*, et tint ferme à *Mutten*, pour s'assurer le passage par le *Klön-Thal*. Il doutait si peu que les généraux Linken et Jellachich ne l'attendissent à *Glaris* et à *Nœfels*, qu'ayant appris que le général Mo-

litor tenait le poste du lac de *Klön-Thal*, seul point de passage où il était accouru après avoir poursuivi l'arrière-garde de Linken, il le fit sommer de se rendre prisonnier. Molitor répondit, comme s'il eût eu aussi bien que l'avantage de position, la force suffisante pour forcer l'armée russe à mettre bas les armes. Ce fut ainsi que le vainqueur de *Novi*, trahi par la fortune, apprit que sa réunion avec les Autrichiens était manquée, tous ses projets échoués; et que, dans cette position désespérée, il ne lui restait d'autre ressource que de se faire jour par le canton de *Glaris* pour se jeter dans les Grisons. Pendant que son arrière-garde combattait dans la *Mutten-Thal*, il fit attaquer par son avant-garde en tête de laquelle était le régiment autrichien de Kerpen, du corps d'Auffenberg, les trois bataillons français avec lesquels le général Molitor défendait le poste du lac de *Klön-Thal*, qui fut enlevé après la plus vive résistance.

Ce débouché étant ouvert, l'armée russe descendit dans la vallée de la *Linth*, et oc-

cupa *Glaris*. Les Français, accablés par le nombre, se retirèrent en bon ordre par le pont de *Nestal*, qui fut brûlé. Le général Molitor, n'ayant encore reçu aucun renfort, se borna à couvrir les ponts de *Mollis* et de *Nœfels* pour fermer la vallée : le général Souwarow le fit attaquer avec fureur, et presque sans interruption, pendant les deux jours suivans, du 1er au 3 octobre, soit qu'il espérât encore pouvoir marcher sur *Zurich* et rallier l'armée de Korsakow, soit plutôt qu'il couvrît par ces attaques réitérées la marche de ses troupes et de son artillerie qui défilaient pour gagner la vallée d'*Engi*. Le village et le pont de *Nœfels* furent trois fois pris et repris : ces combats furent très-sanglans. Le général Molitor parvint à s'y maintenir : il fut vaillamment secondé par un corps de troupes suisses, et soutenu par le général Gazan, qui arriva à son secours avec un bataillon de grenadiers : les Russes perdirent plus de 2,000 hommes dans cette affaire.

Le 4 octobre, le général Souwarow leva son camp de *Glaris*, et se retira par la vallée

d'*Engi :* son arrière-garde chaudement poursuivie, et déjà débordée par le général Loison, qui, par le *Linthal* arriva sur *Schwanden*, fut entamée et perdit 1,200 prisonniers, la plupart blessés ou excédés de fatigue, et quelques pièces de canon : enfin, le 5 octobre, il acheva cette périlleuse retraite, passa le *Flimser* et déboucha entre *Ilantz* et *Coire*, dans la vallée des Grisons.

Ces derniers efforts du général Souwarow, pour opérer la réunion des deux armées russes dans leur ancienne position, devaient être secondés par le mouvement du prince Korsakow contre la gauche de l'ennemi ; et en effet, pendant qu'avec une partie du centre de l'armée française, le général Masséna avait soutenu sa droite, les Alliés avaient repassé le *Rhin*, et se portaient sur *Wintherthur*. La plus forte partie de la colonne du prince Korsakow avait passé au pont de *Diedenhoffen ;* le corps de M. le prince de Condé, et les troupes de Bavière étaient entrés dans la Turgovie par le pont de *Constance*.

Le général Masséna, informé de ce mou-

vement, porta d'abord sur *Rheineck*, à la tête du lac de *Constance*, la division du général Soult, afin de contenir le corps autrichien de Hotze, qui, sous les ordres du général Pétrasch, avait traversé le *Rheinthal* et s'était retiré sur *Feldkirch* et *Brégentz*.

Pendant que le général Souwarow achevait sa retraite, Masséna, passant rapidement de la droite à la gauche de son armée, se mit à la tête des divisions qui étaient en avant de *Zurich*, celles de Lorges, de Ménard et de Gazan; il rencontra les Alliés, le 7 octobre, entre la *Thur* et le *Rhin*, les chargea; et, divisant leurs colonnes à peine réunies par leurs avant-postes, les força de repasser le *Rhin*.

Le pont de *Diedenhoffen* fut rompu; les Français s'emparèrent de celui de *Constance*, et poursuivirent, à travers la ville jusqu'à *Peterhausen*, l'arrière-garde du prince de Condé et des Bavarois. L'affaire fut très-chaude du côté de *Constance* : l'aile gauche, commandée par le duc d'Enghien, avec une valeur digne de son nom, avait eu d'abord

quelque avantage ; mais elle fut repoussée dans la ville par des forces supérieures. Le général Bauer, qui commandait la droite, se trouva coupé, avec une partie de sa cavalerie ; il se fit jour, rentra dans la ville, s'empara du pont du *Rhin*, et couvrit ainsi le reste de la retraite.

Trois fois, dans cette même journée, la ville de *Constance* fut prise et reprise ; les Français, si malheureusement opposés les uns aux autres, combattirent avec une égale valeur : les républicains restèrent maîtres de *Constance*.

Là seulement finit la bataille de *Zurich* qui, depuis les attaques des postes avancés, le 24 septembre, avait duré quinze jours entiers.

La moitié de la Suisse, toute la partie orientale comprise entre le cours de la *Reuss* et celui du *Rhin*, depuis le *Saint-Gothard* jusqu'à *Constance*, ne fut qu'un seul champ de-bataille ; et cette vaste enceinte, hérissée de difficultés naturelles, fut tellement occupée, que dans cet espace d'environ vingt-

cinq à trente lieues de longueur, du nord au sud, sur quinze à dix-huit lieues de largeur, il n'y eut pas une seule vallée, un seul passage pratiqué dans les hautes montagnes, une seule communication entre les lacs et les rivières, qui ne fussent disputés par des combats, occupés comme postes, traversés par des troupes marchant et manœuvrant relativement à la même action.

Il serait difficile d'évaluer exactement la perte des deux armées pendant ces quinze jours. Celle des Alliés fut portée au-dessus de 25,000 hommes, et nous pensons qu'on s'éloignerait peu de l'exacte vérité en estimant à 40,000 hommes la perte des deux armées en tués, blessés et prisonniers; c'était plus d'un quart de la force effective sous les armes.

Dès que l'Archiduc reçut, à son quartier-général sur le *Bas-Rhin*, la nouvelle de la bataille de *Zurich*, et qu'il fut informé que les généraux de l'armée française du *Rhin* faisaient filer des troupes vers *Strasbourg* et *Bâle*, il partit avec la plus grande partie de celles qu'il

avait amenées à *Manheim*, laissant au général prince de Schwartzenberg un corps suffisant pour couvrir *Manheim* et *Philisbourg*. Il exécuta cette contre-marche avec autant de diligence qu'il en avait mis à secourir *Philisbourg :* il arriva le 4 octobre à *Donau-Eschingen*, où l'on tint un grand conseil de guerre. Les troupes autrichiennes arrivèrent dans la Haute-Souabe, et sur les frontières de la Suisse, du 7 au 8 octobre.

Peu de jours après, l'Archiduc jugea nécessaire de rallier ses forces, et de les concentrer : il rapprocha de lui le général Nauendorff, qu'il avait placé en observation du côté du *Brisgau*, et prit une forte position dans la Haute-Souabe.

Une partie du corps du général Korsakow fila, par sa gauche, vers le lac de *Constance*, et d'un autre côté, le général Souwarow, qui avait d'abord établi son quartier-général à *Coire*, après y avoir reçu une grande partie de son artillerie, par le lac de *Como*, la route de *Chiavenna* et le *Splugen*, se porta à *Feldkirch*, visita le cordon par la rive droite du

lac de *Constance*, et se réunit à *Lindau* avec les généraux russes.

Ainsi la Suisse se trouvait presque entièrement évacuée par les Alliés; les Français avaient repris le *Saint-Gothard*, et quoique la saison fût déjà très-avancée, ils menaçaient de rentrer dans les Grisons, par la vallée de *Dissentis* et par *Sargans*.

Hors de la Suisse, et du côté de l'Italie, la principale communication avec leur armée était couverte; les attaques du général Laudon et du colonel Strauch, et leurs efforts pour rentrer dans le Valais n'avaient plus d'objet qui fût lié avec les opérations générales. Sur le *Bas-Rhin*, le général Müller, repassant le fleuve, se porta de nouveau sur *Francfort*, sur *Heidelberg*, sur *Manheim*, et repoussa les milices qui n'étaient plus assez soutenues. Le prince de Schwartzenberg se borna à couvrir *Philisbourg*.

Telles furent les suites inévitables de la perte de la bataille de *Zurich*.

Nos lecteurs auront sans doute remarqué que nous ne nous astreignons pas à sui-

vre trop scrupuleusement l'ordre des dates et des faits, mais bien celui des époques déterminées par de grands déplacemens de forces, ou par de grandes batailles. Si nous paraissons avoir quelquefois négligé des opérations, des faits de guerre dont la date coïncide avec celle des événemens que nous rapportons, c'est que sans doute ces opérations particulières, quelque intéressantes qu'elles puissent être par elles-mêmes, n'ont déjà plus de liaison immédiate avec l'ensemble, et doivent trouver leur place dans la période suivante.

Nous parlerons plus tard des combats livrés en Italie par le général Kray au corps de l'armée d'observation devant *Coni*, et des derniers mouvemens du général Championnet; comme aussi de la défense du *Valais* par le général Thureau, et des combats livrés sur les revers du *Simplon*. Les attaques réitérées de la colonne des colonels Strauch et de Rohan, soutenus d'abord par le général Laudon, et ensuite par un corps de troupes russes, n'avaient plus la même

importance depuis que le général Souwarow avait été forcé d'abandonner le *Saint-Gothard* et la vallée de la *Reuss*, et de renoncer à son premier plan d'opération sur l'*Engelberg*, et la rive gauche du lac des quatre cantons.

Depuis la bataille de *Zurich*, les mouvemens des Français sur la rive droite du fleuve, dans le *Brisgau* et sur le *Bas-Rhin*, n'avaient plus seulement pour objet de retenir les forces de l'Archiduc. L'évacuation presque entière de la Suisse par les Alliés, la situation respective des deux armées, la force de la position défensive du *Vorarlberg*, liée par le lac de *Constance* à celle de la Haute-Souabe, forçaient les deux partis à suspendre leurs coups. Les vainqueurs et les vaincus, après des efforts si prodigieux, étaient presque également épuisés ; tous demandaient et attendaient des renforts. La Suisse (pour nous servir d'une expression si vraie, qu'elle fut employée en même temps dans les relations des deux partis), *la Suisse n'était plus qu'une mer de feu ;* les dernières

ressources avaient été entièrement détruites; le peu que les habitans avaient pu recueillir était consumé; les travaux partout suspendus. L'Archiduc sommait par des proclamations pressantes les habitans du Wurtemberg et de l'Autriche antérieure, de concourir par des contributions volontaires, en argent ou en denrées, à l'entretien de son armée; et Masséna était aussi réduit à exiger des Suisses une forte contribution, pour payer la solde de ses troupes.

Le fléau de la guerre, qui, pendant près de trois siècles avait à diverses époques dévoré l'Italie et l'Allemagne, avait respecté la Suisse ; mais ce torrent de calamités qu'avaient retenu les digues politiques, autant que celles posées par la nature, les ayant toutes renversées, avait enfin porté dans ce malheureux pays ses plus affreux ravages.

CHAPITRE VIII.

*Suite de l'expédition des Anglais dans la Nord-Hollande. — Bataille d'*Alkmaer. *— Retraite du duc d'Yorck. — Capitulation du* Helder. *— Résultats.*

Depuis la bataille de *Bergen*, qui eut lieu le 19 septembre, il ne s'était passé rien d'important entre les deux armées jusqu'au 1er octobre. Celle du duc d'Yorck, en reprenant sa position du *Zyp*, avait rétabli et renforcé sa droite, appuyée à la mer, et occupait par l'extrémité de sa gauche, les villes d'*Enkhuisen* et de *Medenblik*. La flotille anglaise relâchait dans ces ports d'où elle continuait à attaquer ou inquiéter différens points des côtes du *Zuyderzée*. Les Anglais, maîtres du *Lemmer*, prirent poste dans la Frise; ils sommèrent *Harderwick*, attaquèrent *Staveren*, sans que ces attaques eussent l'effet qu'on en attendait par rapport à l'intérieur,

ni produisissent les ressources qui deve-naient plus rares de jour en jour. La der-nière division russe arriva dans cet inter-valle, et l'armée combinée se prépara à re-nouveler ses attaques; il parut même, par les discours prononcés au parlement d'An-gleterre, et par le bill proposé pour l'emploi des milices hors du royaume, que le minis-tère était décidé à poursuivre son plan, sans se laisser ébranler par les difficultés qu'offraient la nature du pays, les efforts inattendus du gouvernement batave, et les secours de la France, beaucoup plus nom-breux qu'on n'avait cru possible qu'ils le fussent à cette époque de la campagne.

Le général Brune, encore inférieur en forces, attendait une division que l'inspec-teur-général Kellermann avait organisée dans la Belgique, et dont il hâtait la mar-che vers la Nord-Hollande. Le gouver-nement batave ne négligeait rien de son côté, pour complèter et augmenter ses ba-taillons.

Par le concours des efforts des deux Ré-

publiques, la position défensive de l'armée franco-batave devenait chaque jour plus respectable. Le général Brune perfectionna les divers retranchemens auxquels il appuyait sa gauche, principalement en avant du village de *Bergen :* les bois qui l'entourent, les dunes qui le couvrent, et le dominent du côté du Nord dans la direction de l'avenue de *Shoreldamm*, rendaient cette partie de la position très-difficile à aborder, et le même terrain entrecoupé de dunes jusqu'au bord de la mer, n'était pas moins favorable à la défensive. Le centre et la droite étaient presque inabordables ; le gonflement des eaux avait permis de tendre la grande inondation du *Huyger-Waard*, et si elle n'était pas encore entièrement tendue, du moins presque tout le pays avait été rendu marécageux, impraticable, et toutes les routes et passages entre *Alkmaer* et *Medenblik* se trouvaient coupés en divers sens.

En arrière de cette ligne, le *Polder* du *Beemster*, aussi presque entièrement inondé, couvrant *Edam* et *Purmerend*, on peut dire

que le front de défense active était réduit à deux lieues et demie, ou trois lieues au plus. Ceci est d'autant plus important à observer, que l'armée anglo-russe assaillante, passait tout à coup d'une disposition d'attaque trop divergente (comme nous l'avons fait observer dans le chapitre VI), à l'excès contraire ; puisque si elle parvenait à dépasser la position d'*Alkmaer*, au lieu de pouvoir se déployer, pour profiter de sa supériorité, elle était obligée de doubler ses lignes, et de resserrer ses colonnes. Le désavantage de ce genre d'attaque est sensible, et il est d'autant plus grand que, dans le cas d'une retraite, le terrain s'ouvre dans le sens inverse, et nuit au ralliement au lieu de le favoriser.

Ce fut le 2 octobre que le duc d'Yorck fit, avec la totalité de ses forces, une attaque générale; comme il ne pouvait manœuvrer par sa gauche, à cause des inondations, ni hasarder de s'engager dans des passages difficiles pour tourner le *Waard*, il porta encore une fois son principal effort contre les

divisions françaises qui formaient la gauche du général Brune.

Les avant-postes de cette gauche et du centre de l'armée franco-batave, furent d'abord chassés de *Groet*, de *Kamp*, de *Schorel* et de *Shoreldamm*, par les troupes russes et anglaises. Le duc d'Yorck avait formé quatre colonnes.

Celle de droite, composée de trois brigades d'infanterie, neuf escadrons de dragons et un détachement d'artillerie à cheval, était conduite par le général Abercrombie; cette colonne suivit le bord de la mer.

Deux autres à peu près de même force, l'une formée de troupes russes, et l'autre de troupes anglaises sous les ordres du général Dundas, marchèrent sur *Bergen*, et après avoir suivi la route au pied des dunes de *Camperdorrn*, se déployèrent par la droite pour couronner les hauteurs.

Une quatrième colonne conduite par le général Pulteney, et à laquelle se trouvait le prince d'Orange, tenait en échec la division du général Daendels. Après que les

postes de *Schoreldam* eurent été emportés, le combat s'engagea plus sérieusement en avant de *Bergen*. Le général français Gouvion qui commandait dans ce village, soutint les attaques du général Dundas, et s'obstina à s'y maintenir, tandis que le général Abercrombie avait déjà dépassé *Bergen*, et cherchait à tourner par *Egmond* sur mer, la position d'*Alkmaer*; il était soutenu par le feu des chaloupes canonnières, qui prolongeaient le rivage. Il avait fait filer sa colonne à travers les dunes; et, profitant de l'avantage et des inégalités du terrain, pour placer son artillerie légère, il avait repoussé jusqu'à *Egmond* sur mer tout ce qui lui avait résisté. Ce dernier poste, où commandait le général Vandamme, ne fut pas moins bien défendu que *Bergen*; mais l'un et l'autre furent évacués par les Français, dans la nuit du 2 au 3 octobre, après les combats les plus sanglans qui eussent encore été livrés en Hollande : plusieurs généraux furent blessés; les deux partis se chargèrent plusieurs fois à la baïonnette avec la plus grande fureur.

Le centre de l'armée franco-batave à *Lang-Dick* et *Roedick*, fut attaqué avec le même succès : quelques bateaux armés de canon, et placés le long du canal d'*Alkmaer*, avaient beaucoup contribué dans cette partie à la prise de *Schoreldamm*, et au progrès des colonnes. On remarqua le courage et l'adresse des montagnards Écossais qui combattaient dans les inondations, et franchissaient avec agilité tous les obstacles pour gagner le flanc des troupes qui leur étaient opposées.

Le général Brune, voyant sa gauche dépassée par la colonne du général Abercrombie, et son centre entamé, se replia en bon ordre, et prit une nouvelle position très-forte et plus rassemblée que la première; la gauche à *Wyk-Op-Zée* sur le bord de la mer, et le centre à *Krumen-Dick* derrière l'*Etang*. La division du général Daendels dut suivre le mouvement du centre et de la gauche, quitter la position de *Brook*, *Saint-Pancras*, *Onderkarpel*, et se retirer sur *Purmerend*, et *Monikendam*, derrière les inondations

du *Schermer*, et du *Beemster*. Les avant-postes se trouvaient à *Limen*, *Bakkum*, *Ackerslot*, et le quartier-général à *Beverwick*, qui n'est qu'à trois lieues de *Harlem*.

Les Anglais entrèrent dans *Alkmaer*, le 3 octobre. Le général Brune, après avoir envoyé à *Harlem* une partie de ses bagages, s'affermit dans cette excellente position, et y reçut, du 3 au 4, un renfort assez considérable de troupes françaises.

Pendant les journées du 4 et du 5 octobre, les deux armées prirent quelque repos; mais dès le 6 au matin, le duc d'Yorck fit attaquer de nouveau tout le front de la ligne. S'il croyait emporter de vive-force cette position resserrée, il eut raison de ne point laisser le général Brune s'y asseoir; et plus les inondations rendaient la droite des Bataves inabordable, plus il était instant de repousser au-delà de *Harlem* le corps de troupes qui se retranchait au *Beverwich*.

Les Anglo-Russes, dans cette seconde attaque, eurent d'abord quelques succès; ils s'emparèrent d'*Ackerslot*, et parvinrent jus-

qu'à *Kastricum;* mais l'action devint générale, et le sort des armes changea tout à coup. Pendant que les troupes françaises attaquaient à leur tour, le général Brune saisit un moment favorable pour faire charger sa cavalerie; il rompit la ligne des Anglo-Russes, qui ne purent se réunir et se maintenir sur le terrain qu'ils avaient gagné : ils furent repoussés au-delà de *Bakkum*, après avoir fait une perte très-considérable. Il paraît que cette charge, exécutée par le général Brune qui, dans cette affaire, eut deux chevaux tués sous lui, ne contribua pas peu au changement de fortune.

On combattit jusqu'à la nuit, et l'armée franco-batave rentra dans sa position du *Beverwich*. Le résultat de cette seconde bataille, peu décisive en apparence, quoiqu'elle eût coûté beaucoup de sang aux deux partis, était pourtant entièrement à l'avantage des Français et des Hollandais : en effet, c'était avoir vaincu que d'avoir fait échouer une attaque désespérée, et du succès de laquelle dépendaient, non pas seulement les

moyens d'achever la plus difficile de toutes les entreprises, mais aussi les moyens de faire subsister une armée qui, ne pouvant s'étendre, ni tirer ses vivres du pays sur lequel elle agissait, devait recevoir, par la voie de la mer, tout ce qui lui était nécessaire.

Les militaires, qui n'ont pas dédaigné de s'occuper des détails si importans et si compliqués des subsistances journalières d'une grande armée, ceux qui ont éprouvé que ce miracle de tous les jours exige tous les soins, toute la prévoyance du général, trouveront ici un mémorable exemple, une grande leçon; ils apprécieront les motifs qui déterminèrent le duc d'Yorck à assembler un conseil de guerre, dont l'avis unanime (pour se servir des expressions de ce prince, dans son rapport officiel) fut que l'armée ne pouvait tenir plus long-temps dans cette position avancée, qu'il fallait se retirer dans le *Zyp*, et attendre les ordres ultérieurs de Sa Majesté.

Quoique la position de l'armée du duc d'Yorck ne fût pas à plus de six à sept lieues

des points de débarquement, cependant les longues pluies, les chemins rompus, les coupures des digues et des petits canaux rendaient les communications impraticables, les transports et les distributions impossibles.

Les ordres ultérieurs du gouvernement anglais ne pouvaient être que l'évacuation de la Nord-Hollande ; il n'était plus temps de changer le plan des opérations ; on ne pouvait faire de diversions efficaces sans s'affaiblir, et courir risque de sacrifier le fonds de l'armée ; la saison était d'ailleurs trop avancée, et la navigation périlleuse des attérages du *Texel* ne permettait pas de prolonger ce mouvement de convois ; enfin les frais immenses de cette expédition ne pouvaient plus être balancés par les résultats les plus heureux qu'on eût encore pu s'en promettre.

Après l'affaire du 6, le général Brune ne tarda pas à s'apercevoir du mouvement rétrograde du duc d'Yorck. Le 8, la gauche et le centre des Franco-Bataves rentrèrent dans *Alkmaer*, et reprirent les positions qu'ils

avaient occupées avant la première bataille ; leur droite, sous les ordres du général Daendels, s'avança sur *Horn*, où elle entra le 9 octobre.

L'armée anglo-russe évacua successivement *Enkhuysen* et *Medenblick*, où les chantiers, les établissemens de marine, les vaisseaux de la Compagnie des Indes, toutes les propriétés publiques furent détruites ou maltraitées : cette retraite se fit en bon ordre, et cependant le duc d'Yorck dut abandonner une partie de ses blessés, faute de moyens de transport.

A mesure que les Anglo-Russes se concentraient dans leurs retranchemens du *Zyp*, la division du général Daendels serrait leur gauche, attaquait leurs arrière-gardes, et occupait les postes qu'ils étaient forcés d'évacuer, tels qu'*Opmeer*, *Eerstwoude* et *Winkel*.

Le 11, la division du général Dumonceau rétablit, en s'emparant des villages de *Dirkshoorn* et *Harincarspel*, sa communication avec la colonne de Daendels. Celle-ci s'avança

jusqu'à *Luthwinkel*, et s'empara de l'écluse de *Zeedyk*, dans laquelle les Anglais avaient déjà fait une coupure de dix-neuf pieds; (moyen trop redoutable de défense).

L'armée franco-batave occupa, du 12 au 13, la position la plus rapprochée du *Zyp*; la gauche devant *Petten*, le centre à *Warmenhuysen* et *Dirkshoorn*; la droite en avant de *Winkel*.

Ce fut dans cette situation que le duc d'Yorck envoya un parlementaire au général Brune, pour lui proposer de capituler sur la base d'un armistice, de la libre retraite et du rembarquement de son armée : le général Knox, du côté des Anglais, et le général de brigade Rostolan, chef de l'état-major de l'armée franco-batave, furent munis de pouvoirs pour négocier et dresser les articles de cette capitulation, qui fut conclue à *Alkmaer*, le 18 octobre.

La suspension des hostilités et de tous les travaux d'attaque et de défense, le rembarquement successif de l'armée alliée, qui dut être complètement effectué le 1er novembre,

le rétablissement des défenses du Helder, et la conservation des ouvrages exécutés par l'armée anglo-russe, la restitution de 8,000 prisonniers français et hollandais, celle de l'amiral de Winter, particulièrement stipulée; telles furent les clauses de cette capitulation : on parla de la restitution de la flotte qui avait passé sous le pavillon orange, mais il n'y eut rien d'accordé à cet égard.

La retraite de l'armée du duc d'Yorck fut suivie de l'évacuation du *Zuyderzée* par la flottille de l'amiral Mitchell et de celle des îles et du port du *Lemmer*.

Nous avons déjà fait observer les causes qui avaient retardé la réunion des quatre divisions anglaises et russes successivement portées au *Helder*, et qui avaient empêché le duc d'Yorck de profiter du succès du premier débarquement si bien exécuté par le général Abercrombie.

Nous devons dire aussi que les fautes ou les malheurs trop peu prévus, enfin que le sort des armes ne firent pas seuls tout le succès du général Brune : son plan de défense

était bien conçu, puisqu'il n'eut point à changer sa disposition principale; ce qui, dans la guerre défensive, est la preuve de la meilleure combinaison possible, d'après la nature du terrain. Cette vérité a été démontrée par le peu de fruit que le duc d'Yorck retira de la bataille de *Bergen* et d'*Egmond-Op-Zée*. Les dispositions avant et pendant l'action, l'accord dans les attaques, les habiles manœuvres des généraux Abercrombie et Dundas, l'emportèrent sur une défense opiniâtre, dans des postes du plus difficile accès.

Et cependant, à deux lieues seulement du champ de bataille, une position parallèle à la première, et presque inexpugnable, arrêta l'armée victorieuse; le général français qui déjà préparait les défenses de sa troisième ligne, attaqué sur un front rétréci peu favorable à ses mouvemens, remporta à son tour un avantage décisif sur cette armée forcée de combattre et de vaincre chaque jour, ou menacée de périr.

Telle fut l'issue de cette expédition maritime, la plus considérable qu'eussent encore

tentée les Anglais, et qui paraissait devoir faire changer, avec le sort de la Hollande, celui des pays limitrophes, et préparer par de justes compensations le rétablissement de l'équilibre, c'est-à-dire du balancement de forces, sans lequel il ne peut exister de paix durable en Europe, de quelque côté que la victoire et les caprices de la fortune paraissent fixer la prépondérance.

CHAPITRE IX.

Expédition d'Égypte. — Occupation de l'île de Malte *par les Français. — Prise d'*Alexandrie. — *Combat de* Rahmanyeh. — *Bataille des* Pyramides. — *Bataille navale d'*Aboukyr. — *Organisation d'un gouvernement dans la Basse-Égypte.*

La grandeur, la multiplicité et la bizarrerie des événemens effaçent rapidement les traces de ceux qui les ont précédés. Nous avons vu de sanglantes batailles, dans lesquelles des armées entières ont été moissonnées, ne rappeler que faiblement sur ces théâtres de carnage et de désolation, depuis le *Texel* jusques aux Apennins, les combats livrés autrefois presque dans les mêmes positions. Ces champs d'Allemagne et d'Italie, où nos frères et nos enfans ont péri sur les ossemens de nos pères, seront encore inondés du sang de nos neveux.

Il semble qu'à mesure que le fléau de la guerre étend ses ravages, les hommes s'y accoutument comme à l'état naturel de la société. Jamais l'impression de ces horreurs ne fut moins profonde que de nos jours : il faut solliciter au pied du volcan l'attention des spectateurs, comme si la lave et les éclats ne pouvaient les atteindre. Toutefois les entreprises extraordinaires qui furent conduites par des hommes dont la destinée influa sur celle des peuples, réveillent puissamment l'intérêt, ou du moins la curiosité. Dans une guerre d'Afrique et d'Asie, ce ne sont plus seulement les faits militaires qui fixent l'attention, mais de grands souvenirs se mêlent à ceux des événemens plus récens. Aussi les détails de l'expédition du général Bonaparte en Égypte et en Syrie furent-ils recueillis avec une égale avidité en Angleterre, en France et en Allemagne. Tous les regards étaient fixés sur la scène qui venait de s'ouvrir si inopinément dans l'Orient, et chacun formait sur les motifs de cette entreprise, et sur les résultats qu'elle

pouvait avoir, des conjectures diverses, et pour la plupart aussi exagérées que leur objet.

Nous ne passerons pas brusquement à la relation que nous avons résumée des rapports officiels des deux partis, de communications particulières, et des témoignages que nous avons jugés les plus dignes de foi; nous croyons devoir la faire précéder de quelques considérations politiques sur la situation respective des puissances en Europe, au moment où le plan de l'expédition d'Égypte fut conçu et proposé au gouvernement français par le général Bonaparte, et sur les motifs qui le firent adopter : nous espérons que nos lecteurs, ainsi mieux informés, ne nous reprocheront pas de les avoir fait rétrograder jusques à une époque, seulement de quelques mois antérieure à celle d'où nous sommes partis en commençant ces Essais. Aucune des précédentes guerres d'Italie, guerres toujours sanglantes et toujours prolongées par la diversité des intérêts des petits états, ne fut aussi promptement terminée

que celle qui fut conduite par Bonaparte en 1796 et 1797. On chercherait vainement dans l'histoire un exemple d'une aussi grande conquête achevée par des batailles décisives, assurée par la réduction de tant de places fortes, et affermie par une paix avantageuse aux deux partis, dans l'espace de seize mois.

Les conséquences de cet événement extraordinaire devaient changer, avec la forme des états d'Italie, la face des affaires de l'Europe : l'on ne peut douter que l'heureux conquérant n'eût conçu divers plans pour consolider son ouvrage ; mais il y fut arrêté dès les premiers pas. Les directeurs de la république française, comme tous les gouvernemens révolutionnaires, croyaient avoir besoin de la guerre, et ne concevaient pas comment ils pourraient soutenir la violence qu'ils faisaient à l'opinion nationale, et conserver le pouvoir dans l'état de paix : les succès de Bonaparte les avaient enorgueillis ; ils étaient accoutumés à voir rejaillir sur eux l'éclat des triomphes ; ils voyaient à regret que la paix allait les dépouiller de

cette gloire usurpée, et réaliser celle des armées dont la patrie recueillerait le fruit.

Les articles préliminaires de *Léoben*, reçus froidement par cette politique ombrageuse, furent accueillis par la nation avec une juste reconnaissance. On vit sortir du fond des cœurs un sentiment unanime que la terreur seule avait pu comprimer, l'espoir de voir finir à la fois la guerre et la révolution.

Quoique la force des circonstances eût amené cette transaction qui pouvait avoir des suites plus heureuses pour les deux nations, l'un et l'autre parti fatigués de se combattre, s'estimant en bons soldats, montrèrent dans les premières ouvertures beaucoup de franchise et de générosité; l'on en peut juger par les communications officielles de Bonaparte avec l'archiduc Charles, prince dont le beau caractère ne s'est jamais démenti.

Nous avons dit, au commencement de cet ouvrage, comment ces dispositions se refroidirent par des difficultés qui, prolongeant la négociation, firent avorter le plus solide de

ses avantages, son influence sur la pacification générale, par de raisonnables et faciles compensations.

On sait assez quelle nouvelle crise, quelles proscriptions changèrent à peu près dans le même temps, et firent empirer l'état intérieur de la France, et quels effets ces violences dûrent produire sur ses relations extérieures.

L'espèce de dictature dont le général Bonaparte se trouvait investi, à l'époque des préliminaires de *Léoben*, cessa bientôt après, et lui devint aussi importune que les alarmes qu'elle avait fait naître parmi les membres du gouvernement français; et cependant, la stabilité de la paix et le sort des nouvelles républiques d'Italie dépendaient de la durée d'une autorité concentrée, sans laquelle tant de nouveaux élémens ne pouvaient s'accorder et se rasseoir.

Aussitôt après la conclusion du traité de *Campo-Formio*, le Directoire, recomposé depuis les proscriptions du 18 fructidor, feignit d'appeler Bonaparte pour s'appuyer de

son influence; mais il ne voulut que l'affaiblir, l'éloigner de la grande affaire de la paix continentale, et lui ôter le gouvernement de celles d'Italie : un vain projet de descente en Angleterre servit de prétexte pour rappeler le général, et pour éteindre les espérances d'une paix générale.

C'est un signe de faiblesse, et l'un des plus ordinaires dans un nouveau gouvernement, que de vouloir diriger l'exécution des moindres détails, et à plus forte raison, celle des opérations de guerre; de concentrer l'action de l'autorité, d'en soumettre tous les effets à l'influence individuelle. C'est ainsi qu'aux yeux des hommes animés par un intérêt de parti, presque toujours contraire à celui de l'état, tout ce qui ne s'y rapporte pas immédiatement devient suspect: ils s'irritent quand l'opinion, au lieu de leur faire honneur de ce qui s'exécute en leur nom, sépare au contraire et distingue les causes, applaudit aux effets. Combien de fois l'ancien comité de salut public ne brisa-t-il pas ses propres instrumens! combien n'entendit-on pas répéter

ce mot terrible : *Malheur aux nations reconnaissantes !* et cependant, aucun des généraux des armées de la République n'avait pris cet ascendant dont les membres des comités et des directoires se montraient si jaloux. Aucun d'eux, après de grandes conquêtes, n'obtint sur l'armée, sur la nation, sur les affaires générales, une influence décisive : mais la paix conclue avec l'Autriche donnait au général Bonaparte un grand avantage sur ses émules, et l'on doit peut s'étonner de la secrète envie qu'excitait le conquérant devenu pacificateur; on en vit les effets dans la précipitation avec laquelle, sous prétexte de diriger contre l'Angleterre toutes les forces de la République, on désorganisa l'armée d'Italie; elle fut disséminée sur les côtes des deux mers, et le Directoire essaya de faire un généralissime inutile de celui pour lequel il n'y avait plus d'autre gloire à acquérir que celle d'affermir la paix.

Les déviations des préliminaires de *Léoben*, et bientôt après, l'interprétation évasive, l'inexécution même d'un article im-

portant du traité de *Campo-Formio*, refroidirent Bonaparte : il n'approuva pas les nouvelles bases posées par le Directoire, si toutefois on peut donner ce nom à l'abus des conquêtes, porté jusqu'à vouloir détruire ou modifier au gré de prétentions immodérées la constitution de l'Empire.

Non-seulement le genre des négociations, mais encore la lenteur des formes et les discussions presque interminables auxquelles donnait lieu cette politique tranchante, s'opposaient au désir qu'avait Bonaparte de conduire son ouvrage jusqu'à la conclusion d'un traité définitif : il avait achevé son rôle de plénipotentiaire ; il avait réglé, à son passage à *Rastadt*, les échanges convenus et la double évacuation de *Venise* et de *Mayence*. La guerre de plume sous la dictée du Directoire lui convenait peu : mais n'ayant aucune part à la conduite des affaires dans l'intérieur, et n'ayant pu connaître la véritable situation de la France à cette époque, il n'osa pas se hasarder à attaquer ce fragile gouvernement, et donner cette impulsion que la nation, fa-

tiguée de tant de troubles, avait toujours vainement attendue de ceux que leur courage, leurs talens, et d'heureuses circonstances semblaient avoir destinés à fixer la révolution, et que la fortune avait successivement élevés et précipités de ce poste dangereux.

Ce fut dans ces circonstances que Bonaparte proposa au Directoire son expédition d'Égypte, comme un moyen de porter à l'Angleterre des coups plus sûrs que ceux dont on la menaçait en préparant une descente sur ses côtes. Avant de quitter l'Italie, il avait médité plus d'un projet sur l'Orient; et l'on se souvenait qu'après la paix de *Campo-Formio*, en touchant au rivage de la mer Adriatique, la vue de l'ancienne Illyrie et du Péloponèse, en lui rappelant de grands souvenirs, avait enflammé sa mobile imagination, et réveillé en lui le démon des conquêtes dont il était possédé.

On ne peut s'empêcher de reconnaître dans ce projet, tout romanesque, de grandes vues qui furent souvent aussi méditées par le

cabinet de Versailles. L'objet n'était pas, uniquement, comme on l'a supposé, de parvenir à détruire la puissance territoriale des Anglais dans l'Inde, et d'y tarir la source principale de leurs richesses : l'occupation de l'Égypte pouvait aussi balancer ces avantages, donner un nouveau cours aux spéculations commerciales, et par-là même accroître les forces et les richesses des puissances maritimes rivales de la Grande-Bretagne.

S'il n'eût été question que d'employer au dehors les talens, l'activité, l'esprit belliqueux des armées de la république, on pourrait dire qu'aucune entreprise n'était plus analogue au caractère français, et ne pouvait saisir plus vivement des esprits aventureux, ni toucher à plus d'intérêts particuliers, surtout dans les départemens du midi de la France. Un succès incomplet, la seule possession de l'île de Malte pouvait donner au commerce du Levant une vigueur nouvelle, et le rendre de plus en plus difficile, l'interdire même à l'Angleterre : un succès entier faisait partager cet avantage

aux puissances maritimes de la Méditerranée alliées de la France, sans en excepter le Grand-Seigneur. Les contradicteurs que rencontrerait cette assertion ne l'ont peut-être pas assez profondément examinée. La précipitation avec laquelle cette affaire fut traitée à *Constantinople;* la trop grande confiance, et le mépris des obstacles; enfin la bataille d'*Aboukyr*, qui rappela si vivement le souvenir du désastre et de l'incendie de la flotte turque à *Tchesmé*, entraînèrent les résolutions du sérail; et ces mêmes considérations ont en général fait prononcer d'une manière tranchante sur cette grande question politique. Il n'était peut-être pas impossible, malgré ce premier éclat, et précisément à cause de l'importance de l'armement, de retenir la Porte-Ottomane dans le cercle de ses vrais intérêts, de sa politique fondamentale, et de son alliance naturelle : on pouvait la dédommager de la possession illusoire de l'Égypte, et l'expérience, qui peut seule éclairer des hommes qui portent le fatalisme dans les délibérations des affaires d'état, au-

rait bientôt convaincu les Ottomans des immenses ressources, de l'appui que leur aurait procuré cette brillante colonie intermédiaire entre leurs possessions d'Asie et les régences d'Afrique. Quoi qu'il en soit, le Directoire, qui, pendant les négociations de *Rastadt*, résolut l'expédition d'Égypte, ou y consentit, n'en commit pas moins une grande faute.

N'était-ce pas une aveugle témérité que de porter au fond du golfe de Syrie la meilleure partie des armées et le reste de la marine de la Méditerranée, au moment où l'on attisait la guerre contre l'Angleterre, où l'on donnait à la maison d'Autriche des sujets de mécontentement et d'inquiétude par les nouvelles révolutions d'Italie et de Suisse, où l'on prétendait dicter à l'Empire une paix honteuse, où l'on s'exposait enfin à recommencer la guerre avec des forces inférieures?

Les hommes qui gouvernaient alors la France se persuadaient qu'ils avaient pris de nouvelles forces au dedans par la viola-

tion des lois, et qu'ils en acquéraient au dehors en affectant la domination. Quant à Bonaparte, il saisit peut-être le seul moyen qui lui restât dans de telles circonstances pour échapper aux dangers de sa renommée. Il s'affranchit ainsi de la dépendance des partis qui, depuis la révolution du 18 fructidor, se disputaient le pouvoir; il s'ouvrit une nouvelle carrière, malgré ceux qui ne lui réservaient qu'un rôle secondaire, un simulacre de guerre contre la Grande-Bretagne.

Les apprêts de cette expédition se firent avec autant de secret que de diligence; l'activité avec laquelle on poussait sur les côtes de l'Océan les préparatifs d'une descente en Angleterre occupait tous les esprits, fixait tous les regards; la conduite même du gouvernement anglais, sa prévoyance, ses soins multipliés pour mettre les côtes en état de défense, servirent à cacher le véritable objet de l'armement des Français sur la Méditerranée. Le ministère, saisissant habilement cette occasion de rallier la masse de la na-

tion par l'intérêt de la propriété, et le sentiment de la défense du territoire, se montra plus inquiet qu'il ne l'était réellement. On ne douta pas plus à Londres qu'à Paris que l'escadre et le convoi de troupes qu'on préparait à Toulon ne fussent destinés à passer dans l'Océan; et quand les détails de l'embarquement commencèrent à percer, quand des indices tels que le rassemblement d'un grand nombre d'artistes et de savans attachés à l'expédition indiquèrent assez que son objet était un grand établissement, et qu'il ne pouvait être destiné que pour les rivages à l'est de la Méditerranée, on s'obstina à considérer ces préparatifs singuliers comme de fausses démonstrations employées à cacher le but que le gouvernement, disait-on, avait mis à découvert avec une insolente indiscrétion; savoir, le débloquement de la flotte espagnole de *Cadix*, le rassemblement de toutes les forces navales des deux nations pour protéger les transports et le débarquement de l'armée, enfin l'invasion de l'Angleterre.

On a pu s'étonner plusieurs fois, dans le cours de la guerre de la révolution, du secret avec lequel les plus grandes entreprises des Français ont été préparées; car ce secret ne s'accorde ni avec la légèreté que dans les affaires les plus graves on se plaît à leur reprocher, ni avec les formes démocratiques, les discussions publiques, et le partage de l'autorité. La violence employée par la Convention nationale, comme principal ressort du gouvernement, frappait d'abord sur les membres de ses comités, et réagissait ensuite sur leurs agens; ils tremblaient tous à l'aspect les uns des autres; ils communiquaient à peine entre eux; et, couverts pour ainsi dire d'armes empoisonnées, ils n'osaient se toucher : le secret fut alors garanti par la terreur; et il n'est pas douteux, que, dans l'état de convulsion où la France est restée si long-temps, ces impressions ne se soient prolongées dans cet âge de fer. Mais la crainte seule n'a pas produit cette discrétion extraordinaire; il faut reconnaître que jamais l'intérêt particulier des chefs

d'un gouvernement ne fut aussi fortement lié au succès de sa cause, et telle est la mesure du zèle avec lequel ils étaient servis. Il n'y a ni froideur, ni négligence dans les agens, quand ils prennent part à de si grands hasards ; toujours d'imminens dangers, toujours de vastes espérances : aussi la chute et les triomphes alternatifs des partis ne faisaient qu'affermir cette étrange fidélité.

Pendant qu'on pressait les préparatifs tant en France qu'en Italie, Bonaparte vivait à Paris dans une sorte d'obscurité; il semblait s'éloigner entièrement des affaires pour s'adonner à la culture des sciences. Plus il fixait l'attention générale, et plus le vague de ses démarches, l'incertitude qui régnait sur sa véritable destination servait à la dérober aux conjectures : il sut faire durer ce masque jusqu'au moment de son départ, et maintenir la vacillation de l'opinion, tant au-dedans qu'au-dehors. C'est ainsi qu'on mit impunément à découvert le véritable projet, sans avoir à craindre que

les soupçons du ministère anglais s'y attachassent de préférence. Après avoir plusieurs fois répandu et démenti les bruits de son retour à *Rastadt* pour l'accélération et la conclusion des négociations, on fit publier par les feuilles officielles du 12 au 13 germinal an 6 (1 au 2 avril 1798), l'arrêté du Directoire qui ordonnait au général Bonaparte de se rendre à *Brest*, pour y prendre le commandement des forces de terre et de mer, dont il avait fait une première inspection. Bientôt après on annonça par la même voie qu'il partait décidément pour *Rastadt* : Bonaparte écrivit lui-même au comte de Cobentzel pour l'inviter à se rendre à *Rastadt*, afin d'y travailler de concert avec lui à aplanir toutes les difficultés. Le courier repartit de Vienne le 10 mai avec la réponse du ministre impérial qui devait se rendre à *Rastadt* le 14, et Bonaparte arrivait dans ce moment même à *Toulon*. On crut à Vienne qu'il avait eu réellement l'intention de se rendre à *Rastadt*, et qu'il ne s'était décidé à partir et à poursuivre son plan qu'au dernier moment,

et par des considérations relatives à l'état intérieur de la République et à la coalition de la majorité des membres du Directoire avec les Jacobins de l'opposition.

La flotte de *Toulon* réunie était composée de 15 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 8 flûtes, quelques corvettes; et le convoi était d'environ 350 bâtimens de transport : 25,000 hommes de différentes armes et dans le meilleur état, furent embarqués avec la plus grande précipitation. L'impatience des troupes et des équipages était extrême, et les généraux contenaient avec peine le mécontentement et les murmures du soldat, lorsque la présence de Bonaparte rétablit la confiance et releva les esprits.

Ce fut une époque très-remarquable que celle où la France respirant à peine et se livrant à l'espoir de la paix, ayant à réparer tant de sacrifices, et la substance qu'elle avait dissipée dans sept campagnes, vit exporter de son sol les ressources les plus précieuses qu'on eût pu recueillir dans les départemens méridionaux et en Italie, soit en hommes,

soit en argent, soit en munitions de toute espèce.

Le général Berthier avait fait pendant son séjour à Rome, les premiers apprêts de l'embarquement d'une division à *Civita-Vecchia* et dans quelques autres ports. Le général Desaix se rendit en Italie pour en prendre le commandement, et dut mettre à la voile de *Civita-Vecchia* en même temps qu'une autre partie du convoi, dont l'armement et l'embarquement furent dirigés par le général Murat, et qui se trouvait sous les ordres immédiats du général Baraguay d'Hilliers, partit de Gênes : la réunion dut se faire à la mer.

Il y eut beaucoup d'accord et de précision entre les divers points d'embarquement, résultats qu'on obtient difficilement dans ces sortes d'opérations; tout était prêt vers le 15 mai.

Le moment où le général Bonaparte se rendit avec l'amiral Bruix à bord du vaisseau *l'Orient*, de 110 canons, et y arbora le pavillon, fut aussi celui des dernières lueurs

de la paix : non, qu'il ne fût temps encore de prévenir une rupture et de profiter même de la disposition de la cour de Vienne à donner une satisfaction à la République, à cause du désordre commis par le peuple de Vienne au palais de l'ambassadeur Bernadotte ; mais déjà l'Angleterre, impolitiquement exclue du congrès de *Rastadt*, menacée de perdre l'Irlande déjà presque entièrement soulevée, avait fait avec succès les plus grands efforts pour former, par l'entremise de la Russie, une nouvelle coalition. La négociation de M. Cobentzel, qui, vis-à-vis de Bonaparte, aurait pu, par l'explication et la sanction des articles les plus importans du traité de *Campo-Formio*, conduire à des résultats satisfaisans, ne fut à l'égard de l'ex-directeur François de Neufchateau que le masque de l'alliance offensive et défensive entre les deux empereurs.

Quelque favorables que fussent alors au nouveau plan de l'Angleterre l'opinion et les sentimens particuliers de l'empereur de Russie, il fallait cependant que sa situation

politique vis-à-vis de l'empire ottoman lui inspirât une assez grande sécurité pour qu'il osât dégarnir ses frontières méridionales, et porter aux extrémités de l'Europe la meilleure partie de cette armée, devenue depuis trente ans si redoutable aux Turcs. Il fallait aussi rétablir la paix entre la Russie et la Perse, parce que cette guerre ne pouvait qu'entraîner à des hostilités avec les sujets du Grand-Seigneur. Cette paix fut conclue à peu près vers cette époque à *Tefflis*, capitale de la Géorgie persane; les conditions du traité, dont la principale fut la restitution des conquêtes faites par les armées russes à l'ouest de la mer *Caspienne*, prouvèrent que l'empereur de Russie voulait au prix de ces sacrifices, disposer promptement de ses armées pour servir la nouvelle coalition. On était si loin encore d'avoir rassuré les Turcs, et de les avoir disposés à cette étrange alliance, que le corps de 20,000 Russes qui fut laissé au bord du *Kur*, sur la limite qui sépare les empires de Perse et de Russie, donna de l'ombrage à la Porte

ottomane, qui fit assembler sur les frontières de l'Arménie un corps à peu près d'égale force.

D'un autre côté, la rebellion de Passawan Oglou donnait à *Constantinople* de vives inquiétudes, à cause de l'appui qu'il pouvait recevoir des anciens ennemis de l'empire ottoman. L'impression profonde des victoires de Catherine II, et de ses prétendus projets de conquête et de partage de la Turquie d'Europe n'était point effacée; et pour prouver le changement de système du cabinet de *Pétersbourg* à cet égard, il ne fallut pas moins que l'offre, sans doute bien inattendue par les Turcs, d'employer le vainqueur d'*Ismaïlow* à réduire le pacha rebelle de *Widin*.

Le gouvernement français avait négligé depuis long-temps de resserrer ses liaisons avec la Porte ottomane; il s'était écarté des véritables bases de l'alliance, et avait contribué lui-même, depuis la nouvelle ère politique du traité de 1756, à affaiblir ce contre-poids à la puissance de la maison

d'Autriche et à l'accroissement de la Russie. L'incohérence, l'incertitude, le désordre que porta nécessairement la première révolution dans les relations extérieures de la France; le dissentiment des ministres, les intrigues des partis furent plus sensibles à *Constantinople* que dans aucune autre cour de l'Europe, à cause de l'éloignement, et plus encore à cause du respect religieux pour les anciens usages, et par la lenteur apathique des Turcs, qui ne peuvent comprendre que les résolutions, et même les institutions humaines, soient périssables comme les hommes.

Au lieu de s'attacher à fonder de nouveau et à cultiver une alliance si nécessaire pour la République, puisqu'elle se trouvait en guerre avec les ennemis naturels de la Porte, le gouvernement français, trop occupé par ses commotions successives, y mit peu d'importance; on ne seconda point les ministres et les agens qui sentaient la nécessité de respecter les formes et les usages consacrés; on en envoya qui les négligèrent; et quand on voulut quelques mois avant l'ex-

pédition d'Égypte, renouer les anciennes liaisons, il était trop tard pour recouvrer la confiance; il ne restait pas assez de temps pour se mettre en mesure de traiter une affaire très-délicate, mais qu'il n'eût pas été impossible d'arranger, si la conduite antérieure du gouvernement en eût ménagé les moyens. Il eût fallu être assuré des dispositions du divan et les avoir préparées de longue-main; car la nécessité de tenir secret le but de l'expédition ne permettait pas d'entrer en négociation ouverte pour l'occupation de l'Égypte.

L'armement de *Toulon*, qui, s'il n'était pas dirigé contre l'Angleterre ou l'Irlande, menaçait évidemment les possessions du Grand-Seigneur, donna au ministre anglais, à *Constantinople*, d'utiles prétextes pour inspirer la méfiance et saper les bases d'une des plus profitables alliances de la France, et qui depuis long-temps excitait l'envie de l'Angleterre.

Cependant, même après le départ de Bonaparte, qui eut lieu le 19 mai 1798, les

derniers doutes sur le véritable but de l'expédition ne furent point levés. La flotte fit voile à l'est, et rallia successivement 36 bâtimens et 4,000 hommes sortis de *Bastia*, et les deux grandes divisions de la côte d'Italie : celle de *Génes* de 150 bâtimens de transport se joignit à la masse du convoi du 26 au 28 mai, par le travers de l'île *Sainte-Madeleine*; la flotte relâcha trois jours après dans la baie de *Cagliari*, et alla mouiller le 4 juin dans les eaux de la Sicile, en vue de *Marsale*. C'était dans ces parages que Bonaparte avait fixé le rendez-vous de la division de *Civita-Vecchia*, sous les ordres du général Desaix, escortée seulement par quelques frégates. L'escadre et la totalité du convoi se trouvèrent ensemble le 9 juin, sous l'île du *Goze*; et le lendemain, ce formidable armement parut devant *Malte*.

La demande que fit Bonaparte, et le refus du Grand-Maître de recevoir l'escadre française dans le port de *Malte*, et de permettre aux bâtimens du convoi de faire de l'eau dans les différens mouillages de l'île, ne fu-

rent que de vaines formalités : s'assurer du point le plus important, entre l'Europe et l'Asie, de l'entrée des mers du Levant, et de la navigation exclusive de la Méditerranée, dont les Anglais allaient achever de s'emparer ; leur ôter un port de retraite aussi commode pour leur commerce que pour le rafraîchissement de leurs croisières ; enfin s'assurer de cette communication indispensable pour l'exécution de ses projets ultérieurs, tels furent les motifs de cette attaque inattendue.

Le débarquement fut exécuté avec la plus grande activité sur divers points à la fois, et principalement à la tête de *Saint-Paul*, et au mouillage de *Marsa Siroco*, sous les ordres du général Desaix ; les généraux Lasnes et Marmont resserrèrent la place jusqu'au pied du glacis.

Tant d'ardeur et tant d'audace en imposèrent aux Maltais surpris ; mais même après avoir manqué de s'opposer au débarquement, cette place, l'une des plus fortes de l'Europe, eût pu soutenir un siége aussi

mémorable que celui qui, en 1565, immortalisa Jean de La Valette; c'eût été rendre un bel hommage à sa mémoire, que de défendre la place qu'il construisit lui-même après avoir chassé les Turcs, et dont les fortifications ont été depuis perfectionnées par les plus habiles ingénieurs.

Mais les intelligences des Français avec un parti de leur nation parmi les chevaliers, la négligence des préparatifs de défense, la faiblesse du Grand-Maître et de son conseil, enfin les mouvemens tumultueux des habitans qui s'étaient réfugiés dans la place y causèrent une extrême confusion; sans doute que les divisions de nations, de partis, d'intérêts, qu'alimentait la forme de gouvernement et d'administration de l'ordre, paralysèrent tous les moyens de résistance.

Après vingt-quatre heures d'un simulacre de défense que l'importance de la conquête de l'île de *Malte* permet à peine de rappeler, la reddition de la place et de tous les forts, la remise de toute la marine (2 vaisseaux, une frégate et 4 galères), celle de toute l'ar-

tillerie, des magasins, des trésors, et des autres propriétés de l'ordre fut signée le 13 juin à minuit, à bord du vaisseau l'Orient.

Ainsi passa tout à coup sous la domination de la France cette île célèbre, qui sous les Romains n'eut pas une moindre importance que de nos jours. Dans le moyen âge, ce fut par un Français, le comte Roger Le Normand, qu'elle fut conquise sur les Sarrazins : on sait qu'elle devint un fief du royaume de Sicile, et qu'elle fut possédée par le roi de France Louis XII, lors de la conquête de Naples; les chevaliers de Saint-Jean, chassés de Rhodes en 1522, la reçurent en fief de l'empereur Charles V. Ils en faisaient hommage au roi de Sicile; et tel fut le fondement de la vaine réclamation de la cour de Naples.

Heureux de n'avoir pas été retardé par une résistance qui eût donné aux Anglais le temps de rencontrer la flotte française et le convoi dans une position très-défavorable, et de faire échouer son entreprise, Bonaparte, après s'être renforcé et ravitaillé,

laissa à *Malte* une garnison de 4,000 hommes sous les ordres du général Vaubois, et rembarqua promptement ses troupes.

L'amiral Bruix fit route à l'est, conservant sous le vent cet immense convoi de plus de 400 voiles, et sortit du canal de *Malte* et de Sicile, étonné sans doute que les vingt-cinq jours écoulés depuis son départ de *Toulon* n'eussent pas suffi aux Anglais pour découvrir et couper sa route.

L'amiral Saint-Vincent, qui bloquait avec 25 vaisseaux de ligne le port de *Cadix*, ne prêta aux Français d'autres projets que de le forcer à s'éloigner de la côte pour exécuter leur réunion avec les Espagnols : il fit observer trop tard la flotte française, et persuadé qu'elle chercherait d'abord à gagner *Mahon*, il se contenta de détacher, le 9 mai, l'amiral Nelson, avec 3 vaisseaux et quelques frégates pour reconnaître la rade de *Toulon*. Il était presqu'à la vue de la côte, dès le 17, au moment où la flotte se préparait à appareiller, lorsqu'il en fut arraché par un coup de vent, qui le força de relâcher au port

Saint-Pierre, en Sardaigne, dont le commandant refusa d'abord de le recevoir. L'amiral Nelson ne put remettre à la mer que le 26 mai; il continua de croiser dans ces parages, en attendant 11 vaisseaux qui devaient former son escadre, et qui ne se rallièrent à lui que le 10 juin; il parut seulement, le lendemain 11, avec 16 bâtimens de guerre à la vue du port de *Toulon*.

La flotte française en était partie depuis vingt-trois jours; la combinaison très-juste du ralliement des divers convois dans les eaux de la Sicile, les vents qui l'avaient favorisée, enfin les retards des Anglais, convaincus que, pour être bien informés, il leur suffirait de couper les routes au sud et au sud-ouest, leur dérobèrent entièrement la navigation et les premières opérations de Bonaparte.

Nelson, désabusé, fit voile pour la mer de Toscane, et après s'être assuré par l'entremise de l'envoyé d'Angleterre, M. Hamilton, que dans un cas pressant il trouverait dans les ports de Sicile tous les secours qui lui seraient nécessaires, il continua sa route

vers le détroit, et mouilla à *Messine*, où il apprit, le 19 juin, que les Français étaient maîtres de l'île de *Malte*. C'était sept jours après la signature de la capitulation, et par conséquent les deux flottes se trouvaient en même temps, les Anglais au nord, les Français au sud de la Sicile, comme ils s'étaient trouvés quinze jours auparavant, tournant sans se rencontrer autour de la Sardaigne. C'est dans de telles circonstances que dans la guerre de mer le hasard décide presque seul du succès, et que les jeux des vents et de la fortune peuvent également servir l'audace et confondre la prévoyance.

Dans la suite de cette campagne la navigation des deux flottes en offrit un exemple encore plus frappant, et plus singulier encore : l'amiral Nelson s'arrêta trois jours à *Messine*, et fit voile du cap *Passaro* pour l'Égypte, le 21 juin : ces trois journées étaient la seule avance que l'amiral Bruix eut sur lui, puisqu'il n'avait achevé de quitter *Malte* que le 19, au moment où l'escadre anglaise arrivait à *Messine*. La flotte française

était embarrassée et retardée par un immense convoi; la flotte anglaise, au contraire, forçant de voile, et faisant toujours bonne route, devait, sur le même trajet, et avec les mêmes vents, gagner sur la première au moins un tiers de l'espace à franchir : en effet, elle la dépassa sans la rencontrer, et arriva le huitième jour de son départ de Sicile à la vue d'*Alexandrie* (le 28 juin).

Les officiers que l'amiral Nelson fit mettre à terre lui ayant rapporté qu'on n'avait aucune nouvelle des Français, qu'aucun bâtiment n'avait paru, et que nuls préparatifs n'avaient annoncé un projet de descente en Égypte, l'amiral se borna à répandre l'alarme sur la côte; il inspira aux habitans d'*Alexandrie* assez de confiance, par la présence de son escadre, pour les engager à se défendre; il fit passer à *Alexandrie* un paquet pour l'Inde, et remit à la voile pour aller au-devant de la flotte française.

L'amiral Bruix reconnut, le 25 juin, l'île de *Candie* : il eut soin d'arrêter tous les bâtimens marchands qu'il rencontra, et les

força de le suivre, afin que les Anglais ne pussent recevoir aucune nouvelle de la mer et calculer sa route. Il s'éleva un peu dans le nord, en approchant de la côte d'Égypte, afin de se placer entre la terre et le convoi, atterra sur la tour des Arabes, et parut le 1er juillet devant *Alexandrie*. Nelson, au contraire, serra le vent, et prolongea la côte vers l'ouest.

Informé par le consul de France que la flotte anglaise s'était présentée deux jours auparavant, Bonaparte fit dès le soir même commencer le débarquement.

Nelson, après une inutile croisière, se trouvant le 9 juillet à la hauteur de *Candie*, et manquant déjà d'eau et de bois, fit voile pour la Sicile, où, conformément aux promesses et aux ordres donnés par la cour de Naples, il fut reçu, et se ravitailla avec la plus grande activité dans la rade de *Syracuse*, à *Augusta* et quelques autres mouillages de la côte jusqu'à *Girgenti* (*Agrigente*); il arriva en Sicile le 19 juillet, et en repartit cinq jours après.

Bonaparte, qui devait croire que l'escadre anglaise avait établi sa croisière de manière à veiller sur l'atterrage d'*Alexandrie*, pressa le débarquement malgré le vent frais et la mer houleuse qui, brisant sur les rescifs, rendait cette opération difficile, et même périlleuse. Le général Menou débarqua le premier avec sa division, à une lieue et demie d'*Alexandrie*, au mouillage du *Marabou*, sans y trouver aucune résistance; les divisions des généraux Kléber, Bon et Reynier se joignirent à lui, mais il fut impossible de débarquer l'artillerie ni les chevaux. Cependant Bonaparte ayant déjà mis à terre 5 à 6,000 hommes, laissa au général Reynier le soin de continuer le débarquement, et marcha sur *Alexandrie*. Une colonne conduite par le général Menou suivit la plage vers l'ouest de l'enceinte de la ville des Arabes qui couvre la nouvelle *Alexandrie* : le général Kléber se dirigea du côté de la colonne dite de *Pompée*, où Bonaparte se porta de sa personne. Une troisième colonne, sous les ordres du général Bon, mar-

chait du côté de l'est sur la porte de *Rosette.*

Bonaparte, ayant reconnu cette enceinte, flanquée de tours dont les brèches avaient été réparées, et qu'un peuple armé, tumultueux, et poussant de grands cris, se préparait à défendre, sans attendre son artillerie, fit serrer ses colonnes à demi-portée de fusil de la muraille, et livra l'assaut malgré le feu des assiégés et la grêle de pierres qu'ils lançaient sur les assaillans. Le général Menou parvenu sur la muraille avec ses premières troupes, fut blessé grièvement et précipité : le général Kléber, désignant un endroit plus praticable, fut aussi blessé. L'enceinte fut escaladée; les Arabes et les Turcs, délogés des tours, et vivement poursuivis, se réfugièrent dans le fort triangulaire, dans le *Phare*, et dans la nouvelle ville : ils s'y défendaient encore opiniâtrément, quand les principaux habitans vinrent au-devant du général français. Les deux châteaux capitulèrent, et avant la fin de la journée, Bonaparte fut entièrement maître de la ville, des forts et des deux ports : le convoi entra à

Alexandrie, et l'escadre alla mouiller à la rade d'*Aboukyr*, pour achever le débarquement de l'artillerie.

Maître de la principale entrée de l'Égypte et du port le plus important, Bonaparte ne perdit pas un instant pour marcher vers le *Caire*, faire remonter le *Nil*, occuper tous les postes de la côte, profiter de la première impression, et atteindre les Mamelucks avant que les Beys eussent pu se concerter et former un plan général de défense. Il ne commit point la faute qui coûta si cher à Saint Louis, lorsque, pour avoir attendu trop long-temps à *Damiette* l'arrivée du comte de Poitiers, il laissa écouler la saison favorable aux opérations.

Bonaparte signa la capitulation d'*Alexandrie* le 5 juillet, et dès le lendemain son avant-garde, commandée par le général Desaix, arriva à *Damanhour*, après avoir traversé quatorze lieues de désert.

Le même jour, les autres divisions se mirent en marche d'*Alexandrie* et de *Rosette*, et le 22 elles furent réunies sur le bord

du *Nil*, à *Rahmanyeh ;* ici se passa le premier engagement avec les Mamelucks, qui, au nombre de 7 à 800, attaquèrent le général Desaix, et furent repoussés et dispersés.

C'était l'avant-garde d'un corps d'armée que Mourad-Bey avait rassemblé, et dont la plus grande partie était composée de cavalerie; il avait pris une position au village de *Chebreïs :* sa droite était appuyée au *Nil*, soutenue par huit ou dix grosses chaloupes canonnières, et plusieurs batteries élevées sur le rivage.

Le 13 juillet les deux armées se trouvèrent en présence : Bonaparte qui n'avait que 200 hommes de cavalerie, faible encore et épuisée par la tourmente de la mer, disposa ses cinq divisions en ordre de bataille par échelons, se flanquant entre elles; cette ligne était appuyée à deux villages dans lesquels il jetta un grand nombre de tirailleurs; chaque division était formée en carré, ayant ses bagages au centre, l'artillerie était placée aux angles des carrés et dans leurs intervalles; cette disposition opposait par des

feux croisés un invincible obstacle aux charges impétueuses et désunies de la cavalerie de Mourad-Bey.

Tel est l'avantage du perfectionnement de la tactique des Européens, appropriée aux armes modernes ; les Orientaux en les adoptant, n'ont presque rien changé à leur manière de marcher et de combattre. Leur valeur et l'impétuosité de leurs attaques ne peuvent soutenir l'effet de la mousqueterie et le choc de nos masses que par la grande supériorité du nombre de combattans.

Cette fois, cette supériorité même leur fut inutile. La flottille turque fut attaquée par le chef de division Perrée, qui n'avait que trois chaloupes canonnières, une demi-galère, et un chebeck sur lequel se trouvaient les savans Monge et Berthollet. Les trois chaloupes et la demi-galère furent d'abord prises par les Mamelucks, mais il parvint à les reprendre après un combat opiniâtre, et mit le feu à la chaloupe de leur amiral; le général d'artillerie Andréossi commandait sur la flottille les troupes de débarquement.

Mourad-Bey ne put, en débordant les ailes de l'armée française par sa nombreuse cavalerie, trouver un point faible pour pénétrer dans les carrés, et renverser ces murs de feu, après avoir vu moissonner ses braves Mamelucks, il fit sa retraite vers le *Caire*. Bonaparte continua sa marche par *Alkam*, *Abonnécube* et *Wardam*, et se trouva, le 20 juillet, à *Omedinar* à la vue des Pyramides, et à six lieues de la capitale de l'Égypte.

Mourad, ayant rassemblé les Beys avec toutes leurs forces, s'était retranché au village d'*Embabeh*, qu'il avait garni d'artillerie; 6,000 hommes de cavalerie, tant Arabes que Mamelucks, étaient répandus dans la plaine.

L'armée française, fatiguée par ces marches, et par l'excessive chaleur, séjourna à *Wardam* pour se réparer, rétablir l'artillerie, nettoyer ses armes promptement rouillées par les vapeurs du *Nil*, et se préparer à la bataille dite *des Pyramides*, qui fut livrée le lendemain 21 juillet. L'ordre de bataille fut le même qu'à l'affaire de *Chebreïs* : la divi-

sion Desaix, qui formait l'avant-garde, et fit d'abord replier celle des Mamelucks, se mit en ligne à la droite avec la division Reynier; ces deux divisions furent au même instant attaquées avec fureur par la moitié de la cavalerie des Mamelucks; l'autre moitié soutenait les retranchemens du village d'*Embabeh*. La valeur téméraire des Mamelucks échoua encore cette fois devant ces masses hérissées de baïonnettes, et dont le feu redoutable, réservé jusqu'à demi-portée, jonchait la plaine des cadavres de ces intrépides cavaliers et de leurs brillantes dépouilles.

Pendant que ces charges s'exécutaient contre la droite, et que les Mamelucks dispersés se retiraient en désordre, Bonaparte, dirigeant sur les retranchemens les deux divisions du centre, faisait tourner le village d'*Embabeh* à la faveur d'un fossé qui masquait ce mouvement; il détruisit ainsi ou poussa dans le *Nil* 1,500 hommes de cavalerie. Cette attaque, extrêmement vive, fut conduite par le général Marmont; 40 pièces de

canon, le camp des Mamelucks, plus de 400 chameaux tombèrent entre les mains du vainqueur.

Le reste des forces que Mourad-Bey avait rassemblé sur la rive gauche du *Nil* s'enfuit vers la Haute-Égypte.

Cette retraite fut toujours la ressource des Mamelucks lorsque, pressés par les Turcs et contraints de céder au nombre, ils allaient y réparer leurs forces; ils disparaissaient rapidement; pas un seul corps de troupes ne restait réuni. Leur ralliement n'était pas moins prompt; les vainqueurs satisfaits et se reposant sur la terreur de leurs armes, négligeaient de les poursuivre, et ne sachant les contenir par aucune disposition défensive, n'ayant aucune idée de la vigilance militaire, et de prévoyance politique, ils étaient bientôt surpris, attaqués eux-mêmes, et chassés de la Basse-Égypte.

Le général Desaix, le jour même de la bataille, poursuivit Mourad-Bey jusqu'à *Gizeh*, au-delà de la hauteur du *Caire*, à l'entrée de la grande vallée du *Nil*. Sa divi-

sion n'avait cessé de marcher et de combattre pendant toute cette journée; elle avait fait un trajet d'environ dix-huit heures de marche, effort prodigieux pour des troupes européennes sous un tel climat. On verra bientôt ce général chargé de poursuivre Mourad-Bey dans la Haute-Égypte, montrer dans cette guerre singulière tant de vigueur et d'habileté à prévenir ou à déconcerter les mouvemens des Mamelucks, qu'il les affaiblit peu à peu, et alla détruire leurs rassemblemens jusque dans leurs dernières retraites, à l'entrée des déserts de la Nubie.

Ibrahim-Bey, avec les Mamelucks qui étaient sur la rive droite, se retira précipitamment vers le désert de Syrie.

Le lendemain 22 juillet, la ville du *Caire* ouvrit ses portes aux Français; le gouvernement des Mamelucks fut renversé, et la conquête de la Basse-Égypte achevée.

D'illustres voyageurs, tels que Niéhbur, Volney, Châteaubriant, nous ont donné d'intéressantes descriptions de l'Égypte et de

la Syrie ; et les travaux de la société des savans et des artistes, dont Bonaparte avait orné sa romanesque entreprise, n'ont depuis rien laissé à désirer aux lecteurs qui, pour cueillir les meilleurs fruits de l'histoire politique et militaire d'un pays, veulent d'abord le bien connaître, et le parcourir avec les meilleurs guides.

La carte qui se trouve dans l'Atlas joint à cet ouvrage est celle qui a été publiée en Angleterre, et dont le fond n'est autre que l'excellent travail de Danville, le Strabon des modernes ; cette carte, jusqu'à présent la plus exacte, a été réduite à une moindre échelle : nous aurions désiré que la publication de la belle carte dressée par les ingénieurs de l'expédition d'Égypte, et gravée au dépôt de la guerre, nous eût permis d'en mettre les parties les plus précieuses sous les yeux de nos lecteurs ; nous espérons pouvoir le faire aussitôt que ce chef-d'œuvre de topographie sera terminé et livré au public.

Quant aux souvenirs historiques réveil-

lés à chaque pas que l'on fait sur cette terre classique, et qui trouveraient si bien ici leur place, s'ils n'interrompaient trop fréquemment le fil d'une narration succincte, nous avons rassemblé dans une note ceux qui nous ont paru dignes d'être rappelés, et que leur comparaison avec les nouvelles circonstances rendirent à cette époque plus intéressans.

Bonaparte n'avait rien négligé pour prêter un motif politique à l'invasion de l'Égypte, et pour le faire valoir auprès de la Porte; il se flattait qu'en séparant le gouvernement oppressif des Beys, qu'il venait de détruire, d'avec l'ombre de souveraineté et de puissance qui restait au Grand-Seigneur, cette expédition serait considérée à *Constantinople*, comme un grand effort d'un ancien et puissant allié, pour rétablir la domination ottomane sur les bords du *Nil*, et former à l'avantage des deux nations, sous la protection des armées françaises, des établissemens qui seraient pour toutes les puissances méridionales de l'Europe une source

de prospérité, et qui ne pouvaient nuire qu'à l'Angleterre.

Cette espérance était mal fondée, dans la situation où se trouvaient les affaires de la République auprès de la Porte; mais, bien loin de croire que ce fut un vain prétexte, nous ne doutons point au contraire que, s'il eût été aussi facile d'éclairer les Turcs sur leurs véritables intérêts que d'exciter leur jalousie et d'armer leur fanatisme; le retour à leur politique naturelle, leur coopération à tout ce qui peut favoriser et étendre le commerce de la France, et même l'établissement d'une colonie française, n'eussent dû l'emporter, comme un avantage fondamental et durable, sur toute autre considération.

En entrant dans la mer de Libye, Bonaparte avait révélé à son armée le mystère de l'expédition : « Soldats, disait-il, dans un » ordre du jour ; vous allez entreprendre » une conquête dont les effets sur la civili- » sation et le commerce du monde sont in- » calculables ».

Cette conquête ne devait être faite que

contre les Mamelucks; et soit dans ses proclamations à l'armée, soit dans celle adressée aux peuples d'Égypte, les Turcs étaient désignés comme les amis et les alliés des Français ; les propriétés du Grand-Seigneur devaient être respectées, et tout ce qui touchait à la religion et aux usages civils était recommandé aux égards et à la vigilance des chefs et des soldats.

Avant le débarquement, Bonaparte écrivit au pacha d'Égypte qu'il venait *châtier* les Beys, dont la Porte « avait déclaré qu'elle » n'autorisait pas les insultes ». On trouve dans cette lettre ce passage remarquable : « Toi qui devrais être le maître des Beys, » et que cependant ils retiennent au *Caire* » sans autorité et sans pouvoir, tu dois voir » mon arrivée avec plaisir ». Au moment de la prise d'*Alexandrie*, le capitaine d'une caravelle, ou vaisseau de guerre turc qui se trouvait dans le port, reçut des présens du général français ; et peu de temps après, lorsqu'il eut ordre de quitter l'Égypte, Bonaparte fit partir avec lui un officier qu'il

chargea de ses dépêches, et de nouvelles assurances de bonne harmonie dont il avait soin de multiplier les signes publics; le pavillon turc flottait à côté du pavillon tricolore dans tous les postes occupés par les Français.

Cependant cette conduite politique ne pouvait avoir à *Constantinople* un effet assez prompt pour balancer les démarches pressantes des ambassadeurs d'Angleterre et de Russie, qui avaient des griefs à faire valoir, des injures à faire ressentir; aussi, malgré la délivrance d'un grand nombre d'esclaves turcs que Bonaparte envoya à *Constantinople*, la nouvelle de la prise de *Malte*, de la destruction de l'ordre et de sa marine (avantage dont la Porte, dans d'autres temps, eût reçu l'annonce avec joie, et qu'elle eut payé peut-être par de grands sacrifices), ne produisit d'autre effet que d'alarmer sur la destination ultérieure de ce formidable armement. Ces alarmes se combinant avec celles que donnait plus justement l'échec qu'avait reçu Ali-Pacha devant Widdin, il y

eut beaucoup d'agitation dans la capitale. Le gouvernement, menacé d'un double danger, crut que *Constantinople* pouvait être à la fois attaqué par terre et par mer, il étouffa par des actes de rigueur les germes d'une sédition, qu'on assurait avoir été ourdie par les partisans de Passawan Oglou, dont on ne manquait pas de représenter la rebellion comme concertée avec l'expédition d'Égypte.

Que pouvaient contre de telles présomptions les conférences, les démarches officielles du chargé d'affaires Ruffin, dont la famille et la personne étaient depuis longtemps très-considérées par le Divan, mais qui n'avait ni les instructions, ni les moyens nécessaires pour conjurer un tel orage?

L'ambassadeur d'Angleterre, sir Spencer Smith (frère du commodore Sidney Smith, qui venait de s'échapper miraculeusement de la tour du Temple où il était retenu prisonnier, et que le ministre anglais destinait déjà à l'importante station de l'Archipel

du Levant), profita de l'inquiétude croissante du gouvernement : il négociait avec le Reis-Effendi un traité d'alliance entre la Porte, l'Angleterre et la Russie, dont les bases étaient très-difficiles à poser, lorsque la nouvelle du débarquement des troupes françaises, et de la prise d'*Alexandrie* parvint à *Constantinople*. Déjà M. Tamara, ambassadeur de Russie, avait obtenu une extension des anciens traités, pour le libre passage de la mer Noire dans l'Archipel ; il avait aussi conclu une convention particulière, en conséquence de laquelle une escadre et un convoi russe défilèrent deux par deux par le canal, et se réunirent au détroit des *Dardanelles* ; cependant les secours offerts par le gouvernement anglais, tant en officiers qu'en moyens de marine et en munitions de guerre, n'étaient point encore acceptés. Enfin, l'importante victoire remportée à *Aboukyr* par l'amiral Nelson, fixa les incertitudes du Divan, effaça les dernières traces de méfiance entre les parties contractantes, et entraîna avec la déclara-

tion de guerre de la Porte contre la République française, l'emprisonnement des agens français, et les violations qui, chez ces peuples à demi-barbares, font partie de ce qu'ils appellent les droits de la guerre.

L'amiral Bruix, après avoir protégé le débarquement de l'armée, ayant fait sonder la passe du vieux port d'*Alexandrie*, reconnut qu'il n'y avait pas assez de fond pour que les vaisseaux de 74 pussent y entrer. Quelques officiers proposèrent sagement d'alléger les vaisseaux de leur artillerie, pour les faire recueillir le plus tôt possible dans ce port très-sûr et très-facile à défendre. L'amiral Bruix, ignorant la route qu'avait faite l'escadre anglaise après sa courte apparition, et s'attendant à chaque instant à la voir reparaître, ne voulut point tenter une opération dont le succès n'était pas incontestable ; il se contenta de faire mouiller dans le vieux port d'*Alexandrie*, le convoi et les bâtimens de guerre dont l'échantillon inférieur garantissait la facile entrée, et il alla avec 13 vaisseaux de ligne, 3 frégates et

un aviso, mouiller dans la rade d'*Aboukyr* le 5 juillet.

On a pu s'étonner que Brnix, après avoir rempli si heureusement sa mission, ne pouvant douter que le lord Saint-Vincent désabusé, n'eût dirigé contre lui des forces au moins égales et vraisemblablement supérieures, n'eût pas quitté une rade ouverte, où il était au moins exposé à livrer un combat inutile, tandis, qu'en se relevant de la côte d'Égypte, il pouvait gagner *Corfou* et *Malte*, et peut-être recevoir de nouveaux renforts avant que l'amiral Nelson eût reçu tous ceux qui lui étaient destinés.

Le 1er août, la flotte anglaise fut signalée pour la seconde fois sur la côte d'Égypte, et parut vers trois heures après midi devant la baie d'*Aboukyr*. Les 13 vaisseaux français y étaient mouillés sur une seule ligne à quatre lieues et demie de terre, et à deux tiers de câble les uns des autres. Ils s'étaient approchés, autant que les bancs de sable avaient pu le permettre, du rivage sur lequel on avait élevé quelques batteries, in-

suffisantes et trop éloignées pour pouvoir flanquer efficacement la ligne d'embossage. L'amiral Bruix, se croyant certain de n'avoir laissé entre la tête de sa ligne et la terre, que l'intervalle nécessaire aux manœuvres d'appareillage, était dans la plus grande sécurité. On a cité une lettre de cet amiral à Bonaparte, dans laquelle il répondait aux craintes du général sur la position de la flotte, et l'assurait qu'il désirait d'y être attaqué.

Nelson, après avoir reconnu le mouillage et la position des vaisseaux qui étaient très-éloignés de la terre, et paraissaient ne compter que sur leur propre défense, ne balança point, et fit pour les attaquer la même disposition qu'il eût pu faire en pleine mer, si, ayant l'avantage du vent, il eût atteint et engagé l'avant-garde de cette flotte. Ainsi, dans le dessein de doubler la tête de la ligne française et de la mettre entre deux feux, il fit gouverner son chef de file sur l'intervalle entre le mouillage et la terre ; ce premier vaisseau ayant échoué, les cinq vais-

seaux qui le suivaient le dépassèrent et mouillèrent bord à bord entre les six premiers vaisseaux français et le rivage. Sept autres vaisseaux anglais défilèrent en dehors et mouillèrent à bord opposé de cette partie de la ligne française, qui se trouva ainsi engagée par des forces doubles à bas-bord et à tribord. En même temps l'amiral Nelson fit couper la ligne par un vaisseau qu'il avait réservé pour cette manœuvre, dont le succès empêcha la plupart des vaisseaux de l'arrière-garde des Français de prendre part à l'action.

Dans cette position, on se canonna des deux côtés avec la plus grande vivacité tout le reste de la journée, et la nuit tout entière; quand le jour parut, le 15, à trois heures du matin, il n'y avait encore aucun avantage décidé; les vaisseaux se rapprochèrent jusques à portée de pistolet, et tout ce qui existe de moyens de destruction fut employé de part et d'autre. Ce fut dans cette circonstance que l'amiral Bruix, qui, déjà blessé grièvement, continuait de comman-

der, fut emporté par un boulet. Peu de temps après, le feu prit à son vaisseau et l'on fit de vains efforts pour l'éteindre.

Un trait fort touchant, et qui retrace vivement ces momens de désordre et de carnage, dont de tels combats de mer présentent l'affreuse image, mérite d'être conservé comme un exemple de piété filiale, et de la plus magnanime intrépidité.

Un jeune garde de la marine, Casa Bianca, un enfant de dix ans, combattait auprès de son père, capitaine de pavillon du vaisseau amiral; celui-ci tomba blessé mortellement, à l'instant où les flammes dévoraient ce beau vaisseau : des matelots veulent sauver l'enfant et l'emporter dans une chaloupe, il s'y refuse, il embrasse son père mourant, et ne veut pas l'abandonner. La chaloupe s'éloigne du vaisseau déjà tout embrasé; le jeune Casa Bianca parvient à attacher son père sur un tronçon de mât jeté à la mer; l'intendant de l'escadre s'y était aussi lié; ils flottaient ensemble et se sauvaient peut-être, quand l'*Orient* sauta avec un fracas horrible, et la

mer bouillonnant autour des débris les engloutit tous trois.

Cette explosion fut si terrible, que les deux escadres restèrent comme ensevelies sous une pluie de fer et de feu : il y eut un profond silence pendant quelques minutes, mais le combat se renouvela bientôt avec acharnement. Presque tous les commandans des vaisseaux français furent tués ou blessés dans cette journée ; il se fit des deux côtés des prodiges de valeur, et dans aucune bataille navale on ne trouverait peut-être autant de traits remarquables d'audace et de constance héroïque. On a cité, surtout celui du capitaine français Du Petit Thouars, qui mutilé, n'ayant plus que le tronc, mais vivant encore, ne voulut point quitter le pont, et fit jurer à son équipage de ne point amener, et de jeter ses restes à la mer.

Les vaisseaux qui se trouvaient entre deux feux, étant déjà dégréés et rasés, furent forcés de se rendre. Le combat continua encore le troisième jour ; le *Timoléon* ne vou-

lut point amener son pavillon, et se brûla après avoir sauvé son équipage. Deux vaisseaux français seulement, le *Généreux* et le *Guillaume-Tell*, ayant appareillé d'après les signaux de l'amiral Villeneuve, s'échappèrent avec deux frégates, et gagnèrent le canal de *Malte*. Tout le reste fut pris ou brûlé. Les Anglais ne purent emmener à *Gibraltar*, et ensuite en Angleterre, que six des vaisseaux qu'ils avaient pris.

Les équipages, que l'amiral Nelson ne pouvait garder dans la situation où il se trouvait, furent mis à terre sur leur parole de ne point servir jusqu'à parfait échange.

Après le combat, l'amiral Nelson fit bloquer le port d'*Alexandrie* par ceux de ses vaisseaux qui se trouvèrent le moins maltraités, et fit voile pour la Sicile, afin d'y réparer ceux qui n'étaient plus en état de tenir la mer : il arriva à *Naples* le 18 septembre, et l'accueil qu'il y reçut fut considéré par le gouvernement français comme une seconde violation de la neutralité, et comme un ou-

trage dont il ne tarda pas à tirer une terrible vengeance.

La bataille navale d'*Aboukyr* est une des plus sanglantes qui aient été livrées. Plus de la moitié des équipages qui combattirent y périt. Les Anglais avaient un vaisseau de plus que les Français; mais il faut observer aussi qu'ils n'avaient pas un seul vaisseau du premier rang, et que celui qui s'échoua ne put, ni par sa manœuvre, ni par son feu, concourir efficacement à l'action. Nelson détruisit donc ou dispersa autant de vaisseaux qu'il en avait, et montant lui-même le *Wanguard*, de 74 canons, vit brûler et sauter, sous son feu, le vaisseau amiral de 110 canons, l'un des plus beaux qui fussent sortis des chantiers français.

L'intrépide résolution de l'amiral Nelson entrant dans la baie, et se plaçant dans la nécessité de vaincre ou de perdre son escadre, rappelle, à la vérité, des situations et des actions à peu près semblables, telles que celle du comte d'Estrées à *Tabago*, celle des Hollandais sous Ruyter, détruisant les

vaisseaux et les chantiers dans la Tamise; le combat de *la Hogue;* et de nos jours, l'incendie de la flotte turque devant l'île de *Scio*. Malgré la force de position qu'on doit naturellement supposer à une ligne de vaisseaux embossés, et soutenus par le feu des batteries de terre, le succès a presque toujours couronné l'audace de ceux qui ont tenté de semblables entreprises.

Si jamais on ne tenta la fortune avec plus d'audace que le fit l'amiral Nelson, jamais aussi la présomption et la négligence des moyens de défense ne donnèrent à la fortune une aussi grande part dans l'issue d'une bataille navale. Outre la faute capitale que nous avons remarquée, de n'avoir pas quitté les côtes d'Égypte d'abord après le débarquement de l'armée, les marins ont reproché à l'amiral français, qui périt si glorieusement, deux fautes essentielles : la première, d'avoir laissé aux Anglais la possibilité de se placer entre la terre et la tête de sa ligne; la seconde, d'avoir combattu à l'ancre, tandis qu'il lui était facile d'appareiller et de rendre sous

voile un combat au moins égal. Quels que soient les motifs qui déterminèrent l'amiral Bruix à ne point filer ses câbles, et à rester dans une position aussi désavantageuse, on ne peut se rendre raison de ceux qui purent empêcher les vaisseaux de son arrière-garde de mettre à la voile; et après avoir couru une seule bordée pour s'élever au vent de la ligne de bataille, de venir faire, à l'égard des Anglais, la même manœuvre que ceux-ci venaient d'exécuter contre la tête de la ligne française, et mettre ainsi entre deux feux les vaisseaux qui l'avaient doublée jusqu'à la hauteur du vaisseau l'*Orient*, où ils avaient coupé la ligne.

Les suites de la bataille d'*Aboukyr* furent, pour le gouvernement français, encore plus désastreuses qu'on n'aurait pu le prévoir. Elles ne se bornèrent point à l'objet particulier de l'expédition; et l'influence de cet événement qui, en assurant au pavillon anglais la domination des mers du Levant, et y attirant la marine russe, allait changer

tous les rapports politiques et commerciaux de l'empire ottoman, eut aussi la plus prompte influence sur les affaires d'Europe, et sur le cours des négociations pour la paix. Si, d'une part, les puissances humiliées et souffrant impatiemment le joug du vainqueur, conçurent de nouvelles espérances, et parurent moins disposées à s'abandonner réciproquement, d'un autre côté, le Directoire, aigri par ce revers et par le blâme public, se roidit d'autant plus contre les difficultés et contre les plus petites résistances, s'arma contre l'opinion générale; et loin de se relâcher de ses prétentions immodérées pour la démarcation des nouvelles frontières de la République sur le Bas-Rhin, il affecta de les soutenir par un langage menaçant et impérieux.

Cependant les alarmes qu'on avait conçues à *Londres*, et qu'on avait même exagérées sur les conséquences de l'expédition de Bonaparte par rapport aux possessions de l'Inde, étaient dissipées : la joie que répandit la nouvelle de la victoire de Nelson permit à peine

d'apercevoir que l'objet principal du général français, l'occupation de l'Égypte, était rempli; on ne douta presque plus de la destruction de cette élite des armées républicaines, et le ministère ne songea qu'à profiter des circonstances et de l'enthousiasme national pour faire de plus grands efforts, et rallumer la guerre continentale.

Ce fut à cette époque que le cabinet de Saint-James redoubla d'activité pour serrer les liens de la nouvelle coalition. Il étendit ses vues sur tous les états du continent, multiplia et varia ses démarches, se saisit des griefs que toutes les puissances devaient ressentir, et des craintes que devait leur inspirer l'invasion de la Suisse : il parla à chaque intérêt blessé, à chaque passion irritée, le vrai langage de la politique, et enveloppa d'autant plus facilement le Directoire dans cette vaste intrigue, qu'une aveugle présomption le portait à s'isoler de plus en plus.

Pendant qu'on achevait de cimenter l'union entre les deux empereurs, et de lever

au prix des plus grands sacrifices, les obstacles que la situation respective de leurs états, et la différence de leurs intérêts mettaient à la réunion de leurs forces, on pressait vivement la cour de Prusse d'accéder à cette nouvelle ligue d'*Augsbourg*; on menaçait le commerce et l'indépendance des puissances neutres du second ordre, on cherchait à ébranler l'Espagne, et à la détacher de son alliance avec la République; enfin, par les secours en vaisseaux, en troupes et en argent qu'on faisait accepter au roi de Naples, plus prochainement menacé, on s'assurait d'une occasion d'entraîner la maison d'Autriche encore irrésolue, effrayée des conséquences d'une nouvelle guerre, et redoutant d'en supporter encore une fois tout le fardeau.

Dans ce même temps, la cour de *Vienne* rompit la négociation particulière de *Seltz*, et envoya à *Pétersbourg* le comte de Cobentzel. Il n'y eut plus de mystère dans les démarches, ni dans les apprêts : *Ulm*, fortifié à grands frais, devint, par rapport à la

Souabe et à l'*Autriche* antérieure, une place importante pour l'entrée de la campagne, et pour couvrir la Bavière : l'armée autrichienne en Italie fut mise sur un pied respectable; la nouvelle frontière sur l'*Adige* fut hérissée de retranchemens et d'artillerie : de toutes parts on remarqua les signes de l'affaiblissement du gouvernement de la République, dont le plus certain est toujours l'abus de la puissance : de toutes parts on s'excita à profiter des circonstances, et la bataille d'*Aboukyr*, qui ne devait toucher qu'indirectement aux affaires continentales, fut pour les puissances coalisées comme un signal donné par l'Angleterre pour reprendre les armes.

Nons avons déjà dit que ce ne fut qu'après la nouvelle de la destruction de la flotte française que la Porte se décida avec éclat. Le 30 septembre, le Reis-Effendi, à la suite d'un entretien avec le ministre de Russie, manda le chargé d'affaires Ruffin, et lui déclara que le Sultan avait ordonné qu'il fût enfermé sur-le-champ au château

des Sept Tours, avec sa famille, et toutes les personnes attachées à la légation française. L'invitation à la flotte russe de se joindre à celle du Grand-Seigneur, la notification solennelle de la victoire remportée par Nelson, les présens magnifiques envoyés par le Sultan à l'amiral anglais, furent les signes publics de la nouvelle alliance.

Un décret impérial annonça, avec la déclaration de la guerre, la déposition du grand Visir Jzzed Mahomed Pacha, et son exil dans l'île de *Chio*. Le muphti fut aussi disgracié : l'un et l'autre s'étaient opposés à la conclusion du traité avec la Russie. On accusait surtout le Visir d'avoir négligé la défense de l'Egypte, et de s'être montré favorable aux vues des Français. Il ne resta plus aucun espoir de ramener la confiance, aucun moyen d'explication. M. Descorches, qui avait déjà été ministre à la Porte, et que le Directoire avait destiné trop tard à cette mission délicate, ne put obtenir d'aller jusqu'à *Constantinople*. Peu de temps après, il parut un manifeste dans lequel on remar-

qua, pour la première fois, les formes des discussions diplomatiques : bientôt après, un second manifeste fit connaître les griefs de la Porte contre la République française, et ne laissa aucun vestige de l'ancienne politique, aucune base des relations commerciales avec la France. Le Divan avait changé de maximes ; l'Angleterre et la Russie dirigèrent à leur gré les forces turques de terre et de mer qui se trouvèrent disponibles.

Djezzar, pacha de Syrie, homme d'un courage féroce, qui haïssait les Français, et gouvernait despotiquement dans une sorte d'indépendance et presque de rebellion, n'avait pas attendu la décision du Divan pour se déclarer contre les conquérans de l'Égypte ; il avait renvoyé sans réponse l'officier que Bonaparte lui avait dépêché, et avait fait mettre aux fers tous les Français qui se trouvaient à *Saint-Jean-d'Acre* : la bataille d'*Aboukyr* l'affermit dans ces dispositions hostiles, et dissipa la terreur que devait lui inspirer la présence d'une flotte française dans le golfe de Syrie.

Telles furent les conséquences de la victoire de Nelson : on voit par tout ce que nous venons de dire qu'elles furent plus sensibles, et plus importantes par rapport à l'état de l'Europe que par rapport aux opérations de l'armée d'Égypte.

Bonaparte dut ressentir d'autant plus vivement la perte de sa flotte, qu'il avait pressenti et voulu prévenir ce désastre, en insistant de nouveau pour que Bruix surmontât les obstacles qui rendaient l'entrée du vieux port d'*Alexandrie* si difficile, ou qu'il s'éloignât sur-le-champ de la côte d'Égypte. Nelson n'eût pas manqué de le suivre, et n'osant affaiblir son escadre, il n'eût pas pu bloquer le port d'*Alexandrie* et intercepter les communications si nécessaires à l'armée française.

Non-seulement Bonaparte soutint ce grand revers avec beaucoup de calme, mais il sut se servir de la première impression qu'il fit sur son armée, pour relever les esprits et inspirer de plus fortes résolutions à ses compagnons qui, voyant dans cette destruc-

tion du reste de la marine française dans la *Méditerranée*, une entière séparation d'avec le continent d'Europe, devaient maintenant se suffire à eux-mêmes, achever leurs desseins, fonder et défendre un nouvel empire.

Les deux corps et les deux principaux chefs des Mamelucks se séparèrent au moment de l'entrée des Français au *Caire*, après la bataille des *Pyramides* : mais ce fut moins la suite d'une combinaison militaire convenue entre eux, que l'effet d'une haine qui les divisait depuis long-temps. Ibrahim, ayant préparé sa retraite vers la Syrie, n'attendait pour l'exécuter que l'issue de la bataille livrée par Mourad-Bey, sur la rive gauche du *Nil*. Pendant que le général Desaix repoussait vivement celui-ci vers la Haute-Égypte, Bonaparte poursuivit Ibrahim-Bey, atteignit et tailla en pièces une partie de son arrière-garde à *Salahieh* sur les confins du désert; mais Ibrahim parvint à gagner *Gazah* avec environ mille Mamelucks, et fut accueilli en Syrie par Djezzar-

Pacha. Dans cette expédition, dans ces marches extraordinaires, comme dans toutes les dispositions principales, Bonaparte était très-bien secondé par le général Berthier, chef de son état-major; ses talens, son coup d'œil pour l'application la plus prompte des mouvemens de troupes aux divers terrains, étaient d'autant plus précieux, que dans ce pays, toutes les données ordinaires étaient changées; on lira toujours avec intérêt la suite des ordres donnés à cette armée, et les moyens employés pour la conserver et pour régulariser les différentes parties du service.

Revenu au *Caire*, après avoir dissipé quelques hordes d'Arabes, et dégagé la caravane de Maroc, Bonaparte s'occupa de consolider sa conquête par un bon système de défense; ce système fut actif dans la Haute-Égypte, tant que les Mamelucks, sans cesse battus par l'infatigable Desaix, et sans cesse ralliés par Mourad-Bey, trouvèrent du terrain à parcourir, et des ressources pour prolonger leur résistance. Quant

à la frontière de Syrie et aux places et postes de la côte, on travailla avec la plus grande activité à réparer les fortifications qui étaient susceptibles de l'être ; on en construisit de nouvelles à *Salahieh*, à *Belbeïs* et sur d'autres points principaux. Bientôt la ligne des frontières de la Basse-Égypte se trouva dans un état respectable, en considérant les moyens d'attaque qui pouvaient être developpés par les Turcs.

Damiette, *Mansoura*, *Rosette* et toute cette partie de la Basse-Égypte, étaient sous le commandement du général Menou établi à *Rosette* : le général Kléber commandait à *Alexandrie*.

Les Français avaient été forcés de renoncer à communiquer par mer, de *Rosette* à *Alexandrie*, depuis que l'amiral Nelson, après avoir regréé ses vaisseaux dans la rade d'*Aboukyr*, avait laissé le commodore Hood en croisière. On avait établi, pour suppléer à cette navigation, et pour suffire au transport indispensable de vivres, une caravanne qui traversait régulièrement le

désert, et assurait aussi le passage des courriers et des voyageurs qui montaient au *Caire* ou en descendaient. On avait formé, pour protéger cette caravanne, une légion de matelots sauvés du combat; elle était placée à *Aboukyr* et fournissait les escortes nécessaires : mais le transport à dos de chameaux étant trop lent et trop dispendieux, on fit nettoyer le canal d'*Alexandrie*, qui chaque année, à l'époque du débordement du *Nil*, conduit l'eau de *Rahmanieh* à *Alexandrie*, à travers un désert d'environ quinze lieues.

Cette époque du débordement du *Nil* était arrivée; Bonaparte, à son retour au *Caire*, avait déjà fait, avec la pompe et les cérémonies d'usage, la coupure de la digue, et avait ouvert le canal qui porte l'eau du fleuve à travers la ville du *Caire*. Bientôt le *Nil* étant assez élevé pour s'épancher dans le canal d'*Alexandrie*, cette ville, qui était le grand dépôt de l'armée, reçut à la fois les eaux qui devaient remplir les citernes, et fut avitaillée. Ce canal resta navigable seule-

ment pendant vingt à vingt cinq jours, et le général Kléber en profita pour faire passer sur le *Nil*, et remonter une grande quantité d'artillerie jusqu'à *Gizeh,* où Bonaparte fit établir le grand parc sous les ordres du général d'artillerie Dommartin. Les Arabes cherchèrent à faire manquer cette opération très-importante, en faisant des saignées au canal, afin de mettre les barques à sec, et de pouvoir les piller ; mais le général Marmont, à la tête d'une demi-brigade, les chassa si vivement, et protégea le convoi avec tant de vigilance, qu'ils furent contraints de renoncer à leur entreprise.

Le général Kléber, commandant à *Alexandrie,* put voir de la ville le combat naval d'*Aboukyr;* il ranima le courage des troupes et des matelots consternés. Les travaux du débarquement et du déchargement des trois cents vaisseaux de transport n'étaient point encore achevés ; on avait à peine eu le temps de faire établir quelques batteries sur les hauteurs; mais, prévoyant que les Anglais feraient tous leurs efforts pour ruiner ou

brûler dans le vieux port cet immense convoi et les cinq frégates qui y étaient aussi mouillées, le général Kléber employa tous ses moyens à mettre les deux ports en état de défense. On éleva des batteries dont les feux se croisaient sur le chenal; on construisit des fourneaux pour faire rougir les boulets; en peu de jours le vieux port fut à l'abri de toute entreprise, hors celle d'un bombardement, trop éloigné et trop incertain en pleine mer pour n'être pas inefficace.

Bonaparte ne se borna point à assurer la défense des frontières, et pour s'affermir dans la possession de l'Égypte, comme aussi pour pouvoir en tirer les ressources qui lui étaient nécessaires, il s'empressa de débrouiller le chaos dans lequel la chute du gouvernement des Beys et la cessation de toute administration des affaires publiques avaient précipité ce beau pays. Il ne négligea rien pour gagner l'esprit des peuples, et leur inspirer, pour lui et pour son armée, cette confiance qui résiste presque invinciblement à

la différence des mœurs, des usages, et surtout des pratiques religieuses. Les soins qu'il prit pour établir partout les précautions et les préservatifs les plus salutaires contre les ravages de la peste; la vigilance et le courage des officiers de santé, parmi lesquels le docteur Desgenettes donna les plus généreux et les plus mémorables exemples, doivent être cités ici, puisqu'ils ont été peut-être un éternel bienfait pour l'humanité, en montrant à ce peuple, qu'au lieu de s'abandonner à la fatalité des destins, ils peuvent étouffer ces germes de mort, ou en arrêter le développement.

Une police inconnue parmi eux, le maintien de la discipline la plus exacte dans les troupes françaises, l'attention à recueillir les jeunes Mamelucks et les esclaves abandonnés, pour les incorporer dans l'armée, en leur faisant prendre l'habit européen et l'uniforme français, d'autres mesures générales donnèrent à la conquête de l'Égypte une apparence de stabilité et le caractère de l'établissement d'une grande colonie. On opposa aux attaques

et aux pillages des Arabes une telle vigilance que, malgré la rapidité de leurs excursions, ils étaient presque toujours découverts et prévenus.

Pour donner plus d'énergie à ce nouveau gouvernement, on essaya d'inspirer aux Égyptiens quelques idées de liberté, on appela à prendre part à l'administration tous ceux que leur *influence sur le peuple, leurs lumières* ou *leurs talens*, avaient fait distinguer par les divers commandans français dans les quatorze provinces. Ces assemblées de *notables* formèrent d'abord, dans chaque province un divan dont les membres reçurent un traitement fixe ; l'Aga et les compagnies de Jannissaires de chaque arrondissement furent soldés régulièrement, et on leur distribua des rations de pain : les membres du divan furent distingués par un schawl tricolore, et tous les habitans prirent la cocarde nationale française.

Une assemblée générale de tous les notables des provinces fut convoquée au Caire : chaque députation était composée de trois

hommes de loi, trois négocians, trois fellahs, cheicks et chefs d'Arabes.

C'était une expérience bien singulière, que cette subite application des formes les plus compliquées de la législation moderne des peuples de l'Occident, ou plutôt de leurs essais encore imparfaits, à cette population mêlée de tous les débris des nations de l'Orient, et tombée dans la plus profonde ignorance.

Dans ce plan d'organisation, comme dans tous ses efforts pour donner à l'Égypte une nouvelle existence, Bonaparte trouva d'utiles secours parmi les membres de l'Institut, et les artistes qu'il avait emmenés de France, et qui, pour la plupart, étaient restés à *Alexandrie* pendant la marche de l'armée vers le *Caire*. Il les appela auprès de lui, fonda un institut sous la direction des savans Monge et Berthollet, et se montra lui-même très-assidu aux séances de cette espèce d'académie politique, civile et militaire. On établit un grand attelier pour tous les arts mécaniques; ils furent tous appliqués à l'amé-

lioration des établissemens publics et des usages utiles, afin d'étendre l'industrie et les diverses branches de commerce intérieur : on épura le salpêtre, on construisit des machines hydrauliques ; on perfectionna la fabrication du pain et celle des liqueurs fermentées. Les sciences ramenées par la main d'un autre conquérant vers le berceau d'où les fureurs de la guerre les avaient plusieurs fois arrachées, semblaient y porter en tribut d'expiation, l'hommage de leurs étonnans progrès : la physique et la chimie s'enrichirent de nouvelles observations et de plusieurs découvertes ; l'histoire s'appuya sur une connaissance plus sûre des anciens monumens ; on compara ceux des divers âges du monde ; enfin la géographie se dégagea des conjectures, et l'astronomie fixa les points principaux de ces contrées.

Pendant ces travaux intérieurs, une partie de l'armée était en activité, se multipliait par le mouvement et réprimait les dernières résistances. Il y avait eu dans le *Delta*, près de *Damiette*, quelques mouvemens ex-

cités par le parti d'Ibrahim-Bey, les généraux Vial, Damas et Dugua les avaient dissipés; le général Murat avait attaqué et presque détruit une horde d'Arabes. Le général Desaix venait de gagner, contre Mourad-Bey, dans le *Fayum*, la bataille de *Sediman*, dans laquelle les Français combattant corps à corps avec les Mamelucks, firent des prodiges de valeur, et où le chef de brigade Robin et l'aide-de-camp Rapp se signalèrent. Mourad-Bey avait perdu, peu de jours auparavant, un convoi considérable de barques chargées de provisions pour les Mamelucks; le général Desaix lui avait aussi enlevé 6 pièces de canon, et l'avait enfin forcé de s'éloigner des bords du *Nil*, dont les inondations favorisaient ses retraites par des passages connus seulement des habitans du pays, et qui masquaient ses mouvemens. Repoussé vers les montagnes et vers la lisière du désert, Mourad-Bey n'avait pu échapper à l'activité du général Desaix, qui, dans cette dernière bataille, tailla en pièces l'élite des Mamelucks, et s'ouvrit la Haute-Égypte.

Telle était, vers le 15 octobre 1798, la situation des Français en Égypte, lorsque les *notables*, députés par les différentes provinces, se réunirent au *Caire*. Cette assemblée fut présidée par le chef Abdala Kezkaoni : Monge et Berthollet remplirent les fonctions de commissaires du gouvernement français. On y délibéra avec calme d'après l'initiative des commissaires, sur l'établissement et la répartition des impôts, sur l'organisation définitive des divans, sur les lois pénales et celles sur les successions, et sur divers objets de police générale et d'administration.

Tout paraissait tranquille et soumis aux vainqueurs; les peuples s'accoutumaient peu à peu aux nouvelles formes du gouvernement, lorsqu'on aperçut, dans la capitale, des indices d'une prochaine sédition. La révolte éclata tout à coup dans différens quartiers, et dans les environs de la ville du *Caire*, le 21 octobre au matin. Le général Dupuis, qui y commandait, s'étant hasardé avec une faible escorte à dissiper un des attroupemens, fut assassiné, ainsi que plu-

sieurs officiers et quelques dragons. De tous côtés les insurgés coururent sur les Français isolés, et égorgèrent tous ceux qu'ils purent atteindre; la maison du commandant du génie Caffarelli fut assiégée et forcée : des ingénieurs qui s'y trouvaient s'y défendirent bravement, mais furent massacrés. On battit la générale; tous les Français s'armèrent : Bonaparte fit entrer dans la ville plusieurs bataillons, et les dirigea sur les mosquées où les Turcs s'étaient retranchés comme dans des forteresses. Ils y furent attaqués avec toute la fureur de la vengeance, et se défendirent en désespérés. Le général d'artillerie Dommartin fit jeter des obus au milieu des groupes et dans les édifices d'où partait un feu violent sur les Français : la citadelle tira sur la ville, et principalement sur la grande mosquée, où quelques bombes portèrent l'effroi et le désordre : les portes furent enfoncées, et les Français firent un horrible carnage de tout ce qui tomba sous leurs mains. Le général fit sommer ces malheureux de livrer leurs chefs; ils s'y refusèrent, conti-

nuèrent à se battre avec une aveugle furie, et furent presque tous passés au fil de l'épée.

La journée du lendemain fut encore très-sanglante, et quelques Français dispersés et surpris ayant été tués, tous les Turcs que les soldats trouvèrent armés furent immolés : on évalua la perte des Français à trois cents hommes tués ou blessés : plus de cinq mille Turcs périrent dans ces deux journées, et le troisième jour l'ordre fut rétabli dans la ville du *Caire*.

Quelques troupes d'insurgés espérant s'échapper, sortirent armés de la ville ; mais ils furent poursuivis par la cavalerie, et ceux qu'elle ne put atteindre tombèrent entre les mains des Arabes.

On remarqua la coïncidence de ces mouvemens avec l'époque où la déclaration de guerre de la Porte fut connue en Égypte, et avec l'apparition de quelques bâtimens turcs, dont la réunion à la division de la flotte anglaise qui bloquait les ports releva le courage et les espérances des partisans de

l'ancien gouvernement; dans presque toutes les villes on aperçut des instigations à la révolte, et l'on présuma que les chefs de la religion, d'intelligence avec les Mamelucks, l'avaient fomentée : on fit de sévères recherches dans les maisons des Turcs, et on trouva plusieurs Mamelucks cachés ou travestis : ils furent mis à mort.

La répression de cette émeute, qu'une fureur aveugle et téméraire avait pu seule exciter, acheva d'affermir le pouvoir de Bonaparte; il avait triomphé des Mamelucks et renversé leur gouvernement; mais en exterminant les rebelles du *Caire*, il détruisit leurs dernières espérances; les Musulmans furent subjugués : ils sentirent tout le poids des armes françaises, et se montrèrent depuis résignés, et même dociles. Les Grecs, qui jusque-là n'avaient pris aucune part dans la cause des Français, se rangèrent de leur côté, et attaquèrent les Turcs; l'insurrection fut pour eux une époque d'affranchissement; et si, pour ce moment, cette nation avilie par un long esclavage ne devait

apporter qu'un faible accroissement aux forces des nouveaux maîtres de l'Egypte, il était facile de prévoir qu'ils y deviendraient un jour de puissans auxiliaires, si jamais une terre d'asile et de liberté était ouverte aux malheureux habitans du *Péloponèse* et de l'ile de *Crète*.

CHAPITRE X.

*Expédition de Bonaparte en Syrie. — Prise d'*El-Arisch. — *Prise de* Gazah. — *Siége de* Saint-Jean-d'Acre. — *Combat de* Nazareth. — *Bataille du* Mont-Tabor. — *Assaut et levée du siége de* Saint-Jean-d'Acre. — *Retraite des Français de Syrie en Égypte. — Débarquement de l'armée turque. — Bataille d'*Aboukyr. — *Retour de Bonaparte en France.*

Malgré le calme profond qui succéda en Égypte au soulevement du *Caire*, les vainqueurs ne purent se livrer à une entière sécurité : le ministère anglais ne pouvait souffrir patiemment l'établissement d'une telle colonie ; il combinait avec la Porte un projet d'attaque générale. Les principaux apprêts se faisaient en Syrie, ils étaient poussés avec vigueur par les soins de Djezzar-Pacha : celui-ci devait être soutenu par une armée qui traverserait l'Asie-Mineure ; l'attaque de

la frontière de l'Égypte, du côté du désert de Syrie, devait être favorisée par une forte diversion vers les bouches du *Nil*, et par différentes attaques exécutées par les débris du corps de Mourad-Bey, réunis à des partis de mécontens. Ce fut pour diriger l'exécution de ce vaste plan, et pour y coopérer, que le commodore Sidney Smith, montant le vaisseau *le Tigre* de 84 canons, partit de *Portsmouth* le 29 octobre, et après avoir apporté de riches présens à l'empereur de Maroc, se rendit dans les mers du *Levant*, où il pressa les préparatifs de la campagne d'Egypte.

Le commodore Hood continuait de bloquer avec quatre vaisseaux de ligne et cinq frégates, le port d'*Alexandrie*, et les bouches du *Nil* : il avait reconnu l'impossibilité de brûler et de détruire la flotte de transport et les frégates françaises sans le concours d'un débarquement de troupes assez considérable pour pouvoir attaquer *Alexandrie*. Le renfort de bâtimens légers que la flotte combinée turco-russe, réunie

au mouillage de l'île de *Scio*, avait envoyé à l'amiral Hood, et qui parut devant *Alexandrie* à l'époque de l'insurrection du *Caire*, ne lui fut d'aucune utilité; les bruits qui coururent de l'incendie des vaisseaux français dans le vieux port, et la nouvelle officielle qu'en donna la Porte ottomane sur la foi du rapport du pacha de *Rhodes*, n'avaient aucun fondement.

Cependant Bonaparte, informé que l'arrivée du commodore Sidney Smith, qui prit le commandement des différentes croisières devait être le signal des opérations offensives, résolut de les prévenir et de marcher en Syrie pour détruire les préparatifs qu'y faisait Djezzar-Pacha.

Les deux mois qui s'écoulèrent depuis l'entière soumission de l'Egypte, jusques au moment où les troupes destinées à l'expédition de Syrie se mirent en marche, furent employés à achever les reconnaissances militaires confiées à différens officiers, et les voyages qu'avaient entrepris les savans et les artistes des diverses classes de l'Institut.

Le plus considérable de ces travaux fut la reconnaissance à main armée du lac *Menzaleh*, et des *bouches Pélusiaques*, dirigée par le général d'artillerie Andréossi ; il sonda les rades de *Damiette*, de *Bougaseh*, et du cap *Bougan*; fit les mêmes opérations à la bouche de *Bibeh*, et entra dans le lac de *Menzaleh*, où il fut vivement attaqué, mais sans succès, par cent-trente Djermes, montées par des Arabes. Le général Andréossi, après avoir levé une carte exacte du lac *Menzaleh*, et fait mesurer à la chaîne le développement de la côte, sur une étendue de plus de 45,000 toises, fixa le gisement des îles, réconnut les ruines de *Tineh*, de *Péruse*, et de *Faronna*; alla faire les mêmes opérations sur les lacs *Natron*, où le savant Berthollet l'accompagna pour y faire de nouvelles expériences.

Nous ne pouvons, en resserrant tant d'objets, rappeler tous les noms des auteurs de ces travaux intéressans et les plus complets qui eussent jamais été entrepris ; leur résultat n'a point été ravi aux amis des scien-

ces et des lettres; on ne fait plus comme autrefois, d'inutiles secrets d'état des découvertes les plus importantes au commerce, à la navigation, aux intérêts communs de l'humanité. Les cartes dressées par le général Andréossi et par d'autres officiers du génie et de l'état-major, et dont les observations de Nouet et de Méchain ont déterminé les grandes bases, seront sans doute publiées comme l'a été le grand ouvrage de la commission de l'Institut d'Égypte, l'un des plus beaux monumens des arts de notre siècle, seul prix de tant de sang versé et de tant de trésors vainement dissipés.

Un des objets qui occupait le plus Bonaparte, et piquait son ardente curiosité, était l'existence problématique du canal de *Suez*, qui devait joindre la mer *Rouge* à la *Méditerranée.* Il avait détaché, vers la fin de novembre, sous les ordres du général Bon, un corps de 1,500 hommes, qui avait pris possession de *Suez;* il s'y rendit lui-même, le 26 décembre 1798, avec Monge et Berthollet; il fit d'abord une reconnaissance

très-détaillée de la ville et des côtes adjacentes, ordonna la construction de quelques ouvrages, pourvut à la défense de ce poste important, et arrêta diverses dispositions favorables au commerce.

Ayant remonté la côte du *Nord*, il trouva l'entrée du canal, et le suivit l'espace de quatre lieues; passant ensuite par le fort d'*Adgerond*, traversant le désert, et revenant par *Belbeïs*, il retrouva dans l'*Oasis* d'*Honoreb* les vestiges du canal de *Suez*, à son entrée sur les terres cultivées de la Basse-Égypte : assuré des deux issues, il chargea l'ingénieur des ponts et chaussées, Peyre, d'en faire le nivellement, en commençant son opération à *Suez*.

Ce fut pendant cette reconnaissance que Bonaparte fut informé des mouvemens de Djezzar-Pacha, que le Grand-Seigneur avait nommé pacha d'Égypte. Il avait porté un corps de troupes du côté d'*El-Arisch*, à une marche de l'entrée du Désert du côté de la Syrie : la division d'avant-garde, commandée par le général Reynier était déjà rassemblée à *Salahieh*, sur la frontière du Désert;

ce général reçut ordre de faire occuper et fortifier *Katìeh;* le général Lagrange y marcha avec une demi-brigade, et il était maître de ce poste le jour même que Bonaparte, de retour au Caire, donnait ses derniers ordres pour la composition et la marche de son armée de Syrie, et pour l'emploi et les divers commandemens des troupes qui devaient rester en Égypte.

Voici le tableau des forces actives de l'armée qui devait traverser le désert.

			hommes.
Infanterie.	Divisions..	Kléber....	2,349
		Bon......	2,449
		Lannes...	2,924
		Reynier...	2,160
Cavalerie.	Génér.	Murat.....	800
Génie........		Caffarelli...	340
Artillerie.....		Dommartin.	1,385
Guides à pied et à cheval...........			400
Dromadaires.....................			88
			12,895

Il est essentiel d'observer ici que la difficulté du transport de l'artillerie et des mu-

nitions avait forcé à n'attacher aux quatre divisions qu'un nombre de pièces bien au-dessous de la proportion ordinaire; la réserve du parc n'était que de 27 pièces de canon, dont 4 de 12, 15 de 8, 8 de 3, 11 obusiers et 3 mortiers de 5 pouces.

Quant aux garnisons qui devaient rester dans la Basse-Egypte, elles furent formées par la dix-neuvième demi-brigade, par les troisièmes bataillons des demi-brigades de l'expédition de Syrie, et par les légions nautique et maltaise, et les dépôts de cavalerie. Le général Dugua fut chargé du commandement du *Caire*; le général Menou conserva celui de *Rosette*, l'adjudant-général Almeyras reçut, avec le commandement de *Damiette*, l'ordre de presser les travaux des fortifications. La place d'*Alexandrie*, qui devenait de plus en plus importante, et qui, menacée par les Anglais, l'était aussi par les symptômes de peste qui venaient de s'y manifester, fut confiée au général Marmont.

Le général Desaix, avec son corps d'armée, resta dans la Haute-Egypte; et redoubla

de vigilance et d'activité pour contenir les Mamelucks, et empêcher que Mourad-Bey ne profitât de l'expédition de Syrie comme d'une diversion favorable pour rallier son parti et se porter vers la Basse-Egypte.

Telle était la situation politique et militaire dans laquelle Bonaparte laissa l'Egypte; il n'employa au-dehors que l'excédant des forces nécessaires pour défendre les côtes dans cette saison de l'année où les débarquemens sont presque impossibles : il ne redoutait rien du côté de la Haute-Egypte, contenue par le général Desaix : cette division avait supporté de grandes fatigues, et perdit beaucoup d'hommes, que la cécité, effet trop ordinaire des vapeurs du *Nil*, avait mis hors d'état de servir ; mais tout le reste était acclimaté, et accoutumé à ce genre de guerre. Enfin Bonaparte laissait au *Caire*, et dans les postes principaux des provinces de l'intérieur, assez de troupes pour y maintenir l'ordre et l'obéissance.

La division du général Kléber, qui commandait sous Bonaparte, fut embarquée

à *Damiette*, et transportée à *Tineh* sur le lac *Menzaleh*, de la navigation duquel on s'était rendu maître, avec quelques chaloupes canonnières construites à *Boulak* : le général Kléber arriva devant *Katieh*, le 4 février 1799 : le général Reynier y rejoignit son avant-garde, et se porta deux jours après sur *El-Arisch*. Le village et le fort ou château d'*El-Arisch* étaient occupés par 2,000 hommes de troupes du pacha de *Saint-Jean-d'Acre*.

El-Arich fut emporté à la baïonnette par la division du général Reynier : les Arnautes et les Maugrabins, qui le défendaient, après avoir fait une vive résistance, se retirèrent dans le fort, abandonnant 200 de leurs compagnons.

A peine le fort était-il bloqué par la division du général Reynier, qu'un renfort de cavalerie et d'infanterie, escortant un convoi d'approvisionnement, se montra à la vue d'*El-Arisch*, et campa, le 13 février, sur un plateau couvert par un ravin très-escarpé. Le général Kléber arriva dans ce moment,

et approuva le projet de Reynier de tourner le ravin, et de surprendre le camp des Mamelucks pendant la nuit. Cette attaque réussit, le camp fut enlevé; le corps de cavalerie haché, pris ou dispersé; beaucoup de chevaux, de chameaux et de provisions de guerre et de bouche, et tous les équipages tombèrent entre les mains des Français. Les deux autres divisions de l'armée se réunirent, peu de jours après à *El-Arisch;* Bonaparte y arriva le 17 février : telles sont les stations entre le *Caire* et *El-Arisch* (voyez dans l'atlas la carte d'Egypte et de Syrie), *Belbeis, Cored, Salahieh, Cantara* dans le désert, *Katieh, le Puits de Bir-el-Apt, le Puits de Messondiat, El-Arisch.*

L'armée française prit position le 18 février devant *El-Arisch*. Le château fut canonné, sommé, et rendu deux jours après.

L'artillerie de siége, indispensable pour réduire la place de *Saint-Jean-d'Acre* ne pouvait être transportée que par mer, et Bonaparte avait hasardé de la faire embarquer à *Alexandrie:* le contre-amiral Perrée

appareilla de nuit pour escorter la flottille avec trois frégates; il avait ordre de croiser devant *Jaffa*.

Le secret et la promptitude des apprêts pour l'expédition de Syrie, et la célérité des premières marches surprirent les Turcs. Comme ce genre de guerre était aussi nouveau pour les Ottomans que le système politique qui les y avait engagés, et qu'il leur fallait porter des troupes et des munitions aux extrémités de l'empire, dans des provinces pour la défense desquelles une telle prévoyance, et de semblables opérations étaient également inusitées, les préparatifs furent très-lents.

A *Constantinople*, les Anglais, malgré leur nouvelle faveur, malgré l'importance de l'appui de leurs forces navales, et l'activité du commodore Sidney Smith, ne purent obtenir les moyens d'exécuter dans son entier le plan concerté pour l'attaque de l'Égypte. A peine les premiers ortas de janissaires, qui devaient former l'armée du Grand-Visir, et traverser la Natolie, étaient-

ils rendus à *Scutari;* le corps qui était destiné à agir sur les côtes d'Égypte, sous la protection de l'escadre anglaise, n'était point encore rassemblé.

Sir Sidney, informé des premiers mouvemens de Bonaparte, essaya de le retenir, en lui donnant de l'inquiétude pour *Alexandrie*, qu'il fit bombarder vivement le 3 février; deux seuls bâtimens de transport furent coulés bas. Après cette tentative infructueuse, il alla au secours du Pacha de Syrie, qui ne songeait point d'abord à se défendre dans *Saint-Jean-d'Acre*, et voulait seulement assurer sa retraite et le transport de ses femmes et de son trésor : il mouilla à la rade de *Caïffa*, avec les vaisseaux *le Tigre*, *le Thésée*, et la frégate *l'Alliance*.

L'armée française continuait sa marche pénible dans les sables du Désert, et défilait par divisions à une et deux journées de distance, afin de ne pas tarir les puits. Le général Kléber, à la tête de la première division, fut égaré par ses guides; les deux

divisions qui le suivaient, trompées par les traces de la première, errèrent aussi au hasard dans cet espace immense, où des masses de plusieurs milliers d'hommes et de chevaux, n'apercevant jamais sur le vague horizon le moindre objet qui puisse fixer ou redresser leur direction, peuvent, par la moindre déviation se perdre comme un seul individu. Ce ne fut qu'après quarante-huit heures de marche, que l'armée, après avoir supporté une soif dévorante, arriva à *Kan-Younes*, premier village de la Palestine, sortit du désert et découvrit la plaine cultivée de *Gazah*.

Un corps de Mamelucks commandé par Abdalla-Pacha, campait en avant de *Kan-Younes*; ils se replièrent sur *Gazah* : Bonaparte y marcha, forma ses divisions dans l'ordre profond, manœuvra pour envelopper la ville et ce corps de cavalerie qui disparut, et dont le général Murat put à peine atteindre l'arrière-garde. Le quartier-général fut établi à *Gazah*, on y trouva des magasins considérables de munitions de

guerre et de bouche, que les Turcs n'avaient eu ni le temps, ni les moyens d'évacuer.

Ce fut à *Jaffa* que Bonaparte éprouva la première résistance ; cette ville sans ouvrages extérieurs, sans fossés, mais fermée d'une muraille flanquée de bonnes tours, était armée de canons : deux petits forts au bord de la mer défendaient le port et la rade ; on ouvrit la tranchée ; on établit une batterie de brèche contre la tour carrée la plus élevée, et deux contre-batteries pendant qu'on faisait une fausse attaque au nord de la place. Les Turcs se défendirent bravement, firent deux sorties, dans lesquelles ils perdirent beaucoup de monde ; mais après que les batteries, dont le plus fort calibre n'était que de douze, eurent rendu la brèche praticable, Bonaparte fit livrer l'assaut : les carabiniers de la 22[e] demi-brigade d'infanterie légère, dont le chef fut tué, marchaient à la tête de la colonne conduite par l'adjudant-général Rambeaud ; son adjoint Nethervood, et l'officier du génie Ver-

nois, frayèrent le chemin avec des ouvriers de l'artillerie et du génie. Le combat fut sanglant; les Français gravirent la brèche, et se logèrent dans la tour : les Turcs n'en persistèrent pas moins à se défendre; ils se rallièrent, attaquèrent la colonne soutenue par la division de Lannes, qui força de rue en rue les dernières défenses, et s'empara du fort du côté de la mer. La plus grande partie de la garnison, composée de 1,200 canonniers turcs qui étaient destinés à former l'équipage de campagne de Djezzar-Pacha, et de 2,500 Maugrabins ou Arnautes, fut passée au fil de l'épée; les Egyptiens échappés au carnage furent renvoyés en Égypte. Ce fut avec peine, que le général Robin, qui prit après l'assaut le commandement de la place, parvint à arrêter la fureur du soldat.

Après avoir fait de *Jaffa* et de son port, l'entrepôt de l'armée pour l'artillerie et les munitions qu'on attendait de *Damiette* et d'*Alexandrie*, Bonaparte marcha sur *Saint-Jean-d'Acre*, avec les trois divisions de Kléber, Bon et Lannes; la quatrième, celle de

Reynier, faisait l'arrière-garde, à deux marches après l'armée qu'elle avait ordre de joindre à *Saint-Jean-d'Acre*, en suivant la route de la mer par *Césarée* et *Dor*.

Le 15 mars, l'avant-garde française découvrit en approchant de *Zeta*, un corps de cavalerie d'Abdalla-Pacha, qui, pour retarder la marche de l'armée, avait pris une position sur les hauteurs de *Qâquoun*, s'appuyant à la montagne de *Naplouse*, où quelques milliers de Naplousains étaient postés.

Pendant que les généraux Kléber, Bon et Murat se dirigaient sur la cavalerie d'Abdalla, et manœuvraient pour engager le combat, la division du général Lannes eut ordre de se porter sur la droite, et de couper le Pacha d'avec les Naplousains : ceux-ci prirent la fuite, mais l'infanterie légère qui les poursuivait, s'étant trop engagée dans les défilés, ils se rallièrent, et l'attaquèrent à leur tour pendant sa retraite, jusqu'au débouché des montagnes. Le chef de la 69e demi-brigade, Barthelemy fut tué dans ce combat.

Deux jours après, le général Kléber occupa *Caïffa* au pied du *Mont-Carmel*, ville fermée d'une bonne muraille et flanquée de tours, et que Djezzar avait fait évacuer après avoir désarmé le château qui défend le port et la rade.

L'avant-garde de cette division découvrit, en arrivant près de *Caïffa*, la division de l'escadre anglaise qui y avait mouillé le 14 mars; les chaloupes du *Tigre* s'approchèrent de la côte, reconnurent cette avant-garde au pied du *Mont-Carmel*, et cherchèrent par leur feu à gagner sa marche.

Déjà Sidney-Smith avait relevé le courage et accru les moyens de résistance du Pacha de *Saint-Jean-d'Acre*, en lui envoyant un ancien ingénieur français très-habile, au dévouement duquel il devait sa délivrance de la prison du Temple, et son retour en Angleterre. Le colonel Phélipeaux avait fait réparer cette place fortifiée à la manière du douzième siècle, avec des courtines flanquées de tours carrées. Le capitaine Milier, commandant le vaisseau le *Thésée*, lui avait

fourni tous les moyens dont il avait pu disposer pour rétablir cet ancien boulevard de la Syrie.

Cependant ces travaux et ces premiers secours n'eussent vraisemblablement pas suffi pour soutenir Djezzar-Pacha contre une attaque régulière, si, au moment même où Bonaparte achevait l'investissement de *Saint-Jean-d'Acre*, la flotille qui portait son artillerie de siége et ses munitions, ne fut tombée entre les mains des Anglais : cette flotille doublait le *Mont-Carmel* lorsque aperçue par *le Tigre*, elle fut poursuivie et bientôt atteinte par le canon des vaisseaux; sept des bâtimens qui la composaient amenèrent leur pavillon; une corvette et deux petits bâtimens s'échappèrent.

Cette perte irréparable pour les Français, dans la situation où ils se trouvaient, décida du sort de *Saint-Jean-d'Acre;* malgré l'état de défense où le colonel Phélipeaux avait remis cette place, l'audace et l'intrépidité dans les attaques, eussent peut-être pu suppléer le manque de grosse artillerie, et de tous les

approvisionnemens indispensables pour un siége; mais il est évident que ces objets précieux, non pas détruits et perdus, mais pris et employés à la défense de cette même place, firent pencher la balance des moyens du côté des assiégés. Les pièces de canon, les plates-formes, les munitions furent débarquées sur-le-champ, et les bâtimens de transport furent armés et employés à inquiéter les postes français établis sur la côte, afin d'intercepter les communications et les convois. Dans l'une de ces attaques, le chef d'escadron Lambert, commandant le poste de *Caïffa*, s'empara d'une des chaloupes anglaises et d'une pièce de trente-deux.

Bonaparte ayant investi la place, fit camper son armée sur une hauteur isolée, qui borde la mer à environ 1,000 toises de distance, et qui, se prolongeant au nord jusqu'au *Cap-Blanc*, domine à l'ouest une plaine d'environ deux lieues, bornée par les montagnes qui se trouvent entre *Saint-Jean-d'Acre* et le *Jourdain*.

Il fit occuper le château de *Safet*, *Na-*

zareth et *Chefamer*, pour éclairer les débouchés sur la route de *Damas*; il reconnut la place de plus près avec ses généraux d'artillerie et du génie, Dommartin et Caffarelli, et se décida à attaquer le front à l'est de la ville, embrassant l'angle saillant du rectangle, dont deux côtés baignés par la mer, et flanqués par le feu des vaisseaux, rendaient très-difficile le développement des attaques.

La tranchée fut ouverte le 20 mars 1799, à 150 toises de la place, à la faveur des jardins, des fossés de l'ancienne ville, et d'un aqueduc qui se joint au glacis. Le commodore Smith quitta la rade de *Caïffa*, et vint mouiller sous les murs de *Saint-Jean-d'Acre*.

Ce siége mémorable qui dura plus de deux mois, fut une continuité d'assauts et de combats livrés dans un espace si resserré, que les assiégeans et les assiégés furent pendant deux mois à la distance du jet d'une pierre les uns des autres. Nous nous bornons à rappeler les principaux faits d'armes, qui pour la

seconde fois illustrèrent les murs de *Ptolemaïs*.

Les Français poussèrent d'abord leurs travaux avec tant d'activité, que le neuvième jour après l'ouverture de la tranchée, les batteries de brèche et les contre-batteries, armées seulement comme à *Jaffa*, de quatre pièces de douze, huit pièces de huit, et quatre obusiers, avaient percé la tour, pendant qu'on avait poussé un rameau de mine pour faire sauter la contrescarpe. La mine joua, mais elle ne fit qu'un entonnoir sur le glacis : on crut la contrescarpe dégradée, le fossé mal reconnu paraissait peu profond ; l'ardeur des grenadiers, et le mépris que la prise de *Jaffa* leur avait inspiré pour ce genre de fortification, ne permirent pas de les retenir ; cependant, au lieu de trouver ces obstacles aplanis, ils furent arrêtés par un fossé de quinze pieds, dont à peine la moitié était remplie par des décombres de la brèche ; ils y descendirent, placèrent des échelles, gravirent la brèche, mais se trouvèrent séparés par la contrescarpe d'avec

les troupes qui devaient les soutenir. Les braves officiers qui conduisaient l'attaque sous le feu le plus violent, Mailly, Lescales et Laugier y périrent; les Turcs qui avaient déjà abandonné la tour y rentrèrent, et les Français se retirèrent dans leurs tranchées.

Le mauvais succès de ce premier assaut, et l'espoir qu'avait Djezzar-Pacha d'être secouru par un corps de Naplousains et de Maugrabins, qui devait se rassembler à *Damas*, l'engagèrent à faire de vives sorties dans lesquelles les Français lui tuèrent beaucoup d'hommes, et perdirent l'ingénieur chef de brigade de Troyes.

Bonaparte n'avait point encore reçu d'artillerie de siége; il avait expédié à *Damiette*, et envoyé au-devant du contre-amiral Perrée pour tâcher de remplacer ce qu'il avait perdu; seulement quelques pièces et une partie des munitions avaient été débarquées à *Jaffa*, et n'avaient pu encore lui parvenir. Il fit de nouveau battre en brèche cette même tour que les Turcs avaient remplie de

bois, de sacs-à-terre et de balles de coton; les obus y mirent le feu, mais on tenta vainement de s'y loger.

Le 7 avril, à la pointe du jour, le commodore Sidney, de concert avec Djezzar, fit une sortie sur trois colonnes, à la tête desquelles se trouvaient les troupes de marine et les garnisons des vaisseaux anglais. Le but de cette sortie était de détruire les ouvrages les plus près du corps de place, et principalement la mine poussée sous la contrescarpe : cette attaque périlleuse fut confiée au brave capitaine Thomas Aldfield, qui s'était déjà distingué à la prise du *Cap de Bonne-Espérance :* il perça à la tête de la colonne du centre, et s'élança le premier sur la porte de la mine, il y fut blessé mortellement; emporté par les grenadiers français, il expira dans leurs bras au milieu de leurs témoignages d'estime : les trois colonnes furent très-maltraitées par le feu des places d'armes et des parallèles; les revers furent jonchés de morts.

Dans ce genre d'attaque et de défense, où

la proximité, la nature du lieu, l'espèce de combattans forçaient à s'exterminer réciproquement, les Anglais eurent le malheur de voir sous leurs drapeaux réunis à ceux de Djezzar-Pacha, les Turcs massacrer les blessés et les prisonniers français : les sentimens d'honneur, les usages qui, chez les nations policées tempèrent les fureurs de la guerre, sont étrangers à ces barbares.

Jusqu'à ce moment les postes placés au château de *Safet* et à *Nazareth*, où commandait le général Junot, avaient suffi pour couvrir les opérations du siége, mais les rassemblemens du corps des Mamelucks amenés en Syrie par Ibrahim-Bey, des Janissaires de *Damas*, de ceux d'*Alep*, et des Maugrabins, étant devenus très-considérables, il fallut leur opposer un corps d'observation qui fut confié au général Kléber.

Les premières troupes de cette armée turque, très-nombreuse surtout en cavalerie, avaient déjà passé le *Jourdain*; des partis d'Arabes s'étaient montrés au débouché des

montagnes de *Naplouse :* le général Junot, qui les vit paraître sur les hauteurs de *Loubi,* avait tourné la montagne pour les atteindre avec son infanterie légère, quelques compagnies de grenadiers, et 150 chevaux; mais il se trouva enveloppé et assailli par près de 3,000 cavaliers, et fit sa retraite sur *Cana*, à deux lieues du champ de bataille, en bon ordre, et ayant maltraité cette cavalerie qui n'avait pu l'entamer.

Le général Kléber partit du camp de *Saint-Jean-d'Acre*, avec le reste de sa division, pour rejoindre le général Junot à *Nazareth*, il marchait sur les hauteurs de *Loubi*, le 11 avril, et se trouvait près de *Sed-Jarra*, à une lieue et demie de *Cana*, lorsque les 4,000 hommes de cavalerie turque et arabe, soutenus de 5 à 600 hommes d'infanterie, descendant de la hauteur débouchèrent dans la plaine, enveloppèrent les Français, et se préparèrent à les charger. Le général Kléber attaqua le village de *Sed-Jarra*, prévint et renversa cette cavalerie, qui s'enfuit jusqu'au bord du *Jourdain*.

Peu de jours après, toute l'armée destinée à forcer les lignes des Français, et à délivrer *Saint-Jean-d'Acre*, ayant passé le *Jourdain* au pont de *Jacob* et de *Gil-el-Mecanié*, se réunit aux Samaritains et aux Naplousains dans la plaine de *Fouli*, autrefois *Esdrelon :* en même temps le château de *Safet* fut vivement attaqué, escaladé, mais vaillamment défendu par le capitaine français Simon.

Le général Kléber, après avoir reconnu les différens corps de troupes dont il était presque entouré, estima que leur force totale s'élevait à près de 40,000 hommes, en y comprenant les habitans armés ; il en prévint Bonaparte, comme aussi du mouvement qu'il se proposait de faire, pour tourner le gros de cette armée, et tâcher de surprendre son camp.

Bonaparte, se voyant ainsi harcelé et distrait de son but par un genre d'attaque favorable au grand nombre, résolut d'atteindre, avec tout ce qu'il pourrait tirer de son armée de siège, cette multitude armée

et de lui livrer bataille. Son premier soin fut de couper aux Turcs la retraite par le pont de *Jacob*, afin de les disperser et de les rejeter plus loin de lui au-delà du *Jourdain*. Le général Murat fut chargé de cette opération, avec 1,000 hommes d'infanterie et un régiment de cavalerie. Il partit du camp de *Saint-Jean-d'Acre*, et se porta directement, à marches forcées, sur le pont de *Jacob*. Il ne resta que deux divisions aux travaux de siége et pour la garde des tranchées. Bonaparte, avec le reste de sa cavalerie, la division de Bon, et 8 pièces d'artillerie, arriva, le 16 avril, à la vue de la plaine d'*Esdrelon* et du *Mont-Tabor*. Le général Kléber, retardé par la difficulté des chemins et par quelques défilés, n'avait pu atteindre et surprendre avant le jour le camp des Mamelucks. Avertis par leurs avant-postes de l'approche des Français, ils s'étaient portés en avant jusqu'au village de *Fouli*, qu'ils occupaient avec l'infanterie de Naplouse. Près de 20,000 hommes de cavalerie entouraient la division de Kléber, qui, formée en deux carrés,

résistait à leurs efforts, lorsque Bonaparte parut. Il détacha d'abord les généraux Rampon et Vial, chacun avec une demi-brigade, pour soutenir le général Kléber qui, dès qu'il eut aperçu ce secours, chargea à la baïonnette la cavalerie turque, attaqua et emporta le village de *Fouli;* les colonnes de Rampon et de Vial coupèrent la retraite vers les montagnes de *Naplouse;* les guides à pied firent de même de leur côté; le général Murat venait aussi de surprendre le poste du pont de *Jacob*, et avait débloqué la château de *Safet*.

La déroute des Turcs, des Mamelucks, des Arabes et Naplousains fut entière : séparés de leurs camps, ils se jetèrent derrière le *Mont-Tabor,* gagnèrent, pendant la nuit, le pont de *Giz-el-Mécanié*, repassèrent le *Jourdain* avec beaucoup de perte et dans le plus grand désordre, et se retirèrent sur *Damas*.

Le général Kléber fit occuper les ponts de *Jacob* et de *Giz-el-Mécanié*, les forts de *Safet* et de *Tabarié;* et après s'être ainsi

assuré des bords du *Jourdain*, il occupa, avec sa division, la position du bazar de *Nazareth*. Bonaparte rentra dans son camp avec le reste des troupes, et pressa les travaux avec une nouvelle ardeur.

La mine destinée à faire sauter la tour de la brèche fut achevée le 24 mars : on y mit le feu; mais un souterrain ayant absorbé l'effe de l'explosion, un seul côté de la tour sauta, et la brèche ne se trouva pas plus praticable qu'auparavant. Jamais le hasard ne servit si à propos les assiégés; jamais quelques toises de terrain n'eurent autant d'importance dans l'attaque et la défense d'une place; et jamais on ne se disputa pied à pied, avec autant d'acharnement, les débris d'un mauvais ouvrage.

A peine la mine eut-elle joué que Bonaparte voulut, à la faveur de la première terreur, faire reconnaître comment la tour était liée au reste de la place. Trente grenadiers parvinrent à se loger dans les décombres, sous la voûte du premier étage; mais les assiégés, communiquant par la gorge aux débris

des voûtes supérieures, jetèrent dans l'étage inférieur des matières incendiaires, et forcèrent les grenadiers français à l'abandonner. Le lendemain, les batteries continuèrent à démolir; et dans la nuit les travailleurs des assiégeans essayèrent de nouveau de s'établir dans la tour : ils furent encore obligés de l'évacuer, accablés par le feu et les matières enflammées que lançaient les Turcs qu'on n'avait pu déloger entièrement des étages supérieurs. Ne croit-on pas lire à la fois les détails d'un assaut du temps de César, et ceux de l'attaque, de la défense des places, et l'application de toutes les inventions des modernes? On était au trente-huitième jour de tranchée ouverte, et les Français n'avaient pas encore d'artillerie de siége; ce ne fut que le 28 mars que 3 pièces de 24, portées à *Jaffa* par les frégates du contre-amiral Perrée, et 6 pièces de 18, envoyées de *Damiette*, arrivèrent devant *Saint-Jean-d'Acre*; et furent, peu de jours après, mises en batteries pour continuer à raser la tour. Les Français firent à cette époque une perte très-sensible; le gé-

néral du génie Caffarelli mourut de la suite d'une blessure qu'il avait reçue à la tranchée.

Les assiégés, dont presque toutes les pièces du front d'attaque étaient déjà démontées, ouvrirent de nouveaux feux d'artillerie, et entreprirent de faire des ouvrages extérieurs; ils construisirent deux places d'armes qui flanquaient la tour attaquée, y élevèrent des cavaliers, poussèrent des sapes pour augmenter leurs feux de mousqueterie et resserrer les travaux des assiégeans.

C'était le colonel Phélippeaux qui dirigeait habilement cette contre-attaque : il périt aussi pendant le siége. D'un et d'autre côté les ouvrages se poussaient avec ardeur; ils étaient alternativement soutenus par de nouveaux assauts et de nouvelles sorties; mais les Français n'avaient point assez d'artillerie pour éteindre le feu des assiégés et protéger leur logement dans les ouvrages; bientôt ils manquèrent de munitions. La rage et l'activité des assiégés s'accrurent à mesure que le feu des Français se rallentit. Une nouvelle mine, destinée à faire sauter la contrescarpe

vis-à-vis la seconde brèche qu'on avait commencé de faire sous la courtine du côté de l'est, fut éventée, les châssis défaits, et le puits comblé.

Alors Bonaparte s'obstina à s'ouvrir un passage par la tour de brèche à demi-ruinée; il fit attaquer les deux places-d'armes et les boyaux qui flanquaient la brèche. Tout fut emporté avec ardeur : les Français s'emparèrent encore une fois de la tour, mais ne purent s'y maintenir, et les assiégés rentrèrent dans leurs ouvrages le 7 mai.

Le même jour, une flottille turque, partie de *Rhodes* sous l'escorte d'une caravelle et de plusieurs corvettes, ayant apporté des renforts considérables en hommes, vivres et munitions, Bonaparte se décida à faire un nouvel effort avant le débarquement de ce secours. Il fit renouveler l'attaque contre les places d'armes et les boyaux de glacis, par les 18e et 36e demi-brigades, sous les ordres des généraux Bon, Vial et Rampon. L'avantage resta aux Français. La courtine à la droite de la tour, battue en brèche, s'étant écroulée

et offrant une rampe assez praticable, Bonaparte alla la reconnaître lui-même, et ordonna à la division du général Lannes de livrer l'assaut. La tête de la colonne fut conduite par le général Rambeaud. Il gravit la brèche, et pénétra dans la place avec une centaine de grenadiers. Les Turcs, qui tenaient encore dans les débris d'une tour, et ceux qui étaient dans les places d'armes, établirent un feu très-vif de mousqueterie, filèrent dans le fossé, prenant la brèche à revers, arrêtèrent l'escalade et l'impulsion de la colonne : le jet des matières combustibles, le feu dirigé du haut des maisons, des barricades et du palais du Pacha sur ceux qui descendaient de la brèche dans la ville, les fit périr, ou les força de rétrograder. Alors la réserve, formée des guides de l'armée, s'élança à la brèche, mais sans pouvoir rétablir le combat. La garnison se rallia, les troupes apportées par les vaisseaux se hâtèrent de débarquer pour se joindre aux combattans. Le général Rambeaud fut tué dans la place. Les Français, après d'inutiles pro-

diges de valeur, furent forcés de céder au nombre, à la constance avec laquelle les Turcs nourrissaient dans ces ruines, sur leurs hautes murailles, un feu plongeant et meurtrier, et, laissant diriger leur fureur par d'habiles officiers, profitaient des moindres avantages de terrain.

Après ces pertes multipliées et irréparables, il devenait presque impossible de réduire une place défendue avec tant d'intrépidité, sans cesse ravitaillée et secourue du côté de la mer, protégée par l'escadre du commodore Sidney qui, lui-même, n'ayant point à craindre d'être attaqué, pouvait disposer de ses équipages, de son artillerie, de ses munitions, enfin de toutes les ressources que peuvent fournir des vaisseaux bien armés à une place assiégée, et celles précisément qui manquaient aux assiégeans. On pourrait dire, sans crainte d'exagérer, que depuis l'arrivée de la flottille turque et les secours parvenus de différens points de la côte, les forces, et surtout les moyens des assiégés, étaient devenus supérieurs à ceux des assié-

geans, en raison inverse de la proportion déterminée par les principes de l'art.

Cependant Bonaparte ne pouvait se résoudre à renoncer à cette conquête que lui ravissait la fortune, pour la première fois infidèle à ses drapeaux : il voyait la place ouverte, la brèche plus large et rendue plus facile par les derniers efforts de sa trop faible artillerie. Il voulut donc tenter une dernière fois le sort des armes. Il se rendit au pied de la brèche le 10 mai, à deux heures du matin, et y fit monter les grenadiers de la 75ᵉ et de la 19ᵉ demi-brigades, et les carabiniers de la 2ᵉ d'infanterie légère. Son dessein était de surprendre les Turcs et de s'établir en force sur le haut de la brèche. Le général Verdier marchait à la tête des grenadiers et des éclaireurs; les premiers postes furent égorgés, mais la garnison tint ferme derrière les coupures et de nouveaux retranchemens qui arrêtèrent cette attaque impétueuse. Ils la renouvelèrent le soir même; et les grenadiers de la 25ᵉ demi-brigade, qui arrivaient du corps d'observation, ayant demandé à

monter à l'assaut, le combat recommença sur la brèche avec une nouvelle fureur. Les assiégés, prévenus de cette dernière attaque, avaient renforcé une deuxième et troisième lignes que les grenadiers ne purent forcer.

Ces trois assauts coûtèrent beaucoup de sang aux deux partis, et les Français firent encore de grandes pertes dans cette journée. L'adjudant-général Fouler, le chef de brigade Venoux furent tués. Le général Bon fut blessé à mort; Croisier, aide-de-camp du général en chef, Arrighy, aide-de-camp du général Berthier, et un grand nombre d'officier d'état-major furent blessés grièvement.

Bonaparte, décidé enfin à lever le siége, fit d'abord transporter ses blessés et ses malades; et pour contenir les assiégés, il fit user le reste des munitions, et redoubla l'activité du feu des batteries de canon et de mortier. Djezzar-Pacha, ayant remarqué ces premières dispositions de retraite, fit de fréquentes sorties qui furent repoussées avec la même vigueur; l'aspect de ce champ de carnage était affreux : les fossés, les revers

des parallèles, les boyaux étaient remplis de cadavres; l'air était infecté; la proposition d'une suspension d'armes pour ensevelir les morts était restée sans réponse : il n'y eut entre les deux partis, d'autre communication que celle d'un parlementaire anglais qui débarqua sur la plage, et remit, avec une lettre du commodore Sidney-Smith, une proclamation de la Porte, qui faisait aux troupes françaises l'injure de supposer leur défection; trompé par de faux rapports répétés dans sa correspondance officielle, Djezzar-Pacha se persuada que l'armée française était dans le plus grand désordre : il paraît que sir Sidney-Smith partagea cette erreur, mais ne put refuser un juste tribut d'estime, et l'honorable témoignage d'un ennemi généreux, à ce petit nombre de braves soldats, qui avaient soutenu, avec une constance héroïque, des travaux et des dangers dont le récit pourrait paraître fabuleux.

Bonaparte adressa à son armée, le 17 mai, une proclamation par laquelle il annonçait

la levée du siége, et les motifs de son retour en Égypte pour en défendre l'accès, dans la saison des débarquemens, contre les forces rassemblées à *Rhodes*, et dont une partie avait été portée au secours de *Saint-Jean-d'Acre*.

La levée du siége se fit en bon ordre, le feu contre la place fut nourri jusqu'au dernier moment, et le jour même où l'armée se mit en marche, le 20 mai soixante-unième jour de tranchée ouverte, le général la Grange, qui commandait, repoussa deux sorties, et força les Turcs qui s'étaient établis dans le boyau du couronnement du glacis de la tour de brêche, à rentrer dans la place. La division du général Lannes ouvrit la marche, se dirigeant sur *Dor*, et fut suivie par les équipages de l'armée, par le parc et la division du général Bon : celle de Reynier évacua la tranchée, en menant à bras les pièces de campagne.

Le général Kléber forma une forte arrière-garde, avec sa division et la cavalerie, pendant que le général Junot couvrait le flanc

gauche; les ponts sur la rivière furent détruits, et les colonnes ne furent point inquiétées. Bonaparte fit jeter à la mer les pièces d'artillerie qu'il ne pouvait emmener par la route du désert; il fit brûler les affûts sur le port de *Dor*, et profita de ce qui lui restait de moyens d'embarquement, pour transporter à *Jaffa* son artillerie de bataille, ses malades et ses blessés. Ce convoi partit de *Jaffa* quelques jours après; il faisait voile pour *Damiette*, et tomba entre les mains de Sidney-Smith qui, dès qu'il eut connaissance de la retraite, appareilla pour donner chasse aux trois frégates françaises, et prolongea la côte pour gêner la marche de l'armée.

Djezzar-Pacha ne s'aperçut qu'au point du jour, le 22 mai, que les tranchées sur lesquelles la place avait tiré pendant toute la nuit, étaient évacuées : les Turcs prirent possession des ouvrages, et ne trouvèrent, en suivant la trace de l'armée, que quelques pièces d'artillerie ensevelies dans les sables.

L'armée française continua sa marche dans le même ordre, ravageant le pays, brûlant les moissons, détruisant les défenses des postes, les magasins et toutes les ressources dont les Turcs auraient pu profiter pour s'approcher de la frontière d'Égypte. Le général Kléber fit l'arrière-garde avec sa division qui, après avoir traversé le désert, s'embarqua à *Tineh*, pour se rendre à *Damiette*. Bonaparte laissa une forte garnison à *Katieh*, et rentra au *Caire*, avec le reste de l'armée, vingt-six jours après la levée du siége.

Ainsi se termina la campagne de Syrie; le principal but était manqué; la destruction par les combats, ou par les maladies de plus d'un quart des troupes que Bonaparte y avait conduites, et la perte d'un grand nombre d'officiers distingués, ne pouvaient être compensées par les avantages qu'il avait remportés ; il avait cependant détruit ou dispersé la plus grande partie des forces du Pacha; il avait frappé de terreur ses sujets et ses alliés ; il avait prévenu la réunion du

Grand-Visir, et le rassemblement d'une armée dont les progrès sur les frontières orientales de l'Égypte eussent opéré une diversion très-nuisible à la défense des bouches du *Nil*, contre l'armée de débarquement; il avait enfin retardé les opérations de cette armée dans la saison la plus favorable.

Nous avons déjà observé qu'on avait été bien plus occupé en Europe des projets qu'aurait pu former le général Bonaparte sur la presqu'île de l'Inde, qu'on n'avait été frappé de l'importance et de la solidité de l'établissement d'une colonie militaire en Egypte; et comme les idées de conquête n'ont ni terme ni mesure, à peine un corps de 10,000 Français eut-il traversé le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie, que les regards se portèrent vers la capitale de l'empire ottoman. On supposa qu'abandonnant l'Egypte à peine soumise, et menacée par des forces supérieures, n'ayant point de marine, Bonaparte, réuni aux Druses et aux Maugrabins, se livrerait à l'alliance de ces peuples à demi-barbares; et leur confiant ses

communications par la Syrie et la Karamanie, traverserait l'Asie-Mineure, et viendrait à l'extrémité de la presqu'île, à *Scutari*, menacer le Grand-Seigneur dans son sérail. C'est ainsi qu'on donnait à la conservation de la place de *Saint-Jean-d'Acre*, une influence relative si exagérée, qu'on assurait qu'elle avait sauvé *Constantinople* et l'existence de l'empire turc.

Le crédit de l'Angleterre s'accrut par ce nouveau service, et le commodore Sidney poursuivant avec ardeur l'exécution du plan de campagne contre l'Egypte, trouva plus de zèle et d'activité de la part des Turcs. Seïd-Mustapha-Pacha rassemblait dans les divers ports de l'île de *Rhodes*, les troupes destinées à l'attaque d'*Alexandrie*; des officiers européens dirigeaient les détails de cette entreprise, et la flotte combinée n'attendait pour faire voile vers l'Egypte, que l'arrivée d'un convoi que le Capitan-Pacha, qui mouillait aux *Dardanelles*, devait faire passer à *Rhodes*.

Les Alliés n'avaient point négligé d'agiter

l'intérieur de l'Egypte; ils avaient profité de l'absence du général français, et de la diminution des forces pour relever les espérances des habitans; plusieurs mouvemens de révolte s'étaient manifestés dans les provinces ; des partis de Mamelucks chassés de la Haute-Egypte par le général Desaix, étaient descendus vers le *Delta*, et tâchaient de rassembler les Arabes : enfin, pour diviser l'attention, et donner aux insurgés plus de confiance, les Anglais avaient fait remonter la mer *Rouge* par quelques bâtimens de guerre; un vaisseau et une frégate s'approchèrent de *Suez*, mais ayant reconnu que ce poste était en état de défense, l'amiral Blanquet se contenta de le faire observer.

Avant le retour de l'armée française de Syrie, le général Dugua, commandant au *Caire*, avait fait marcher le général Lanusse et les chefs de brigade Duranteau et d'Estrées contre les divers rassemblemens : les Arabes avaient été surpris et battus en plusieurs rencontres. On avait incendié des villages pour étouffer les séditions; la présence de

Bonaparte acheva de rétablir l'ordre. Il s'appliqua principalement à réparer autant qu'il le pouvait, les pertes qu'avaient éprouvées les quatre divisions et la cavalerie qui avaient marché avec lui en Syrie; il completta les corps, et rétablit si bien leur organisation, que trois semaines après la rentrée de ces troupes dans leurs garnisons et dans leurs quartiers, elles furent en état de marcher, et d'entreprendre de nouvelles opérations.

Cette activité, cette intelligence des détails d'administration qui fait pour ainsi dire créer une nouvelle armée en la recomposant avec les mêmes élémens, ont été poussées aussi loin qu'il fut possible dans les armées françaises. On peut surtout observer cet inépuisable esprit de ressources, et cette émulation que stimulent les difficultés dans les circonstances où se trouvait l'armée d'Égypte : on fait ordinairement trop peu d'attention à l'organisation des différentes parties du service de l'état-major-général et de l'administration, à cette appli-

cation constante de talens, de connaissances et de pratiques diverses, par lesquelles on est parvenu au plus haut degré de perfectionnement, des ressorts de la vaste machine d'une armée, et à leur donner la force d'action et la fléxibilité nécessaire.

Les mouvemens des Mamelucks et des Arabes ne tardèrent point à manifester les desseins des Alliés, et l'approche de leur flotte. Le général Desaix informa Bonaparte que les Mamelucks, qui, depuis la dernière bataille avaient fui dans la Haute-Égypte, et ne s'étaient hasardés que dans des rencontres et des affaires de poste, venaient de faire un mouvement combiné : ils s'étaient divisés ; une partie passant par l'Oasis de *Sababiar*, cherchait à se réunir à Ibrahim-Bey, qui venait de reparaître à *Gazah ;* et les autres, sous la conduite de Mourad-Bey, descendaient par le *Fayum*, sur les lacs *Natron*, pour se réunir aux Arabes.

Ces deux corps de Mamelucks n'atteignirent pas leur destination ; le premier fut surpris à *Sababiar* par le général Lagrange ;

le camp, les bagages, et 700 chameaux tombèrent entre les mains des Français; l'un des beys, et quelques principaux chefs furent tués; le reste se dispersa dans le désert. Quant à Mourad-Bey, se voyant prévenu sur les lacs *Natron*, par le général Murat, qui, après avoir dissipé les rassemblemens d'Arabes, marchait à lui, il rétrograda et se trouva le 13 juillet, près des pyramides de *Gizeh*, du côté du désert.

Bonaparte, informé de cette contre-marche, et espérant couper la route et la retraite de Mourad-Bey, partit du *Caire*, le 14 juillet, avec sa troupe d'élite, des guides à pied et à cheval, et quelques compagnies de grenadiers : il ordonna au général Murat de venir le joindre ; il arriva le même jour aux Pyramides ; Mourad-Bey était parti pour remonter le *Fayum* : à peine les premières avant-gardes qui le poursuivirent purent-elles atteindre quelques traîneurs.

Ce fut aux Pyramides de *Gizeh* que Bonaparte reçut d'*Alexandrie* l'avis qu'une flotte turque de cent voiles avait mouillé

le 11 juillet dans la rade d'*Aboukyr;* et dans le moment même où il poursuivait Mourad-Bey, du 14 au 15 juillet, un corps de 3,000 Turcs débarquait avec de l'artillerie, sur la plage de la presqu'île, et emportait de vive force la redoute et le fort d'*Aboukyr*, mal défendu après la mort du commandant.

Lorsque ce second avis parvint à Bonaparte, il avait déjà expédié ses ordres à tous les généraux, tant pour la partie des troupes qui devait agir immédiatement sous ses ordres, et se porter sur le point de débarquement, que pour celles qui devaient garder les places, contenir les mécontens, et surveiller les Mamelucks et les Arabes.

Il indiqua le premier rendez-vous général de l'armée, à *Rahmanyeh*, sur la rive gauche du *Nil*.

L'avant-garde du général Murat, formée de sa cavalerie, des grenadiers, et de l'infanterie qui avaient marché à *Gizeh*, une partie de la division de Lannes, et de celle de Rampon, qui eurent ordre de passer le *Nil*,

la colonne mobile que le général Menou avait portée sur les lacs *Natron*, le parc d'artillerie et le quartier-général, se mirent en marche sur-le-champ, et se trouvèrent réunis à *Rahmanyeh*, du 20 au 21 juillet.

La Haute-Égypte était toujours occupée par le général Desaix, qui fit suivre les traces de Mourad-Bey, fit approvisionner les forts de *Kené* et de *Cosseïr*, et envoya dans la Basse-Egypte la moitié de sa cavalerie : il eut ordre de veiller à la position du *Caire*, et de se concerter avec le général Dugua, et avec le général Reynier, qui commandait sur la frontière de Syrie.

Les garnisons des forts d'*El-Arisch*, *Katieh*, et de quelques autres moins importans, devaient en cas de force supérieure, se renfermer dans les places, et les généraux, avec le reste de leurs troupes, devaient se concentrer au *Caire*.

Le général Kléber eut ordre de marcher sur *Rosette*, avec une partie de sa division; et comme on supposait que l'armée de débarquement se porterait sur cette place, ou

sur *Alexandrie*, le général Menou reçut quelques renforts.

Les Turcs, après la reddition du fort d'*Aboukyr*, avaient débarqué leur artillerie; ils occupaient la presqu'île, travaillaient à des retranchemens, et débarquaient leurs vivres : ils avaient coupé les pontons construits pour la communication avec *Rosette*, entre le lac *Mahadieh* et la rade d'*Aboukyr*; leur force qui croissait de jour en jour, était évaluée à environ 15,000 hommes; quelques Arabes s'étaient déjà réunis à eux, et ils paraissaient attendre de plus grands renforts, et la réunion concertée avec Mourad-Bey, pour former l'investissement d'*Alexandrie*.

Bonaparte, pour se mettre à portée de suivre les mouvemens de Seïd-Pacha, et intercepter les secours des Arabes et des Mamelucks, prit position le 23 juillet au village de *Birket*, à la hauteur du lac *Mahadieh*; et voyant que les Turcs resserrés dans la presqu'île ne songeaient qu'à s'y fortifier, il se décida à les attaquer.

L'armée, après avoir quitté la position de *Birket*, se trouva rassemblée aux *Puits*, entre *Alexandrie* et *Aboukyr;* le quartier-général français fut établi à *Alexandrie*, que le général Marmont avait mis dans un état de défense respectable.

Le général Kléber, parti de *Damiette*, et suivant le mouvement de l'armée, se trouvait déjà à *Fouah*, avec une partie de sa division; le général Menou s'avançait sur l'extrémité de la barre, entre *Rosette* et *Aboukyr*, au passage du lac *Mahadieh*, pour canonner les petites embarcations que les Turcs pouvaient avoir fait passer dans le lac, et leur donner de l'inquiétude sur leur gauche.

Mustapha-Pacha occupait et bouchait la presqu'île par deux lignes de troupes, et de retranchemens encore imparfaits; il avait porté sa première ligne à une demi-lieue en avant du fort d'*Aboukyr;* la droite de cette ligne était appuyée au bord de la mer, à un mamelon de sable retranché, et occupé par environ 1,000 hommes; un village à 300 toises de cet appui était défendu par un corps

de 1,200 hommes et 4 pièces de canons : la gauche de cette première ligne était détachée et isolée à 600 toises en avant du centre, et quelques chaloupes canonnières, rapprochées du rivage intérieur, flanquaient, par la gauche, l'intervalle entre la première et la seconde ligne ; celle-ci, beaucoup plus avantageusement postée, se trouvait à 300 toises en arrière du premier village ; le centre occupait la redoute, qui avait été enlevée aux Français au moment du débarquement, et qui depuis avait été liée au bord de la mer (espace d'environ 150 toises) par un retranchement, derrière lequel était l'aile droite : l'aile gauche occupait des mamelons de sable, et la plage intérieure flanquée par les chaloupes canonnières. 7,000 hommes et 12 pièces de canons défendaient cette seconde ligne, qui n'était qu'à 100 toises en avant du village et du fort occupés par 1,500 hommes.

L'escadre était mouillée à une lieue et demie au large, dans la rade d'*Aboukyr*.

Les Français avaient reçu divers renforts ;

le général de cavalerie, Murat, avait rallié à son avant-garde la colonne du général Destaing : il avait 600 hommes à cheval, et les 400 cavaliers détachés de la division de Desaix, dans la Haute-Égypte, avaient rejoint l'armée à la position des Puits.

Le 25 juillet, à la pointe du jour, l'armée française, qui ne se trouvait qu'à deux heures de marche des premiers postes des Turcs, se mit en mouvement sur deux colonnes, précédées par une forte avant-garde, où se trouvait le général de brigade Destaing sous les ordres du général Murat.

La division de Lannes formait l'aile droite, celle de Lanusse l'aile gauche; et la division de Kléber, qui n'était point encore arrivée, devait former la réserve; un escadron couvrait le parc d'artillerie; le général Davoust, avec deux escadrons et 100 dromadaires, observait les Arabes sur les derrières, et assurait la communication avec *Alexandrie*.

Dès qu'on fut en présence, Bonaparte fit former les colonnes d'attaque; le général Destaing enleva à la baïonette la hauteur

retranchée qui formait l'appui de la droite des Turcs.

En même temps la division Lannes se porta sur la gauche de cette première ligne.

Le général Murat fit couper par des escadrons détachés, la retraite des deux ailes attaquées, et marcha droit au centre, avec le reste de sa cavalerie.

Presque toute la première ligne (environ 2,000 hommes) dépostée et enveloppée par cette manœuvre, périt par le feu, ou se noya : une partie seulement de la droite se replia sur le village, qui fut attaqué et emporté. Les Turcs furent poursuivis jusques à leur seconde position, moins étendue, et beaucoup plus forte que la première.

La redoute qui flanquait à la fois les retranchemens de la droite et le boyau commencé vers la gauche, formait la tête de cette position, que le Pacha, qui n'avait plus d'autre retraite, s'était préparé à défendre avec obstination. Il lui restait encore 8 à 9,000 hommes.

Bonaparte, voyant que la principale force des Turcs était au centre, changea sa dispo-

sition d'après la nature du terrain; il fit passer sa cavalerie à sa droite, pour engager et enfoncer la gauche des Turcs le long de la plage; il dirigea des attaques d'infanterie sur les retranchemens de leur droite, entre la redoute et la mer, et disposa une réserve pour assaillir la redoute, au moment où les attaques par les ailes auraient réussi.

Après avoir fait vivement canonner la redoute, et les retranchemens qui la liaient au bord de la mer, Bonaparte fit commencer l'attaque. Le général Fugières, à la tête de la 18e demi-brigade, marcha en colonne le long du rivage; les Turcs voyant les Français s'approcher des retranchemens, sortirent, et attaquèrent eux-mêmes la colonne; on se mêla, on combattit corps-à-corps, les Turcs furent repoussés, les Français les suivirent, et se précipitèrent sur les retranchemens; mais ils furent arrêtés par le feu plongeant de la redoute, qui les prenait en flanc; le général Fugières eut un bras emporté, et la colonne fut forcée de se retirer sur le village.

Cependant la cavalerie, arrivée à la hau-

teur de la redoute, avait chargé plusieurs fois avec impétuosité, et fait plier les troupes qui se trouvaient devant elle, mais elle ne put se porter plus avant, ni se soutenir entre le feu meurtrier de la redoute et celui des chaloupes canonnières. Le chef de brigade Duvivier fut tué; l'adjudant-général Roize et le chef de brigade des guides Bessières renouvelèrent les charges; l'adjudant-général Leturc fut proposer au général en chef de les faire soutenir par un renfort d'infanterie; il rejoignit la cavalerie, eut son cheval tué sous lui, se mit à la tête de l'infanterie, s'élança le premier dans les retranchemens, et y périt.

Enfin, pour décider l'affaire, Bonaparte fit marcher droit à la redoute le général Lannes, à la tête de deux bataillons : celui-ci saisit le moment où les Turcs s'abandonnaient hors de leurs retranchemens; il attaqua la redoute par la face gauche et par la gorge; les bataillons de la 22e et de la 69e demi-brigades sautèrent dans le fossé, gravirent le parapet, et emportèrent l'ouvrage. Mustapha-Pacha ne fit plus que de vains

efforts pour rallier ses troupes : elles furent forcées sur tous les points.

Le général Murat profita de ce premier moment pour charger de nouveau; il traversa les positions des Turcs; et poussant jusque sur les fossés du fort d'*Aboukyr*, il acheva de mettre le désordre dans leurs rangs. Tout fuit alors et se précipita pêle-mêle dans la mer; la plupart des fuyards ne purent atteindre les embarcations trop éloignées, et le reste de ce corps d'armée, si l'on en excepte la garnison du fort d'*Aboukyr*, et 200 hommes enveloppés et pris avec Mustapha-Pacha, périt en entier dans les flots.

Cette victoire coûta beaucoup de sang aux Français; ils eurent un grand nombre de blessés, parmi lesquels se trouva le général Murat, le chef de brigade du génie Cretin, et l'aide-de-camp du général Bonaparte, Guibert : ces deux derniers moururent de leurs blessures.

Le fort d'*Aboukyr*, sommé le lendemain de la bataille, fut défendu avec la fureur du désespoir : les Turcs ne peuvent concevoir

l'idée d'une capitulation, d'une convention quelconque les armes à la main. Le général Lannes fut blessé dans une sortie, et le général Menou prit le commandement du siége, qui fut conduit avec habileté et vigueur; les ingénieurs Bertrand et Liedot, et le commandant d'artillerie Faultrier s'y distinguèrent. Après huit jours d'un bombardement très-vif, les batteries de brèche étant déjà établies sur la contrescarpe, et le château n'étant plus qu'un monceau de ruines, le fils du Pacha, son kyaïa et 2,000 mille hommes jetèrent leurs armes et se rendirent prisonniers. On trouva dans le fort 300 blessés et 1,800 cadavres.

Le commodoré Sidney, si l'on en croit les rapports faits à *Constantinople*, arrivant à *Aboukyr* avec les dernières voiles du convoi, fut témoin de cette défaite, sans pouvoir, comme à *Saint-Jean-d'Acre*, relever les espérances des Turcs. Son escadre, réunie à celle d'Abdul-Fetah-Bey, ne recueillit que les débris d'une expédition dont la Porte avait espéré la reprise de l'Égypte et l'extermina-

tion de ce que l'on appelait au sérail les restes de l'armée française.

Dès le lendemain de la bataille, Bonaparte retourna à *Alexandrie*. Il avait été informé, par quelques communications avec des parlementaires des vaisseaux anglais, des premiers revers qu'avaient essuyés les armées de la république en *Italie* et sur le *Rhin;* il était instruit de la lutte des factions qui, opprimant alternativement la France, achevaient de l'immoler à leurs fureurs, et cherchaient dans leur mutuelle destruction la garantie de la durée de leur pouvoir et de leur impunité.

Bonaparte, déterminé à retourner en Europe, méditait déjà son départ secret; et sans doute que l'avantage d'en avoir avancé l'époque en terminant d'un seul coup, pour cette campagne, les opérations militaires en *Égypte*, fut pour lui le plus solide avantage de la victoire d'*Aboukyr*. Il honora la mémoire des principaux officiers qu'il y avait perdus, ainsi qu'au siége de *Saint-Jean-d'Acre*, en attachant leurs noms aux diffé-

rens forts réparés ou nouvellement construits pour la défense de la ville et des ports d'*Alexandrie*.

Il alla au *Caire*, pour affermir par sa présence et l'influence de la victoire le gouvernement qu'il avait établi : la tranquillité qui avait régné pendant l'expédition d'*Aboukyr* lui parut un gage suffisant de sa durée; il ne négligea point d'encourager ces dispositions des habitans envers les Français par des témoignages de confiance et par les présens qu'il fit aux chefs de l'administration; il capta l'affection du peuple en montrant de nouveaux égards pour leurs coutumes religieuses : la fête du prophète fut célébrée avec beaucoup de pompe, en présence de Mustapha-Pacha et des officiers turcs qui avaient été pris avec lui à *Aboukyr*.

Vers le 9 août, deux commissions d'artistes partirent, avec une forte escorte, pour aller visiter les monumens de la *Haute-Égypte*.

Tout était tranquille au-dedans : les places, les forts et les batteries des côtes étaient bien

armés et abondamment approvisionnés. Ces moyens de défense pouvaient encore être perfectionnés avant que le commodore Sidney pût faire de nouveaux préparatifs et former, avec les différens corps partis de *Salonique* et des *Dardanelles*, une autre armée de débarquement. L'avant-garde du Grand-Visir arrivait à peine au camp de *Damas ;* le manque d'approvisionnement qui avait retardé sa marche, l'épuisement des provinces de *Syrie* et le peu d'accord qui régnait entre le Ministre ottoman et le vieux Pacha de *Saint-Jean-d'Acre*, devenu plus jaloux et plus intraitable depuis ses succès, ne permettaient pas de craindre que les frontières de l'est fussent prochainement menacées.

Telle était la situation intérieure et extérieure de l'Égypte, lorsque Bonaparte osa abandonner son armée, et, pour accomplir d'autres desseins, confier aux flots sa fortune. Il s'en ouvrit d'abord seulement au général Berthier. Il donna l'ordre à l'amiral Gantheaume de se préparer à appareiller avec deux frégates, un aviso et une tartanne, sans l'in-

struire de la destination de ces bâtimens. Les personnes auxquelles il accorda la périlleuse faveur de l'accompagner, les généraux Lannes, Marmont, Murat, Andréossi, les savans Monge et Berthollet, le chef de brigade Bessières et ses guides, reçurent des billets cachetés qu'ils ne devaient ouvrir que le 22 août, à telle heure et à tel point du rivage; ils y trouvèrent l'ordre de s'embarquer sur-le-champ, et sans se permettre aucune communication. Un semblable paquet, qui ne devait être ouvert que vingt-quatre heures après le départ des bâtimens, fut destiné au général Kléber, et renfermait pour lui la nomination de commandant-général, et pour Desaix celle de commandant dans la Haute-Égypte.

Ce ne fut que le 24 août que Bonaparte, contrarié d'abord par les vents, quitta la rade d'*Aboukyr*. Après avoir eu seulement connaissance d'une frégate anglaise en croisière sur la côte, il fit voile pour l'île de Corse, et relâcha à *Ajaccio*, le 30 septembre. Il en partit sept jours après; et ses deux fré-

gates ayant été chassées par une escadre anglaise, il ne permit point au contre-amiral Gantheaume, qui ne voyait presque aucune apparence de salut, de virer de bord vers la Corse : « Non, dit-il, suivons mon étoile ». A la vue des côtes de France, il évita les croiseurs des attérages de *Toulon*, entra au port de *Fréjus*, le 14 octobre, quarante-septième jour depuis son départ d'Égypte.

Les événemens dont nous venons de présenter le tableau forment sans doute une partie essentielle de la campagne de 1799. La fortune des armes se montra en Europe comme dans l'Orient, et par un hasard singulier, aux mêmes époques, également contraire ou favorable aux deux partis. La levée du siége de *Saint-Jean-d'Acre* coïncidait avec l'évacuation de *Zurich* et de *Milan*, et la bataille d'*Aboukyr* avec la reprise du *Saint-Gothard* et la belle défense du pays de *Gênes*.

Cette guerre d'Égypte, que nous considérons comme un grand épisode, influa puissamment sur le sort de la France et de toute l'Europe. La rade et la presqu'île d'*Aboukyr*

ne seront pas moins célèbres que le golfe d'*Ambracie* et le promontoire d'*Actium* : autant le combat naval d'*Aboukyr* avait été funeste aux Français, autant la bataille livrée sur la presqu'île leur fut profitable. Si Bonaparte eût eu, comme Antoine, le choix de combattre sur l'un ou l'autre élément, il n'eût pas eu besoin de l'avis du vieux centurion, aussi applicable aux Français qu'aux Romains qu'Antoine fit combattre sur ses vaisseaux. Le centurion disait à son général : « Laissez les Égyptiens et les Phéniciens com- » battre sur mer; la terre est notre élément, » donnez-nous la terre, et nous sommes sûrs » de vaincre ».

Nous avons fait observer l'effet que produisit sur la coalition des puissances la victoire de l'amiral Nelson et l'entière destruction de la flotte française. La victoire de Bonaparte, et l'entière destruction de l'armée turque sur la presqu'île d'*Aboukyr* n'eut pas, comme on va le voir, de moindres conséquences. Quel exemple des jeux de la fortune et de la destinée des empires! Les deux

nations modernes les plus puissantes, toujours rivales et toujours affectant la supériorité des armes, l'une sur mer, l'autre sur terre, illustrèrent le même rivage par deux batailles également mémorables, et dans les mêmes lieux où combattirent pour la dernière fois les soldats d'Auguste et d'Antoine.

CHAPITRE XI.

Observations sur les divers théâtres de guerre à la fin de la campagne de 1799. — *Situation des affaires en Suisse.* — *Dernière retraite et retour des armées russes.* — *Mouvemens de l'armée autrichienne en Piémont.* — *Bataille de* Genola. — *Siége et prise de* Coni. — *Défense du pays de Gênes.* — *Considérations politiques.*

Dès la fin du mois de septembre 1799, le sort de la campagne en Europe était à peu-près décidé, le plan d'offensive générale contre les frontières du nord et de l'est de la France avait échoué; et la chaîne des opérations combinées des alliés, se trouvant rompue, les liens de la coalition commençaient à se relâcher. Nous avons dit comment les alliés avaient été entraînés à occuper l'immense circonvallation de la France; nous avons relevé les avantages des vastes combi-

naisons, quand les forces qui y sont employées se trouvent en proportion avec le but; mais nous avons aussi fait remarquer que les armées alliées, affaiblies par de grandes pertes, n'avaient pas de moyens assez prompts de se recruter, ni une espèce d'hommes aussi facile à former que celle dont se composaient les armées françaises; elles se trouvèrent, avant la fin de la campagne, insuffisantes pour exécuter le plan général, et trop engagées, trop désunies pour se réduire à de moindres efforts.

Observons que l'objet général de la guerre, le but franchement énoncé par l'empereur de Russie, et seulement et tacitement avoué par la cour de Vienne (c'est-à-dire conquérir la France et anéantir ses armées pour lui imposer une forme de gouvernement monarchique qui n'y laissât aucun vestige de la révolution) ne pouvait être obtenu que par le plein succès des attaques simultanément dirigées sur les trois grandes frontières : les victoires d'une seule armée, si les autres étaient battues, ou seulement contenues dans

leurs positions, ne faisaient qu'user le temps et consumer les moyens, sans avancer efficacement vers la solution pour laquelle les puissances avaient fait, sinon leurs derniers sacrifices, du moins les plus considérables que pussent alors supporter leurs états. Aussi vit-on les forces de cette formidable coalition ne pouvoir soutenir un seul revers, et se disperser au moment où leur réunion était devenue plus nécessaire. Elles pouvaient encore, si elles eussent été dirigées par une seule volonté, changer les destinées de la France et de l'Europe; mais il n'y a entre les hommes puissants de véritable accord, il n'y a même d'intêret commun reconnu que dans un danger égal pour tous, et pour chacun également pressant : hors de ce cercle étroit, les intérêts divergent et se modifient.

L'empereur, satisfait de la conquête de l'Italie, ne songeait qu'à la consolider; le maintien de son excellente armée, qui dans ces circonstances fut dû à la conduite soutenue de l'Archiduc, a toujours été la principale considération politique du sage

cabinet de Vienne; il n'eût point hasardé de la compromettre après la perte de la bataille de *Zurich*, et la retraite de l'armée anglaise des côtes de Hollande.

Nous rendrons compte de ce qui se passa avant l'hiver, tant en Italie que sur le *Bas-Rhin*, sans trop nous arrêter à une multitude de marches et de combats qui, bien que remarquables furent moins importans pour le résultat général de la campagne.

Cependant nous ne traiterons point légèrement les manœuvres des armées respectives relativement au blocus et au siége de *Coni* en Italie, et de *Philipsbourg* sur le *Bas-Rhin* : ces manœuvres, et les actions auxquelles elles donnèrent lieu entre les armées de siége et celles d'observation, forment une partie d'autant plus essentielle de l'histoire de cette campagne, que ces deux places semblèrent avoir repris, par le cours des nouveaux événemens, l'importance qu'elles avaient eue dans les anciennes guerres. Dans une guerre ordinaire, et dont le principe n'aurait point été le fanatisme religieux ou politique, cette

situation respective des deux partis après tant de faits de guerre dans une si courte période, aurait pû amener à des ouvertures de paix; mais les opinions et les passions armées ne veulent mettre un terme à l'embrasement général qu'après avoir consommé la ruine du parti opposé. Il n'était plus possible de relever les espérances de la coalition.

Dans une guerre offensive, quoiqu'au premier aperçu il semble que les pertes égales dans les divers combats soient à l'avantage du plus fort, il arrive, au contraire, que l'armée qui opère offensivement s'affaiblit proportionnellement davantage; ses succès, en ouvrant devant elle une scène plus étendue, la forcent de multiplier les petits détachemens, d'offrir à toutes les causes destructives une plus grande surface, d'user plus rapidement ses moyens matériels; elle ne trouve ordinairement que peu de ressources dans le pays que l'armée qui lui est opposée a défendu pied à pied. Celle-ci, au contraire, se resserrant; forcée, pour se maintenir, de

mieux choisir, de mieux prendre ses positions, parcourt moins d'espace, oppose plus d'art que de force à celle qui doit continuellement assaillir ses postes; elle consomme donc proportionnellement moins d'hommes et de matières; et si l'armée qui agit offensivement ne reçoit point de renforts plus considérables à raison de ses pertes, à mesure qu'elle avance et que le plan se développe, elle ne tarde pas à se trouver trop faible relativement à son entreprise; c'est ce qu'éprouva l'armée russe. L'indécision des plans d'opérations des alliés contribua beaucoup aussi à ce changement de fortune: car, dans toutes les opérations de guerre, il faut que le point d'attaque, celui sur lequel on se propose de porter la plus grande partie de ses forces, soit déterminé d'avance et presque invariablement. Il est rare qu'on puisse avec un égal succès conserver le parallélisme de deux attaques principales, sans qu'elles se nuisent l'une à l'autre : il est plus rare encore qu'on puisse changer ses desseins au milieu d'une campagne, et qu'on perde im-

punément en de nouveaux apprêts, en de nouvelles dispositions, un temps précieux devant une armée très-rapprochée, que le soin de sa conservation dans des positions défensives rend d'autant plus active et plus vigilante.

Ce plan avorté, ce manque d'accord fut une nouvelle épreuve des développemens des grandes combinaisons stratégiques que nous avons hasardé d'appeler le *nouveau système* (qu'on nous passe l'impropriété de cette expression). Avant cette guerre, dont le but fut constamment d'envahir le territoire de l'ennemi pour le ruiner, et de déposter le gouvernement de sa capitale, de son centre d'action, on ne trouve aucun exemple de cette connexité entre tous les points d'une base d'opérations, embrassant à la fois toutes les frontières d'un état. Nous aurons, dans la suite de ces essais historiques, plus d'une occasion de produire les preuves de ces funestes progrès, et de faire observer à nos lecteurs cette application exagérée des principes de l'art de la guerre.

Il résulte de la comparaison de diverses pièces publiées par le général Souwarow, qu'il était convenu qu'à une époque fixe, du 20 au 21 septembre, il remplacerait en Suisse, par l'aile gauche, avec ses divisions russes d'Italie, celles que l'Archiduc en retirerait par l'aile droite, pour former l'armée de l'Autriche et de l'Empire sur le *Bas-Rhin*. Le retard de l'arrivée du corps du général Souwarow, qui fut si funeste à l'armée combinée, et dont le général Masséna sut si bien profiter, provenait-il seulement du manque de moyens de transport et de la négligence des apprêts pour accélérer la marche des troupes russes par le *Saint-Gothard?* Cette précision de mouvemens, cette ponctualité, desquelles on faisait dépendre la réussite d'une si grande entreprise, pouvaient-elles donc seules l'assurer; et n'est-il pas plus raisonnable d'attribuer le manque de succès aux causes que nous venons d'assigner? L'opinion des militaires attentifs à observer ce dénoûment de la campagne offensive des Alliés se partagea sur ces ques-

tions, et sur la conduite de l'Archiduc, au moment où il marcha au secours de *Philipsbourg*. Il nous semble que l'Archiduc ne pouvait tarder davantage, et qu'après avoir été forcé de renoncer à son excellent plan d'opérations, parce qu'on le rendait inexécutable, en portant à la gauche, sur les *Alpes* et les *Apennins*, l'effort dirigé vers le centre par le cœur de la Suisse, il était impossible qu'il ne saisît pas, pour couvrir la *Souabe*, et les derrières de l'armée engagée sur la rive gauche du *Rhin*, le premier instant où l'arrivée du général Korsakow lui permettrait d'étendre sa droite et d'employer sa cavalerie, jusque-là presque inutile. Nous aurons occasion d'éclaircir encore davantage cette question, et de faire connaître toute l'importance de la place de *Philipsbourg*. Nous terminerons ces réflexions en répétant, comme une conclusion qui nous paraît juste, que la combinaison du général Souwarow était, comme opération particulière, juste et bien conçue, et seulement audacieuse; mais que, si on la considère dans

ses rapports avec l'ensemble de la situation générale, elle était hasardée et téméraire.

Quoi qu'il en soit, l'armée alliée se trouvait, au 31 octobre, dans la même position, dans les mêmes lignes que l'armée autrichienne avait occupées avant son entrée en Suisse par les Grisons et par la *Thurgovie*. Ces lignes, quoique fort étendues, étaient cependant presque inattaquables, parce que l'intervalle le plus considérable entre les appuis des ailes, se trouvait couvert par le lac de *Constance*.

La sécurité qui résultait de cet avantage permettait à l'Archiduc de conserver sa position à la hauteur de *Schaffhouse*, entre le *Danube* et la Suisse. Il avait fixé son quartier-général à *Donau-Eschingen;* il veillait sur le rentrant de *Bâle*, où Masséna faisait des démonstrations d'attaque pour favoriser le passage et les nouveaux mouvemens des Français sur le *Bas-Rhin*. En même temps l'Archiduc soutenait par sa droite les corps du général Sztarray et du prince Charles de

Lorraine, et se préparait à remplir par sa gauche le vide que laissait dans les Grisons et dans le *Vorarlberg* la retraite de l'armée russe.

Le général Souwarow rassembla son armée aux environs de *Lindau*, et rallia à lui les divisions du prince Korsakow ; on évaluait à 20,000 hommes le corps du général Souwarow, et celui de Korsakow à 15,000. Il restait donc tout au plus 35,000 hommes des deux armées russes, qui, en y comprenant les renforts envoyés en Italie, avaient présenté une force effective de 70,000 hommes.

Les Russes occupaient encore le 24 octobre le poste important de *Brégentz*, vis-à-vis *Rheineck*, mais ils ne tardèrent point à y être relevés par des troupes bavaroises, dès que les divisions d'artillerie russes qui revenaient d'Italie par le *Tyrol* furent arrivées à la hauteur de *Kempten*. Le général Souwarow, qui avait déjà fait passer sa cavalerie sur ses derrières, commença son mouvement de retraite; il porta d'abord son

quartier-général et la ligne de ses premiers cantonnemens sur *Memmingen*, d'où il fit défiler son armée et le corps du prince de Condé sur *Augsbourg*, pour y prendre des quartiers d'hiver.

Alors la situation de l'Archiduc devint très-critique. Il est juste de faire remarquer que par le bon choix des positions sur une ligne d'environ quatre-vingt lieues de développement, depuis le poste important de *Nauders* à l'entrée de l'*Engadin* sur la frontière du *Tyrol*, jusqu'à *Philipsbourg*, ce prince sut maintenir sur toute la rive droite du *Rhin* une défensive respectable avec moins de 60,000 hommes contre des forces supérieures.

Les Français, après s'être affermis sur la rive gauche du lac de *Constance*, poussèrent leurs avantages du côté des Grisons par la vallée de *Dissentis* : les généraux Soult, Loison et Mortier, dépostèrent successivement les corps d'arrière-garde qui tenaient ferme aux principaux passages, et les forcèrent à se retirer de l'autre côté du *Rhin* par

les ponts de *Reichnau* et de *Feldsberg* qui furent brûlées. Le régiment impérial de Bréchainville souffrit beaucoup dans cette retraite ; *Coire* fut évacué. Le général Linken, qui avait remplacé le général Hotze dans le commandement de toute cette frontière du *Vorarlberg* et du *Tyrol*, conserva la position de *Mayenfeld* et ses communications avec *Feldkirch*. Il transféra son quartier à *Pludentz* dans le *Vorarlberg*.

Les Français ne s'avancèrent pas davantage ; Masséna ne tenta point de forcer les Impériaux à évacuer entièrement les Grisons par une attaque qui eût été vraisemblablement très-sanglante, et qui, pour ce moment était inutile : il s'occupa de rassembler les corps de son armée, d'en concentrer la plus grande partie sur *Bâle* et sur *Zurich*, dont il fit relever et augmenter les retranchemens : il retira du *Valais* la division du général Thureau, et n'y laissa qu'un corps peu considérable sous les ordres du général Jacopin.

Déjà tous les passages du côté du *Saint-*

Gothard et du *Simplon* étaient fermés par les neiges; on ne pouvait plus atteindre jusqu'à ces mers de glace, objet le plus piquant de la curiosité des voyageurs. Ils y étaient autrefois attirés par la contemplation des beautés de la nature sauvage, ils y chercheront un jour les vestiges des camps, et les souvenirs des nombreux combats qui y furent livrés. Alors ces vallées profondes seront encore habitées par un peuple indépendant, heureux par ses lois et ses mœurs simples et agrestes, par ses travaux et son industrie : mais elles étaient presque entièrement dépeuplées au commencement du dix-neuvième siècle; les descendans de Guillaume Tell avaient abandonné ces malheureuses contrées où le feu de la guerre avait tout consumé, où l'innocence et la liberté n'avaient plus d'asile. On recueillit des milliers d'enfans égarés, des troupeaux abandonnés et dispersés dans ces vastes solitudes. Les corps de troupes qui ne subsistaient que par la destruction des faibles ressources difficilement amassées par les habitans, ne

pouvaient plus s'y maintenir qu'en y portant comme dans les déserts, tous les objets nécessaires à leur subsistance, excepté les eaux trop abondantes et qui, cessant d'être dirigées par la main des hommes, dégradaient et entraînaient les terrains qu'elles fécondaient avant d'être livrées à leur cours capricieux.

La famine qui régnait dans toute la Haute-Suisse, l'extrême difficulté des transports considérables dans l'arrière-saison, et l'épuisement des magasins pendant les dernières opérations expliquent assez l'inaction de l'armée du général Masséna, que son injuste gouvernement s'étonnait de ne pas voir pénétrer en Italie, sans peser assez ces difficultés, et les pertes qu'il avait faites dans les dernières batailles livrées aux Russes, et la position de l'armée de l'Archiduc très-avancée sur le *Brisgau*.

Après l'évacuation de la Suisse par les Alliés, dans ces circontances d'autant plus défavorables qu'elles altéraient entre eux la confiance plus nécessaire encore dans les

revers que dans les succès, le cabinet de Vienne éclairé, dit-on, par le conseil de l'Archiduc, prit le parti très-sage de porter tous ses efforts sur les ailes, et de rester vis-à-vis de la Suisse dans un état d'observation passive. Ce plan était d'autant meilleur, que si les Français conservaient plus long-temps dans la Suisse la plus nombreuse de leurs trois armées, ils ne pouvaient que souffrir beaucoup de la disette de subsistances. Ils se trouvaient trop forts pour rester en observation devant une armée inférieure, et trop peu nombreux cependant, trop fatigués pour reprendre l'offensive vers la Souabe et la Bavière. Que si au contraire, la guerre poussée vivement en Italie et sur le *Bas-Rhin*, forçait le gouvernement français à dégarnir la Suisse, le grand avantage de cette situation avancée sur le *Tyrol* se trouvait neutralisé et la balance rétablie.

C'était surtout en Italie que la maison d'Autriche avait intérêt de soutenir ses premiers succès. Elle avait tout subordonné au désir de reconquérir le *Mantouan* et la

Lombardie. Le général Souwarow avait su profiter des premières victoires du général Kray ; mais on s'étonnait aussi à *Vienne* que les avantages qu'il remporta lui-même avant son entrée dans le *Piémont*, n'eussent pas de conséquences plus heureuses pour les Alliés, et que le général Moreau eût pu arrêter dans les plaines du *Pô* la marche rapide de l'armée victorieuse.

On s'aperçut trop tard que le plan de l'Archiduc était plus solide, et qu'il eût mieux valu n'entrer dans le *Piémont* qu'après avoir occupé les sommets des grandes *Alpes*, leur revers du côté de la France, et fermé toutes les issues vers le cœur de l'Italie.

Mais si la cour de Vienne s'était éloignée de son but principal, en se pressant trop de l'atteindre ; si le souvenir de la campagne de 1794, et de celles de Bonaparte; si la crainte de voir la France déployer encore des ressources inattendues au milieu des revers et de ses propres ruines, avaient fait saisir avec ardeur un heureux changement de for-

tune, il fallait retenir à tout prix des conquêtes si chèrement achetées. Aussi, dès que la marche de l'armée russe eut été résolue, tous les renforts de troupes autrichiennes qu'on put recueillir dans la *Carinthie*, dans le *Tyrol*, dans l'état de Venise, furent dirigés vers l'armée de Mélas et de Kray. Ces généraux réunis à l'affaire de *Fossano* et *Savigliano*, s'étaient séparés depuis. Le général Mélas cherchait à former l'investissement de *Coni*, que la position des Français, maîtres des hautes vallées, rendait très-difficile, tandis que le général Kray se portait avec un gros corps d'infanterie dans la vallée d'*Aoste*, et les forçait à repasser le mont *Jouve*. La belle défense d'*Ancône*, par le général Meunier, celle de *Rome*, de *Civita Vecchia*, et de quelques autres points, occupaient une division autrichienne sous les ordres des généraux Ott et Frölich. Le général Klénau continuait à resserrer *Gênes* du côté de la rivière du Levant, et poussait ses postes jusques à *Rapallo*.

Telle était la position et la distribution des

forces de l'armée autrichienne qui, ainsi qu'on a pu l'observer, parut redoubler d'activité après le départ de l'armée auxiliaire russe. Outre les renforts qui arrivèrent à cette époque, on porta encore de nouvelles troupes en Italie, dès que les succès de Masséna eurent fait sentir la nécessité de soutenir les corps de Laudon et de Strauch qui couvraient le pays entre les lacs et les débouchés sur *Milan*. On estimait la force totale de l'armée, sous les ordres du général Mélas, à la fin de septembre, à 60,000 hommes, et l'on y comptait encore à la fin de la campagne, 136 bataillons d'infanterie et 106 escadrons; tandis que l'armée de l'Archiduc, plus forte en cavalerie, et qui avait environ 160 escadrons, n'avait que 83 bataillons d'infanterie.

Le seul but du général Mélas était de prendre *Coni*, et d'ôter aux Français cette clef du Piémont, qui pouvait favoriser leurs opérations offensives à l'ouverture de la campagne : ceux-ci devaient faire d'autant plus d'efforts pour la conserver, qu'elle étendait

ct affermissait la base de leur défensive du pays de *Gênes*.

Le général Championnet, pour être plus en mesure de parer les coups qu'on allait porter à sa gauche, s'en était rapproché et avait transféré son quartier-général de *Cornegliano* à *Finale*. Celui du général Mélas se trouvait à la *Trinité*, entre la *Stura* et le *Tanaro*, à peu près à égale distance, et à quatre ou cinq lieues de *Ceva* et de *Coni*. Les Autrichiens qui avaient poussé leurs postes par leur droite jusqu'à *Busca*, au débouché de la vallée de la *Maira*, se hâtèrent d'avancer l'investissement de *Coni* par leur gauche, en pénétrant dans le *Val-di-Pesio*, et s'emparèrent des postes de *Villa-Nuova* et de la *Chiusa*. Le poste important de *Sainte-Marguerite* près *Morozzo* qui se trouvait au centre, et sur la route de *Mondovi* à *Coni*, fut pris et repris plusieurs fois : le général autrichien Gottesheim, qui commandait cette partie de la ligne eut à soutenir des attaques très-vives. Il attaqua à son tour, du 12 au 14 novembre, et fut repoussé par

le général Victor. Les Français inquiétèrent aussi continuellement du côté de *Savigliano* le flanc droit de l'armée autrichienne.

Pendant cette guerre de poste pour l'investissement de *Coni*, les deux généraux en chef Mélas et Championnet, cherchaient réciproquement à distraire leur attention de cet objet principal. Lorsque le général Championnet vint prendre le commandement de l'armée française d'Italie, le général Moreau qui ne l'avait repris que provisoirement après la mort de Joubert, à la bataille de *Novi*, quitta l'armée pour rentrer en France. Championnet, avec le centre et la gauche de cette armée, (à peu près 28,000 hommes), s'attacha à couvrir la place de *Coni*, à défendre le comté de *Nice*, et la haute vallée du *Tanaro* : il laissa à *Gênes* le général Saint-Cyr, avec l'aile droite de l'armée; trois divisions, dont la force totale ne s'élevait pas à 17,000 hommes, et avec lesquelles il devait occuper les places, contenir la population de *Gênes*, défendre la chaîne des Apennins, depuis la frontière de Tos-

cane jusqu'aux sources de la *Bormida*, et attirer sur lui les forces de l'ennemi pour retarder ses progrès vers la frontière de France.

La persévérance du gouvernement français à vouloir se maintenir dans le pays de *Gênes*, contre toutes les règles de la prudence, contre toute apparence de succès, ne peut s'expliquer que par la situation désespérée où se trouvaient alors les directeurs de la République. La terreur d'une révolution imminente leur inspira cette résolution bizarre qui, ainsi qu'on le verra par la suite de ces commentaires, eut tant d'influence sur les événemens de la campagne suivante, et fut la principale cause du grand changement des affaires en Europe.

Le général Saint-Cyr avant de se charger d'une tâche si difficile, et d'entreprendre cette courte et glorieuse campagne d'arrière saison, (que nous voudrions décrire moins rapidement, à cause de l'intérêt et de l'instruction qu'y trouveront les bons juges militaires), fit connaître dans un conseil tenu

à *Gênes*, son opinion sur la témérité d'une telle entreprise, et les conséquences qu'elle devait entraîner, si l'ennemi savait profiter de ses avantages : il pensait qu'au lieu d'achever de ruiner l'armée dans un pays déjà épuisé, il fallait la replier toute entière en deçà des *Alpes*, la rétablir dans des quartiers d'hiver, en occupant les débouchés bientôt fermés par les neiges, et rentrer ensuite dans le *Piémont*, avant que les Autrichiens forcés par les mêmes causes d'étendre leurs quartiers en *Lombardie*, eussent pu se rassembler.

Ces sages avis n'ayant point prévalu sur le dépit d'avoir perdu l'Italie en une seule campagne; le général Saint-Cyr distribua ses forces de la manière suivante :

Le général Watrin occupait la *Bocchetta* avec 5,000 hommes.

Le général Laboissière avec 4,000 hommes d'infanterie, 200 chevaux, (la seule cavalerie qu'il y eût avec ce corps d'armée), fut porté en avant sur le revers des montagnes, entre *Voltaggio* et *Novi*.

Ces deux divisions étaient opposées au général autrichien Karacsay qui, avec un corps d'environ 10,000 hommes tenait la position de *Pozzolo*, et attendait des renforts pour combiner ses attaques sur la *Bocchetta*, avec celle que le général Klénau devait faire par la rivière du Levant. Celui-ci s'était avancé sur le territoire de *Gênes* jusqu'à *Rapallo*, à sept lieues de la place, avec un corps d'environ 6,000 hommes ; il était observé par la division du général Miollis qui n'était guère que de 3,000 hommes, et avait été placée à *Nervi*.

2,000 Polonais sous le général Dombrowski étaient à *Voltri* et *Campofreddo*.

Le lieutenant-général Saint-Cyr était à *Gênes* avec une réserve de deux à trois mille hommes. Certain d'être attaqué sur toute sa ligne à l'est et au nord, par des forces supérieures et vraisemblablement rejeté dans *Gênes*, où la croisière anglaise ne laissait arriver aucun secours, il manœuvra dans l'objet de rompre le concert des mouvemens des divers corps ennemis. Il prit donc l'of-

fensive, et d'abord contre le général Klénau qui s'était avancé en deçà de la haute montagne de *Cento Croci*, par la rivière du Levant, jusqu'à une marche de *Gênes :* le général Saint-Cyr médita de le surprendre dans sa position de *Rapallo*, de l'envelopper et de lui couper sa retraite sur la frontière de *Toscane.* Pour y parvenir, il ordonna au général Watrin de marcher le 14 octobre de la *Bocchetta* avec sa brigade de droite, tournant les montagnes et se dirigeant sur *Braco*, par *San-Pietro di Vara*, au-delà de la *Sturla*, afin de gagner les derrières de la position de *Rapallo :* en même temps, le général Saint-Cyr fit embarquer avec sa réserve, le général Dombrowski et ses Polonais ; cette flotille prolongeant la côte du Levant, devait doubler la pointe de *Sestri*, débarquer les troupes au petit port de *Moneglia*, tout près de *Braco*, où réunies avec celles du général Watrin, elles ne devaient attaquer à revers le corps de Klénau, que lorsque celui-ci, vivement attaqué de front par Miollis, commencerait à s'ébranler.

Watrin, quoique retardé dans sa marche par le passage des torrens et toutes sortes de difficultés, déboucha sur *Braco*, quelques heures plus tard qu'on avait calculé : la flotille était déjà à la hauteur du golfe de *Rapallo*; le succès était infaillible, si les mouvemens du général Klénau eussent été plus soigneusement observés ; mais dès qu'il eut connaissance de la marche du général Watrin, et put pressentir la combinaison des deux attaques, il masqua son front par un rideau de postes, et se hâta de décamper ; quelque précipitée que fut sa retraite, il ne put cependant sauver son arrière-garde ; le général Watrin arriva à temps pour la couper à *Braco*, et fit 1200 prisonniers.

Le général Saint-Cyr, sans perdre un instant pour profiter de cet avantage, et pour attaquer le corps du général Karacksay avant qu'il eût reçu de nouveaux renforts, fit marcher, dès le lendemain 15 octobre, le général Dombrowski avec sa réserve sur *Novi*, pour se joindre à la division du général Laboissière, et donna ordre au général Wa-

trin, de rallier la sienne, et de s'y porter à marche forcée; ces dernières troupes étaient si fatiguées par les marches qu'elles avaient faites les jours précédens, qu'il fallut les faire reposer à *Gavi*. La seconde brigade de cette division, s'étant établie à la rive gauche du *Lemme*, l'une des branches de l'*Orba*, fut par une crue subite des eaux du torrent, entièrement séparée de la première brigade, et ne put arriver à *Novi*, où le général Saint-Cyr s'était rendu. Informé que le général Karacksay venait de quitter sa position de *Pozzolo*, et qu'il se retirait dans la direction d'*Alexandrie*, il ordonna au général Laboissière de suivre le mouvement de l'ennemi, sans s'engager, de s'arrêter, s'il s'arrêtait, et d'en prévenir.

Le 16 octobre, le général Karacksay ayant reçu le renfort au devant duquel il marchait, et dont la plus forte partie était de la cavalerie retourna brusquement sur la division du général Laboissière qui, surpris par le choc de plus de deux mille chevaux, se retira précipitamment sans avertir le général

en chef; celui-ci en fut informé par le général Watrin qui arrivait à *Novi* avec sa 1re brigade; il marcha aussitôt avec ses troupes et la division Dombrowski se dirigeant vers *Bosco* sur les derrières du général Karacksay, afin de dégager Laboissière qui continuait de se retirer vers les montagnes emmenant avec lui 200 chasseurs et deux pièces de canon, la seule cavalerie, la seule artillerie de cette petite armée.

Il faut se représenter la position du général Saint-Cyr, isolé près de *Bosco*, dans la plaine, avec 5 a 6,000 hommes d'infanterie, sans cavalerie, sans canon, devant des forces si supérieures, pour bien juger sa résolution. Sur ses ordres réitérés, Laboissière s'était arrêté : l'ennemi cessant de le poursuivre et rappelé par la marche et l'apparition subite, presque sur ses derrières, d'un corps dont il ne pouvait connaître la force, se resserrait, et faisait pour l'attaquer de nouvelles dispositions; Saint-Cyr saisit ce moment pour l'attaquer lui-même, sans aucune hésitation, inspirant à ses soldats

l'audace et la confiance, dernier et sûr moyen de salut. Il forma sa ligne de bataille obliquement et par échelons, refusant un peu sa droite, fermée par la 106e demi-brigade qui lui servait de réserve; le combat s'engagea successivement de la gauche à la droite, avec tant de fureur et de fermeté, que la cavalerie autrichienne ne put rompre la ligne française, ni soutenir son feu; elle fut mise en déroute, et porta le désordre dans les rangs de l'infanterie : la 106e demi-brigade chargeant alors à la baïonnette acheva de décider l'affaire. Le général Karacksay fit de vains efforts pour rallier son infanterie; tout fut culbuté sur *Bosco*; 1500 prisonniers et sept pièces de canon restèrent entre les mains des Français. Les Autrichiens abandonnèrent la plaine, et repassèrent la *Bormida*; et le général Saint-Cyr, maître de la plaine, occupa *Bosco* et *Pozzolo*, étendant sa droite jusqu'à *Rivalta*, et sa gauche jusques à *Acqui*.

C'était pour le général Saint-Cyr un assez grand avantage que celui de pouvoir faire subsister son armée au-delà des montagnes,

hors du malheureux pays de *Génes* : il en profita pendant trois semaines; et forçant ainsi M. de Mélas à lui opposer une plus grande masse de troupes, il dégageait le général Championnet, et facilitait ses mouvemens.

Aucun des deux partis ne perdit de vue l'objet principal. Le général Mélas acheva de rassembler entre la *Stura* et le *Tanaro* l'armée destinée au siége. Il fit soutenir le général Karacksay sur la *Bormida* par le général Kray, qui alla prendre le commandement de ce corps d'observation. Le général Bellegarde amena aussi un renfort au général Klénau, et celui-ci marcha pour reprendre ses premières positions. La place de *Coni* fut resserrée par les divisions des généraux Ott, Nobili et Gottesheim qui s'emparèrent des postes de *Beinette* et de *Poverano*. Le quartier-général des Autrichiens fut porté à *Montanera*, et l'on pressa les apprêts du siége.

De son côté, le général Championnet rassembla à *Coni* toutes ses forces disponibles et s'y porta de sa personne. Il avait fait rentrer

la plus grande partie des petits corps qui avaient été détachés dans les vallées de *Suze* et d'*Aoste*; il avait réuni les restes de l'armée des *Alpes*, et il paraît, qu'en y comprenant la garnison de *Coni*, il défendait avec une armée de 28,000 hommes, les dehors de cette place.

Les succès furent variés dans les actions qui s'engagèrent entre les corps autrichiens qui occupaient les différens points de la ligne d'investissement et les divisions des généraux Victor, Muller, Lemoine et Grenier qui leur furent opposées.

Championnet résolut de livrer bataille pour dégager *Coni*, et forma le projet d'envelopper l'aile droite de l'armée autrichienne du côté de *Fossano* et de *Savigliano*; de couper ses communications avec ses magasins de *Bra* et de *Turin*, et de forcer le général Mélas à combattre dans une position désavantageuse, ou à s'éloigner de *Coni* en abandonnant l'entrée de la plaine du *Piémont*: ce plan d'attaque était combiné avec les mouvemens que devait faire le général

Duhesme par la vallée de *Suze*, en conduisant une colonne sur *Pignerol* et *Saluces*.

Afin de mieux cacher son dessein, le général Championnet manœuvra d'abord par sa droite; il fit attaquer par le général Victor le poste de la *Chiusa;* ceux de *Beinette* et de *Villa-Nova* qui furent successivement évacués par les Autrichiens. Cette colonne s'avança jusques aux retranchemens de *Mondovi*, qui fut sommé, mais dont le commandant se défendit avec vigueur, fit une sortie et fut secouru par le général Auersberg. Les Français bloquèrent *Ceva*, et prirent quelques postes entre ces deux places.

Le même jour et les jours suivans, les divisions françaises de la gauche et du centre se portèrent en avant; celle de Lemoine se dirigea sur *Centallo* et *Madalena* sur la rive gauche de la *Stura*. Championnet marcha lui-même sur *Runchi;* la division de Grenier entra à *Morozzo* et s'approcha de *Fossano*. Enfin, le 1er novembre, pendant que le général Fressinet s'emparait des retranchemens de *Castelleto*, à la rive droite de la *Stura*, le gé-

néral Duhesme attaquait et emportait les postes autrichiens retranchés près de *Pignerol.*

Ces attaques sur les deux rives de la *Stura* donnèrent lieu à des chocs très-vifs entre les têtes des colonnes françaises et les corps de l'armée autrichienne qui gardaient les postes principaux. L'avantage fut jusque-là du côté des Français ; ils parvinrent à rompre la ligne d'investissement, firent beaucoup de prisonniers et se disposèrent à profiter de ce premier succès.

Dès que le général Mélas eut pénétré le dessein du général Championnet, il porta, à son aile droite menacée, la plus grande partie de ses forces réunies au camp près la *Trinité.* Méditant lui-même d'envelopper l'aile gauche des Français, il avait refusé entièrement sa gauche et fait évacuer *Mondovi.*

Championnet, voulant rappeler et contenir cette gauche, pour favoriser le déploiement de ses colonnes vers *Savigliano,* donna ordre au général Lemoine de suivre le cours du *Pesio* jusques à *Carru,* afin d'inquiéter le flanc gauche, et même les derrières de l'armée

autrichienne. Les brigades de Clausel et de Gardanne passèrent le *Pesio* sous le feu de la rive opposée, et prirent poste à *Breolungo*. *Mondovi* fut attaqué et rendu par les habitans : *Bene* fut aussi occupé par un corps français le 3 novembre.

Ainsi, sans se laisser retenir par ces mouvemens et ces fausses attaques, le général Mélas abandonna, dès le 3 novembre, ses retranchemens entre la *Stura* et le *Tanaro*, en avant de la *Trinité*, à *Sainte-Marguerite* et *Morozzo*; il acheva son mouvement rétrograde sur la rive gauche de la *Stura*, et prit entre *Fossano* et *Marenne* une position oblique, la gauche appuyée à *Fossano*, et la droite à *Marenne*, au-dessous de *Savigliano*, que la division française du général Grenier occupa le même jour à deux heures après-midi.

Alors les deux armées se trouvèrent en présence entre la rivière de *Grana* et celle de *Stura*, ayant entre elles un terrain coupé par quelques canaux. Il ne resta sur la rive droite de la *Stura*, du côté des Français,

qu'un petit corps d'observation d'environ 1500 hommes qui occupait les postes de *Castelleto* et *Montanera*, et communiquait avec la division du général Lemoine. Le général Mélas, en étendant sa droite, obligeait les Français à s'éloigner de la place de *Coni*, à s'étendre, et par conséquent à s'affaiblir. Ils allaient présenter la bataille avec des forces inférieures, surtout en cavalerie, dans un terrain plus ouvert.

Le 3 novembre, Championnet pressé d'effectuer sa jonction avec la colonne du général Duhesme, qui n'était plus qu'à une demi-journée de marche, venait de s'emparer de *Saluces*, et se disposait à passer la *Vraita* : il ordonna au général Victor de porter sa division sur *Fossano*, et de reconnaître ses dehors; en meme temps il fit marcher le général Grenier sur *Valdiggio* et *Savigliano*, qu'il occupa le même jour à trois heures après-midi : ce poste important fut confié au général Clément.

Telle était la position des Français dans la nuit du 3 au 4 novembre; ils avaient ordre

de se porter en avant à la pointe du jour et d'attaquer les Impériaux. Le général Grenier devait marcher sur *Marenne*, *Genola*, et *Fossano*.

Le général Mélas avait fait aussi ses dispositions pour attaquer les Français, le 4 novembre, sur tous les points, et précisément dans les mêmes directions. Le général Ott conduisait une colonne de *Marenne* sur *Savigliano*; le général Mitrowsky, une seconde sur le même point; et le général Elsenitz, une troisième de *Fossano* sur *Genola*. Le général Gottesheim fut chargé de faire, avec la garnison de *Fossano*, deux fausses attaques sur *Morozzo*, afin d'occuper et de contenir la droite et le centre des Français pendant les attaques dirigées contre leur gauche à *Savigliano*.

Le même jour, 4 novembre, dans la matinée, les divisions correspondantes des deux armées se formèrent et se mirent en marche en même temps. Les colonnes se rencontrèrent; l'action commença par le choc de celle du général Ott, qui marchait sur *Savi-*

gliano contre celle du général Grenier, qui se portait sur *Marenne*. Ces deux divisions s'attaquèrent mutuellement, cherchèrent à se tourner, se mêlèrent et combattirent avec fureur. L'infanterie française soutint et repoussa plusieurs charges de cavalerie; enfin, le général Grenier, forcé de céder, se retira en bon ordre sur *Savigliano*. Ce poste fut bientôt attaqué par la colonne du général Ott, et par la division du général Mitrowsky, qui s'avança par *San-Lorenzo* jusques à *Savigliano*, sans être aperçue. Alors cette partie de la division Grenier, se trouvant presque enveloppée, se jeta par son flanc droit du côté de *Genola*.

L'attaque croisée sous le feu de la place de *Fossano*, entre la division du général Victor et celles des généraux Elsenitz et Gottesheim, ne fut pas moins vive. Les Impériaux furent trois fois repoussés; trois fois les colonnes françaises attaquèrent; le général Richepanse, à la tête de la cavalerie, chargea la réserve de l'artillerie autrichienne; le général Adrien y fut tué.

La perte du poste de *Savigliano*, et les progrès de l'aile droite forcèrent le général Championnet à faire retirer cette division sur *Valdiggio*, qui était le centre de position des Français : le général Mélas les y attaqua vers deux heures après-midi avec toutes ses forces; et comme Championnet ne pouvait tenir plus long-temps sans risquer d'y être entouré, il se replia avec son aile gauche sur *Centallo*, fit rétrograder aussi la division du général Victor, qui formait toujours sa droite, et la partagea entre les postes de *Runchi* et *Morozzo*.

Pendant que les Français se retiraient sur *Centallo*, le général Duhesme, arrivé seulement quelques instans trop tard sur la *Maira*, après une marche forcée et très-pénible, avait attaqué *Savigliano*, où le général Ott n'avait laissé qu'un bataillon et deux escadrons; il marchait sur *Marenne* et se trouvait sur les derrières de l'armée autrichienne; mais dès qu'il se fut assuré de la position des deux armées, et après avoir soutenu l'attaque d'une division que le géné-

ral Sommariva eut ordre de conduire contre lui, il se replia sur *Saluces*.

Le général Mélas, ne rencontrant plus d'obstacles, acheva de rassembler ses colonnes devant *Centallo*. La nuit mit fin à ces divers combats, dans lesquels les deux armées firent de grandes pertes. Les Français, forcés de céder le champ de bataille à leur gauche, toujours pressés et débordés par la cavalerie, souffrirent beaucoup dans cette journée, et par les charges réitérées et par le feu de l'artillerie.

Le général Championnet profita de la nuit pour abandonner *Centallo ;* une partie de sa gauche se jeta dans le val de *Grana,* du côté de *Demonte*. La division Grenier, ayant repassé la *Stüra* et traversé *Coni*, campa à *San-Dalmazo,* derrière la place, sur la rive gauche du torrent de la *Gesse*. Il ne resta à *Runchi* qu'une arrière-garde d'environ 600 hommes, qui furent attaqués et pris par le général Ott.

Le 5 novembre, le général Mélas fit attaquer en même temps, par la division du

général Elsenitz, et par le corps du général Gottesheim, le poste de *Morozzo*, où un corps considérable auquel le général Ott, après s'être emparé de *Runchi*, avait coupé la retraite sur *Coni*, fut forcé de mettre bas les armes. Tout ce qui essaya de passer la *Stura* fut pris ou noyé. La plus grande partie de la division du général Victor se réunit à celle de Lemoine près de *Mondovi*; quelques troupes entrèrent dans le camp retranché de *Madonna-del-Olmo*.

Ainsi l'armée du général Championnet, forcée par la perte de la bataille de *Genola* à abandonner la place de *Coni* à sa propre défense, avait perdu dans cette journée, et dans les attaques du lendemain, environ un tiers de sa force effective, plus de 8,000 hommes; elle se trouvait séparée en deux corps, l'un sous *Coni*, l'autre couvrant sa retraite par le col de *Tende*, et un troisième sous *Mondovi*, ayant sa retraite assurée par *Garesio*, et par la vallée du *Tanaro*.

Les avis que le général Mélas reçut de la dispersion des colonnes du général Cham-

pionnet le décidèrent à les faire poursuivre dans les hautes vallées, afin de les éloigner de la place, d'en pouvoir achever l'investissement du côté de l'Ouest, et commencer enfin le siége.

Le 6 novembre, le général Elsenitz s'avança contre le camp retranché de *Madonna-del-Olmo*, que les Français avaient évacué la nuit précédente : le général Ott marcha sur *Tarantasco* et *Caraglio*, remonta le val de *Grana*, et poussa des partis du côté de *Vignolo* jusqu'à la petite forteresse de *Demonte*. Le général Lattermann, qui était entré le 5 à *Savigliano*, se porta par la rive gauche de la *Maira* sur *Busca*, et remonta la vallée jusqu'à *Trovero*.

Le général Kaim poursuivit dans la vallée du *Pô* l'arrière-garde de la division du général Duhesme qui se retirait par *Suze* et *Oulx* sur *Briançon*.

Les jours suivans, Championnet acheva de s'éloigner peu à peu de *Coni* dans les deux directions que nous avons indiquées. La division du général Grenier quitta *San-Dal-*

mazzo; elle fut poursuivie jusqu'à *Vernante* et ne put prendre position qu'au camp du *Limone*, près du col de *Tende*, sous les premières cimes de l'*Apennin*.

La petite forteresse de *Demonte*, très-importante par sa position à la tête du val de *Stura* et à l'entrée de la haute vallée de l'*Argentière* qui débouche sur celle de *Barcelonnette*, fut occupée par les Impériaux le 9 novembre.

Cependant le général Championnet conservait encore, avec les deux divisions de son aile droite, la position de *Mondovi*. Le général Mélas, qui avait établi son quartier à *Morozzo*, fit attaquer par les divisions Lichtenstein et Mitrowsky les postes des Français avantageusement placés sur les hauteurs. Le prince de Lichtenstein partagea sa division en deux colonnes qui, sous les ordres des généraux Gottesheim et Bellegarde, se dirigèrent sur les postes de *Vasco* et *Monastero*. Le prince de Lichtenstein, à la tête du second bataillon de Huff, gravit la hauteur de *San-Lorenzo;* les Français sou-

tinrent cette attaque à la baïonnette; mais après une opiniâtre résistance, ils furent dépostés et se retirèrent sur *Vico :* ils se rallièrent ensuite sur la route de *Pemperato*, dans une position où la cavalerie ne pouvait les attendre, mais où le feu d'une batterie que les Autrichiens parvinrent à établir sur une montagne escarpée qui les dominait, ne leur permit pas de se maintenir.

Pendant cette attaque au-dessus de *Mondovi*, le général Mitrowsky repoussait au-dessous de la ville les postes avancés des Français sur l'*Ellero*, passait cette rivière et s'emparait des faubourgs de *Breo* et de *Carasson*. Le combat, et le feu de la place principalement dirigé sur les faubourgs de *Breo*, durèrent jusques à la nuit, à la faveur de laquelle les troupes renfermées dans *Mondovi*, qui était déja cerné, firent jouer une mine, et s'ouvrirent une nouvelle issue entre celles qui étaient observées par les postes autrichiens.

Le général Championnet, après avoir poussé une petite arrière-garde à *Lesegno*,

se retira entièrement sur *Garesio*, en remontant le *Tanaro*. Cette arrière-garde fut poursuivie pied à pied par le général Bellegarde, qui se trouva le 15 novembre à *Bagnasco*, à l'entrée de la haute vallée du *Tanaro*. Ce géneral, ayant eu avis quelques jours après que les Français avaient fait passer leur cavalerie dans le pays de *Gênes*, et qu'ils abandonnaient la position d'*Ormeá* où s'était rassemblé le corps le plus considérable, s'y porta, occupa *Ormea*, et poussa ses avant-postes jusqu'à *Ponte di Nave*.

Le général Mélas, voulant achever d'ôter à la garnison de *Coni* tout espoir de secours et forcer les corps français qui se trouvaient encore sur les pendans du côté du *Piémont* à se rejeter sur les revers des *Alpes* et des *Apennins*, fit attaquer par la division du général Ott celle du général Grenier au camp de *Limone*. Le général Auersperg fut chargé de cette expédition et soutenu par le général Gottesheim. Le général Grenier se retira sur le col de *Tende*; enfin le général Elligshau-

sen, détaché de la division de Sommariva dans la vallée de la *Stura*, s'empara des barricades, et prit poste à l'*Argentière*.

Après ces succès, le général Mélas fit sommer la place de *Coni*, et sur le refus du commandant, il fit commencer les travaux. Le gros de l'armée campa à *Borgo San-Dalmazzo* où il établit son quartier-général; il plaça deux corps d'observation, l'un du côté du col de *Tende*, et l'autre du côté de *Mondovi*, et fit pénétrer des détachemens dans la vallée *Sainte-Anne* et dans celle de la *Vraita*, afin de fermer toutes les issues.

Tels furent les motifs, les mouvemens préparatoires, les manœuvres et le résultat de la bataille de *Genola*.

On reprocha au général Championnet d'avoir trop séparé les différens corps de son armée, sur les deux rives de la *Stura*, tandis que le général Mélas avait concentré ses forces déja supérieures, contre une ligne étendue, morcelée, et qui, bien qu'elle occupât de fortes positions, et même favorables au developpement des attaques, ne pouvait pourtant

soutenir, dans aucun de ces postes, les efforts des colonnes autrichiennes. Ces colonnes se trouvant, tantôt réunies sur un même point, tantôt séparées, pour déborder les flancs des diverses attaques entreprises par le général Championnet, devaient nécessairement les faire échouer.

Les attaques du principal corps d'armée, l'accord de ses mouvemens avec ceux de la colonne du général Duhesme, la diversion exécutée du côté de *Mondovi*, en général, tout le plan de Championnet pouvait être bien conçu, s'il eût été calculé pour des forces plus considérables que celles qu'il avait à y employer. Mais ayant embrassé un trop grand front, pour la quantité de troupes dont il pouvait disposer, il se trouva trop faible sur les différens points de la ligne; tandis qu'au contraire le général Mélas, qui voulait frapper un coup décisif, disposa ses divisions de manière à se porter avec facilité sur les points qui lui présenteraient le plus de chances de succès. Il manœuvra habilement pour attirer les Français hors des fortes posi-

tions qu'ils occupaient sous le canon de *Mondovi*, et les força à recevoir la bataille de *Genola*, dont le succès était nécessaire pour pouvoir entreprendre le siége de *Coni*.

On peut observer que l'habitude d'appliquer les mouvemens des divers corps à une plus grande échelle, à de plus grands espaces, semble avoir entraîné les Français dans cette circonstance. La précision des manœuvres du général Mélas, qui refusait son aile gauche pour resserrer sa position, et déborder plus sûrement la gauche des Français, ne fut point aperçue par Championnet.

Tandis que le général Mélas pressait ainsi l'investissement de *Coni*, le feld-maréchal Kray, ayant sous ses ordres les généraux Karacksay et Haddick, avec un renfort de 16 bataillons, 25 pièces de canon et 2,000 hommes de cavalerie, passa la *Bormida* le 5 octobre, déboucha par *Marengo*, et marcha sur *Pozzolo*. Le détachement qui occupait *Acqui* fut vivement attaqué et se retira à *Sassello*. Saint-Cyr quitta la plaine, et prit

d'abord position à *Novi*, dans l'intention d'attirer l'ennemi un peu en arrière des premières hauteurs sur un terrain plus difficile, plus resserré, coupé par des ravins, et tel, qu'il fut contraint de se diviser. Ce général avait préparé cette seconde position, et fait placer avantageusement 4 pièces de canon : c'était tout ce qu'il avait pu rassembler d'artillerie, et ces pièces n'avaient point d'attelage.

Étonné de la contenance des Français sur la position étendue et découverte de *Novi*, le général Kray déploya ses forces, plus que doubles de celles de Saint-Cyr : il forma quatre colonnes d'attaque ayant chacune en tête 4 pièces de canon, dont le feu très-vif resta sans réponse.

La colonne de droite du général Kray ayant la première gravi l'escarpement, attaqua la division Watrin, qui se replia, et fut bientôt suivie par celle du général Laboissière, dont le flanc gauche découvert était débordé par l'ennemi : tout le reste de la ligne française successivement déposté céda rapi-

dement le terrain. Les Autrichiens, maîtres de la position de *Novi*, poursuivirent chaudement les bataillons qu'ils voyaient plier devant eux; leurs colonnes continuèrent de marcher avec plus d'ardeur que de bon ordre, jusqu'à la position où le général Saint-Cyr avait promptement rétabli sa ligne en portant la réserve de Dombrowski dans l'intervalle des deux divisions qui se ralliaient.

Alors seulement les 4 pièces ouvrirent leur feu; les colonnes du général Kray s'arrêtèrent, le combat se rétablit; le moment favorable fut saisi; les Autrichiens, attaqués à leur tour, furent rejetés dans *Novi*, poursuivis par cette même 106[e] demi-brigade encore toute fière de son glorieux combat de *Bosco*. Ils ne purent se maintenir à *Novi*; le général Kray y perdit 1,800 prisonniers, 4 pièces de canon, et laissa couvert de morts ce même champ de bataille où Joubert, tué sous ses yeux, presqu'à la même place, avait illustré la victoire de Souwarow.

La nombreuse cavalerie autrichienne prit peu de part à l'action, à cause de la nature du

terrain; le régiment de chasseurs à cheval de Bussy, malgré ces obstacles, s'y distingua, et couvrit la retraite. Le général Saint-Cyr ayant fait quelques mouvemens sur la rive gauche de l'*Orba*, le général Kray se replia sur *Alexandrie*, et fit de nouvelles dispositions pour tenter de nouveau, avant que l'hiver la rendît impossible, l'attaque générale de la ligne de l'*Apennin*, que les talens et l'activité du général français avaient deux fois fait échouer.

On ne doutait plus à *Vienne* que les armées de la République n'évacuassent entièrement l'Italie, et rien n'était ménagé pour obtenir ce résultat. Pendant que le général Mélas recevait du Conseil aulique l'ordre de ne faire prendre des quartiers d'hiver qu'après avoir chassé les Français du pays de *Gênes*, le parti de l'ancienne aristocratie servait activement la cause des Impériaux dont il avait été constamment ennemi, mais que les fureurs et les dernières violences de la démocratie lui rendaient commune. L'état de misère où se trouvait la population de

Gênes favorisait ces manœuvres, des mouvemens d'insurrection éclatèrent dans divers quartiers; la contagion gagna secrètement les troupes françaises; la cessation de tout envoi de fonds, la suspension du payement de la solde, le manque d'effets d'habillement, excitaient parmi elles un mécontentement qu'il était facile d'aigrir.

Ces circonstances, qu'une effrayante disette rendait encore plus graves, rappelèrent à *Gênes* le général Saint-Cyr, et le déterminèrent à concentrer ses forces et à reprendre, en se repliant, ses premières positions sur les *Apennins*. A son arrivée, la plus grande consternation régnait dans cette superbe *Gênes*, livrée à la plus hideuse anarchie : le maniement des affaires de la République, et parconséquent de celles de l'armée française, était entre les mains d'un directoire faible, et trop fidèle copie de celui qui, après avoir souillé et détruit les libertés de la France, allait bientôt s'ensevelir avec elles dans une dictature militaire.

Saint-Cyr précipita à *Gênes* cette révolu-

tion nécessaire au salut de son armée ; une commission exécutive, présidée par M. Corvetto, dont l'habileté fut depuis utilement employée dans les conseils de France, remplaça le directoire ; la garde ligurienne, dont les citoyens paisibles redoutaient les excès, ne fut point licenciée ; le général en chef lui fit prêter serment au nouveau gouvernement, et s'en servit pour le maintenir.

Le général Kray, ayant reçu de nouveaux renforts, que la défaite de Championnet à *Genola* permit au baron de Mélas de détacher de son armée, ne tarda pas à suivre le mouvement rétrograde des Français. Watrin, attaqué à *Novi*, fut repoussé jusqu'à *Voltaggio*. Dombrowski se retira d'*Ovada* sur *Campo-Freddo* et *Ronsiglione*. Miollis évacua *Sassello* et se renferma dans *Savone*. Le général Darnaud tenait la position de *Nervi*, et faisait face au corps de Klénau, qui, renforcé de quelques bataillons russes, était rentré dans la rivière du *Levant*.

Telle était, hors de *Gênes*, la position des divers corps de cette armée presque nue,

sans ressources et bientôt affamée. Au dedans la situation n'était pas moins critique; les grains manquaient, les arrivages étaient arrêtés par les croiseurs, la famine était prochaine. La terreur des habitans se répandit dans les ports et dans les cantonnemens; l'insurrection fomentée éclata tout à coup. Nous allons tous périr de faim et de misère, s'écriaient les soldats, que faisons-nous ici? on nous abandonne, on nous sacrifie; marchons vers la France, la France! la France! Ils arrachèrent les drapeaux des mains des officiers, abandonnèrent les retranchemens de la *Bocchetta*, et descendirent à *Gênes*, emportant leurs drapeaux et traînant quelques pièces de canon. Saint-Cyr se présenta seul devant eux : Où courez-vous, soldats? — En France! en France! — Eh bien, leur dit-il, si votre devoir ne vous retient plus, si la voix de l'honneur n'est plus entendue, malheureux! écoutez celle de la raison et de votre intérêt, car votre perte est certaine : voyez le chemin qu'il vous faut prendre, l'espace que vous avez à parcourir, les périls

qui vous attendent : doutez-vous que l'ennemi qui vous suit ne vous atteigne dans le désordre de votre marche? Avez-vous oublié que vous avez fait un désert entre la France et vous? Qui vous nourrira dans ces montagnes? que trouverez-vous dans ces vallées? Allez-vous, comme des sauvages, dévorer les habitans, les femmes, les enfans dont vous avez consumé les subsistances ? Que les fuyards aillent chercher cette mort honteuse, mais qu'ils ne profanent pas leurs drapeaux, et les laissent aux mains des braves qui préfèrent de périr avec eux sur le champ de bataille. Non, vous n'avez de salut que dans vos baïonnettes ! Si vous voulez vivre et revoir la patrie, repoussez l'ennemi loin de ces murailles et du port, où le premier vent favorable va faire aborder nos convois, nos vivres, nos habits, nos munitions que votre lâcheté livre à l'ennemi.

Il parlait à des Français égarés et séduits par des traîtres : tous rentrèrent dans le devoir, et demandèrent à marcher. — Retour-

nez à vos postes que vos officiers ont gardés, mais je ne vous rendrai vos drapeaux que lorsque vous aurez réparé votre faute, et que vous l'aurez fait retomber sur l'ennemi.

Pendant que le général Kray concertait avec le général Klénau cette attaque décisive, le général Mélas étendait son aile gauche du côté d'*Ormea*, et cherchait à couper sur *Oneille* la communication de *Nice*.

Le général Klénau avait pénétré de nouveau dans la rivière du *Levant*, jusques à la vue de *Gênes* : il avait attaqué la division du général Darnaud avec des forces supérieures qu'on estimait être de 9 à 10,000 hommes, et l'avait poussé jusqu'à *Saint-Martin d'Albaro*. En même temps, le général Kray, pour se lier avec le corps de Klénau, avait fait attaquer les retranchemens de la *Bocchetta* par les généraux Hohenzollern et Eidel, qui furent vivement repoussés par la division Watrin, par ces mêmes soldats naguère insurgés, et qui combattaient pour réparer leur faute et recouvrer leurs drapeaux.

Tranquille sur ce point, le général Saint-Cyr se hâta d'arrêter les progrès du général Klénau : voici comment il manœuvra pour le rejeter encore une fois hors du territoire de *Gênes*.

Le 15 décembre, une colonne autrichienne fila le long du rivage, flanquée par deux vaisseaux de ligne et deux bâtimens légers qui suivaient son mouvement; l'autre colonne, celle de droite, où se trouvaient les troupes russes, marcha par *Fontana-Buona* et s'empara du *Monte-Faccio*. Le général Klénau la conduisait lui-même.

Le général Saint-Cyr dirigea d'abord un détachement sur les plus hautes sommités, et s'assura des postes de *Torriglia*, *Scoffera* et *Montaggio*, sur les derrières de l'ennemi : il ordonna au général Darnaud de rester avec sa division en présence de la colonne autrichienne, qui, s'appuyant au rivage, suivait la route au pied des hauteurs, et de s'y maintenir de son mieux. Enfin, il forma une réserve de quatre bataillons de ses meilleures troupes, sous les ordres des colonels

Mouton et Roussel, et la retint près de lui, en masse et cachée, entre la place et la division Darnaud, qui n'était que de six bataillons.

Le général Klénau, observant du *Monte-Faccio* la position avancée du général Darnaud, détacha deux bataillons russes qui, prenant poste derrière une muraille le long de la route, coupèrent sa communication avec la réserve. Le général en chef ne se mit point en peine de la rétablir, bien sûr que Darnaud, s'en étant aperçu, attaquerait d'abord les Russes pour dégager les derrières de son aile gauche : à peine eut-il débordé ces deux bataillons, que, dans la crainte d'être coupés à leur tour, ils firent un mouvement de flanc, gravirent la hauteur, et s'acculèrent à un château pour se rallier et cacher leur désordre : les tirailleurs de Darnaud, qui s'abandonnèrent à leur poursuite, effrayés de leur masse et d'une résistance imprévue, s'enfuirent et entraînèrent les troupes qui accouraient pour les soutenir. Les Russes rétablis reprirent leur poste der-

rière la muraille, et interceptèrent de nouveau la communication.

Le général Saint-Cyr ne démasqua point sa réserve : il détacha deux compagnies de grenadiers, leur montra la position hasardée des Russes, et les fit attaquer. Ils furent en un instant culbutés et mis en fuite par ces deux seules compagnies.

Alors le général Darnaud reçut ordre d'assaillir sur divers points la position du général Klénau, en formant de petites colonnes, jusqu'à ce que la masse fût divisée. Le général Saint-Cyr, qui appuyait ces attaques avec sa réserve, sans l'engager, observait l'irrésolution de l'ennemi, et saisit le moment favorable : ses troupes fraîches, en bon ordre, impatientes de combattre, chargèrent avec tant d'ensemble et de vigueur, qu'elles enlevèrent la position, rompirent la ligne des Autrichiens, et la jetèrent en désordre sur les revers du *Monte-Faccio*, et dans les gorges de la *Scoffera*.

Les détachemens français qui avaient tourné la montagne, et pris poste à *Torriglia* et

Scoffera, attaquèrent l'arrière-garde, firent beaucoup de prisonniers, et précipitèrent la retraite du général Klénau : il ne put se rallier que derrière la *Magra*, et ne tarda pas à prendre des quartiers d'hiver.

Saint-Cyr, rentré dans *Gênes*, y trouva les mêmes alarmes; la misère et la famine allaient croissant. Les tempêtes avaient bien forcé les croiseurs d'abandonner la côte et de prendre le large; mais les vents devenus favorables, à l'approche d'une foule de petits bâtimens qu'on découvrait à l'horizon, n'avaient donné qu'une fausse espérance; les premiers, qui en louvoyant atteignirent le port, n'étaient chargés que de combustibles. Enfin, le 18 décembre, les convois si long-temps attendus arrivèrent et furent reçus par les habitans et par l'armée avec des transports de joie, et comme le prix d'une constance héroïque.

Cependant le général Mélas pressait le siége de *Coni*; plus de 7,000 travailleurs y étaient employés. L'armée de siége, déjà nombreuse, recevait journellement de nou-

veaux renforts ; on avait détourné les eaux, pour rendre inutiles les moulins de la forteresse : enfin, plus de 200 bouches à feu devaient la foudroyer. Le prince de Lichtenstein, qui commandait le siége, avait son quartier-général à la maison de campagne de *Castelmagno*, et redoublait par son exemple le zèle des assiégeans. Enfin, dans la nuit du 26 au 27 novembre, malgré le feu de la place, la tranchée fut ouverte à 400 pas du chemin couvert devant *San-Angelo*, entre la *Stura* et la *Gesse*, ainsi que du côté de *Madonna-del-Olmo*. La garnison française tenta, le 29, une sortie pour détruire les ouvrages, mais ses efforts furent infructueux. On poussa les travaux si vivement, que le 1er décembre la première parallèle et les boyaux de communication furent entièrement achevés. Dans la nuit du 11 au 12 décembre, on arma dix-neuf batteries, et le lendemain, à sept heures, elles ouvrirent leur feu toutes à la fois. Il fut si violent et si bien dirigé, que les troupes qui défendaient les ouvrages ne purent y tenir plus

de quatre heures, et furent obligées de les abandonner précipitamment. Dans le même temps, une bombe tombée dans un magasin à poudre fit sauter une redoute. Les Autrichiens l'occupèrent; et, dans la nuit du 14, ils ouvrirent la seconde parallèle. Le bombardement continua toute la matinée, et, vers midi, le feu prit en plusieurs endroits de la place. Vers le soir, la redoute du milieu sauta; l'incendie s'étendant de plus en plus, et la chute continuelle des bombes, des obus et des boulets ôtant la possibilité de l'éteindre, les habitans firent prier le général Lichtenstein d'épargner la ville. Ce prince s'y refusa, en annonçant qu'il ne traiterait que lorsqu'un parlementaire se serait rendu dans son camp. Le commandant français, qui ne pouvait espérer de secours, et ne trouvait aucun avantage à prolonger une résistance qui ne ferait qu'amener la destruction entière de la ville, se détermina à capituler. Il envoya un officier pour convenir des articles de la capitulation; elle fut signée après quelques débats; la garnison,

forte de 2,500 hommes, se rendit prisonnière de guerre.

Ainsi, après neuf jours de tranchée ouverte, *Coni*, la clef du Piémont du côté de la France, fut remise entre les mains des Autrichiens.

On sait qu'en 1740 les Français en firent le siége, et ne purent parvenir à s'en emparer. En 1796, elle avait été livrée à Bonaparte, par une des clauses du traité de paix avec le roi de Sardaigne.

On s'étonnera moins de la prompte reddition de cette forteresse, si l'on réfléchit à la situation déplorable dans laquelle elle se trouvait lorsqu'on en fit l'investissement. Les armées françaises avaient long-temps séjourné dans les environs, et consommé une grande partie des approvisionnemens de siége; les magasins de tout genre étaient entièrement épuisés; la retraite qui suivit la bataille de *Genola* s'était faite avec tant de précipitation, que le plus grand nombre des blessés avait été laissé dans la place; les casemates en étaient encombrées, et ne pou-

vaient offrir aucun abri à la garnison qui, sans cesse exposée aux bombes et au feu continuel de l'artillerie, n'avait pas un moment de repos.

Nous avons fait remarquer les grands changemens qui ont lieu dans la guerre de campagne; et si nous n'avons pas fait les mêmes observations sur la guerre de siége, c'est que jusqu'à cette époque elle n'avait été qu'accessoire.

Les généraux en chef, pour atteindre promptement leur but, dûrent le plus souvent se borner à bloquer les grandes forteresses; et lorsqu'une place importante par sa position, mais d'une médiocre étendue, pouvait gêner leurs mouvemens, ou les inquiéter en cas de retraite, ils employèrent, pour la réduire promptement, des moyens extraordinaires et hors de toute proportion avec les moyens de défense; ils l'entouraient d'une si formidable artillerie, qu'il fallait renoncer aux calculs qui auraient fait présumer que la réduction de telle ou telle place

exigeait trente, quarante, cinquante jours de tranchée ouverte.

La petite place de *Coni* a peut-être été foudroyée par un plus grand nombre de bouches à feu qu'on n'employa jamais dans les plus grands siéges de la guerre de la Succession, ou de celle de 1740. Comment peut-on s'étonner qu'une garnison peu nombreuse, au milieu d'un incendie continuel, entourée de décombres, découragée par la désolation des habitans, et privée de l'espoir d'une longue et honorable défense, ait été forcée de capituler ?

Avant la reddition de *Coni*, Championnet avait déjà rétrogradé jusqu'à *Sospello*, petite ville à peu de distance de *Nice*. Dès le 1[er] décembre les sommités du col de *Tende* étaient abandonnées par les Français.

La division du général Ott, forte de huit à neuf bataillons, et de dix-huit escadrons, qui avait marché au secours du général Klénau, prit des cantonnemens dans le duché de *Modène* et de *Parme*. Le blocus de *Gavi* fut levé, et le corps d'Hohenzollern établit

ses quartiers d'hiver près d'*Alexandrie*. Le général Mélas transféra le sien à *Fossano*.

Les Autrichiens occupaient tous les passages qui séparent la France de l'Italie, celui du col de *Tende*, que les Français avaient évacué ; la vallée d'*Aoste*, jusqu'au pied du grand et du petit *Saint-Bernard*; la vallée de *Suze*, jusques aux gorges du *Mont-Cenis*; et la vallée d'*Ossola*. Leurs lignes s'étendaient par les lacs majeurs de *Lugano* et de *Como*, jusqu'à *Bellinzona* et *Chiavenna*. Le territoire de la république ligurienne se trouvait comme investi par les différens corps impériaux qui occupaient *Ormea*, *Cairo*, *Novi*, *Seravalle*, et les environs de *Gavi*, jusqu'à peu de distance de la *Bocchetta*. Le corps de Klénau gardait les débouchés sur la rivière du *Levant*, communiquait avec les troupes autrichiennes cantonnées dans la Toscane, et par sa droite, avec le corps du prince d'Hohenzollern.

Les Français se maintenaient dans leurs positions de *Fesnils* et de *Césanne*, d'où leurs avant-postes s'étendaient à *Colombie*,

Solemine, et *Mollière*. A la Croix de marbre, près de *Nice*, se trouvait le général Poinsot; à *Finale*, les généraux Lemoine, Clausel et Gardanne; à *Loano*, le général Séras, avec 5,000 hommes; le général Miollis avait son quartier à *Savone*, et les généraux Victor et Gardanne à *Port-Maurice* et à la *Pieva*.

Telle était en Italie la situation des restes des armées autrichienne et française à la fin de la campagne de 1799. Les pertes en hommes, la fatigue, l'épuisement, le manque de vivres, forçaient les généraux de l'empereur à suspendre leurs opérations; et loin de s'obstiner à vaincre de si vives résistances et de tenter de franchir les *Apennins* et les *Alpes*, dont les débouchés étaient déja fermés par les glaces et les neiges amoncelées, ils profitèrent de cette trève forcée par la rigueur de l'hiver pour faire reposer leurs troupes et réparer le matériel de l'armée.

Les Français souffraient davantage : ils ne trouvaient plus aucun moyen de subsister dans les étroites vallées entre les *Apennins* et la côte. Les transports étaient très-

difficiles par terre, et à peu près impossibles par mer : les maladies causées par l'excès de fatigue, et les bivouacs meurtriers de l'arrière saison avaient réduit de plus d'un tiers le nombre des combattans; la désertion, favorisée par la nature des lieux et la proximité des frontières, faisait des progrès effrayans; les murmures, les insurrections éclataient de toute part, et les restes de cette armée prêts à se dissoudre semblaient être rejetés de l'Italie, et des derniers retranchemens où ils étaient accablés par la réunion de toutes les calamités de la guerre.

Dans les temps modernes, l'Italie fut toujours facilement conquise et reconquise. En 1494, Charles VIII passe les *Alpes;* il est reçu à *Florence* le 17 novembre; entre en vainqueur dans *Rome* le 31 décembre, et s'empare de *Naples* le 21 février de l'année suivante. La rapidité de ses succès réunit ses ennemis; il est attaqué de toute part, et malgré le gain de la bataille de *Fornone*, donnée le 6 juillet, il peut à peine se faire jour pour rentrer dans ses états.

Louis XII suit l'exemple de son prédécesseur ; il attaque le Milanais et en fait la conquête en vingt jours ; *Gênes* se soumet ; il partage avec Ferdinand-le-Catholique le royaume de *Naples*, conquis en quatre mois; mais la division s'étant mise entre les Alliés, la guerre se continue avec des succès différens. Trois fois le Milanais est repris, et trois fois perdu ; enfin Louis XII, après avoir épuisé son pays, abandonne l'Italie, qu'on appelait alors le tombeau des Français.

Ces tristes exemples n'arrêtent pas un roi chevalier : François Ier rentre en Italie, gagne la bataille de *Marignan*, le 14 septembre 1515, et se rend maître du Milanais. Il en reste paisible possesseur jusqu'en 1521 ; Charles-Quint lui déclare la guerre, et s'empare de ce duché. En 1524, François Ier le reprend, mais battu et fait prisonnier à *Pavie* le 24 février 1525, il perd cette belle conquête comme des fortunes rapides, qui sont plus difficiles à conserver qu'à acquérir. Mais ce qui distingue cette campagne de 1799 en Italie, c'est le talent qu'y déployè-

rent les généraux français dans la guerre défensive. Dès que la bataille de *Magnano* a été perdue par Schérer, au même moment où 45,000 Russes venaient renforcer l'armée autrichienne, il ne paraissait plus probable que Moreau, avec une armée désorganisée, pût, non-seulement défendre le Milanais, mais même tenir en Piémont, et dans l'état de Gênes; l'armée dont Macdonald avait pris le commandement devait être prise ou détruite.

La retraite du *Mincio* à l'*Adda*, le choix de la position où Moreau sut, en trompant l'ennemi sur ses desseins, concentrer ses forces entre *Alexandrie* et *Tortone*, tenir en échec les armées impériales, et même obtenir un succès important contre des forces très-supérieures; enfin, les batailles de la *Trebia* et le ralliement inespéré de l'armée de Naples avec les débris de l'armée d'Italie, honoreront toujours, aux yeux des bons juges, les talens des généraux Moreau et Macdonald.

En rendant compte des événemens de

cette campagne, nous nons sommes permis d'avancer que le général Souwarow n'avait pas tiré de ses succès tout le parti que les Alliés avaient eu droit d'en attendre; qu'en voulant trop entreprendre à la fois, il avait manqué le résultat principal, qui devait être, avant tout, d'empêcher la réunion de Macdonald et de Moreau; mais en même temps, nous avons rendu justice à l'activité du général russe, et à la constante intrépidité de ses troupes.

Une singularité remarquable de cette campagne, c'est l'importance de l'état de Gênes, considéré comme un grand camp retranché. Nous avons fait apercevoir jusqu'à quel point les lignes d'opération avaient été prolongées et divergentes; comment l'on était parvenu de part et d'autre à faire agir simultanément des corps séparés par des espaces de vingt à vingt-cinq lieues; mais il n'y a pas d'exemple que la défensive, calculée sur une aussi grande échelle, ait eu un égal succès.

Les Autrichiens, qui avaient adopté ce système au commencement de la guerre,

avaient été obligés d'y renoncer ; et malgré les défenses naturelles que présente la ligne des *Apennins*, on s'étonnera, sans doute, que le général Saint-Cyr ait su s'y maintenir, et qu'il ait pu résister à tous les efforts des troupes autrichiennes, commandées par des généraux aussi expérimentés que Kray, Klénau, Ott et Mélas.

Cette belle défense du pays de *Gênes* déconcerta les projets des Alliés. Que l'on jette les yeux sur la carte, et l'on verra quels revers cette grande position prend sur tout le Piémont, en même temps qu'elle offre des débouchés sur le Milanais et la Toscane. Qu'on suppose l'armée française portée à égalité de force avec celle des Alliés, par des renforts reçus par le comté de *Nice*, ou par la mer ; quelle eût été la situation des corps autrichiens placés dans la vallée d'*Aoste*, dans celle de *Suze*, au col de *Tende*, et même dans la forteresse de *Coni?* Une seule bataille gagnée entre *Milan* et *Turin* les eût obligés à évacuer tout le Piémont; les scènes des anciennes guerres d'Italie s'ou-

vraient de nouveau ; les colonnes françaises rentraient dans le Milanais, et les rives de l'*Adda*, de l'*Oglio*, de l'*Adige*, pouvaient devenir encore le théâtre de la guerre. Les Alliés éprouvèrent quelle inexpugnable résistance présentaient les frontières du midi de la France, et qu'on ne pouvait raisonnablement espérer d'y pénétrer lorsque ses armées occupaient encore les *Apennins*, les *Alpes maritimes* et la Suisse.

L'empereur avait rempli son but par les succès de ses armées en Italie, et la France ne devait pas regretter l'abandon d'un pays trop éloigné de ses frontières, si elle parvenait à y établir un équilibre qui en assurât l'indépendance. Le départ de l'armée russe était peut-être un événement favorable pour la maison d'Autriche, s'il lui eût convenu de s'assurer par la paix d'utiles et avantageuses compensations pour la perte de la Belgique.

Parmi les motifs qui déterminèrent la cour de Russie à rappeler ses troupes, il faut compter le mauvais état de ses finances à

cette époque; les inconvéniens d'une énorme circulation de cuivre et de papier, et l'insuffisance de son armée régulière pour soutenir, dans des expéditions lointaines, une si grande consommation d'hommes. Catherine II n'avait pas cru qu'il fût utile à la Russie de se mêler d'une manière active de cette grande querelle. Vivement pressée au nom de sa gloire, sollicitée, tentée par le séduisant appât des subsides de l'Angleterre, elle promit des flottes et des armées; mais ses démonstrations n'eurent pour but que d'engager ses voisins, c'est-à-dire, les puissances rivales et jalouses, à commencer une guerre qui devait énerver leurs forces, et donner plus tard à la Russie l'occasion et les moyens de leur imposer des lois. Tous ces grands préparatifs qui remplissaient les gazettes du temps s'étaient bornés à des ukases; ses flottes établirent des croisières, et ses troupes ne sortirent pas de leurs cantonnemens.

La Prusse, objet constant de la jalousie des deux cours impériales, était intéressée au

maintien de l'équilibre, et voulait jouer le rôle de puissance médiatrice. L'Angleterre seule veillait aux portes du temple de *Janus*, et les tenait ouvertes : elle était cependant très-embarrassée par l'immensité de sa dette, l'énormité de ses impôts, l'extrême pénurie des moyens de subsistance, au milieu de l'abondance des denrées coloniales; tel que Midas qui changeait tout en or, partout où touchait le commerce anglais, tout se changeait en sucre et en café, sans pouvoir faire cesser la défaveur du change. Mais ces embarras, ces maux passagers ne pouvaient l'emporter sur la raison d'état, et le fond du système que nous aurons bientôt occasion de développer, après avoir rapporté les dernières opérations sur le *Bas-Rhin*, qui terminèrent entièrement cette campagne.

CHAPITRE XII.

Dernières opérations sur le Bas-Rhin — *Blocus de* Philipsbourg. — *Forces et positions des Français et des Autrichiens.* — *Etat intérieur de la France.* — *Révolution opérée par le général Bonaparte, le* 9 *novembre* 1799 (18 *Brumaire*).

Les Alliés, après la prise de *Coni*, pouvaient croire qu'ils avaient reconquis l'Italie, et qu'il ne leur restait, pour en refermer les barrières aux Français qu'à forcer l'évacuation du pays de *Gênes*. Ces succès, qui semblaient, au gré de la politique de l'Angleterre, avoir détruit et dispersé les bases du traité de *Campo-Formio*, étaient cependant plus que balancés par ceux qu'avait obtenus le général Massena contre l'armée russe. Il était facile de prévoir les conséquences qu'entraînerait le manque de concert entre les généraux et les troupes des deux empereurs. Il y a souvent une utile

émulation entre les divers corps d'une grande armée; il n'y a que rivalité entre les troupes de deux nations coalisées. Là, malgré les différences d'esprit et de caractère, l'orgueil national excite l'ambition d'une gloire commune à tous ; ici, au contraire, la différence des mœurs nourrit l'envie et engendre la discorde.

L'archiduc Charles, après l'affaire du *Neckerau*, ayant repoussé au-delà du *Rhin* le corps de troupes françaises dont les progrès l'avaient forcé à laisser au général Korsakow la tâche difficile de faire tête au général Massena, était retourné à *Donau-Eschingen*; il se bornait à couvrir la vallée du *Danube*, et les débouchés de la Souabe, devant un ennemi victorieux, et que la retraite de l'armée russe rendait plus entreprenant.

Ce prince, avec l'élite de l'armée autrichienne, tenait ainsi la tête de sa ligne de défense; c'était la même dont il s'était servi avec tant de succès pour rompre les combinaisons d'attaques des généraux Jourdan et Massena. Cette ligne, dont la gauche était

appuyée et liée par le camp retranché de *Feldkirch*, aux plus hautes montagnes du *Vorarlberg* et des Grisons, était interrompue par le lac de *Constance*. Le front de la partie la plus ouverte, et qui eût été la plus difficile à garder sans ce grand obstacle, se trouvant inondé, permettait à l'Archiduc de réserver pour sa droite la presque totalité des forces qui lui restaient, de tenir la position la plus resserrée entre le lac et les montagnes de la *Forêt-Noire*, d'en fermer les débouchés, et d'étendre autant que possible, par les mouvemens de sa cavalerie, la défense de la rive droite du *Rhin*.

Ce prince qui, le premier, avait conçu pour l'armée de l'empereur et de l'Empire un plan général de guerre qui embrassât les bassins du *Haut* et *Bas-Rhin*, et qui, par le choix et les immenses travaux du double camp retranché d'*Ulm*, avait décélé ses grandes vues, veillait avec soin sur les accès de sa droite, trop prolongée par la vallée du *Necker*. Il avait éprouvé que toutes les

fois qu'il voulait concentrer ses forces sur le *Haut-Rhin*, les Français ne manquaient pas d'opérér une diversion sur le *Bas-Rhin*, et de menacer les derrières et les principales communications de l'armée impériale.

Aussi, pendant que la maison d'Autriche ne ménageait rien en Italie pour s'assurer, par la possession de la place de *Coni*, l'établissement des quartiers d'hiver de l'armée du général Mélas, le général Lecourbe eut ordre de quitter le commandement de l'aile droite de l'armée française en Suisse pour prendre celui d'un corps formé entre *Strasbourg* et *Mayence*, sous la dénomination d'Armée du *Rhin*.

Nous ne craignons pas que nos lecteurs nous accusent d'inutiles répétitions, lorsque nous faisons remarquer un avantage de la mobilité extraordinaire des troupes françaises, et de cette promptitude à former de nouveaux corps et organiser de nouvelles armées. Sans doute c'est une vieille ruse trop connue pour devoir être redoutée, que celle de présenter à l'ennemi des cadres

vides des masques creux, et de lui faire supposer, par la composition des états-majors, des forces plus considérables que celles qui doivent agir; mais ce n'est pas seulement le succès de ce stratagème que nous faisons remarquer ici; c'est le parti qu'on peut tirer, avec des officiers et des soldats français, d'une destination, d'une entreprise nouvelle, d'une dénomination différente : à quel point leur intelligence et leur émulation sont stimulées ! quel nouvel esprit anime tout à coup des débris de corps, et de nouveaux chefs promptement réunis ! quelle ardeur se mêle à toutes les idées de changement chez un peuple belliqueux, léger, curieux, aventureux ! Le caractère du soldat français rend faciles et profitables, pour qui sait lui donner tout son essor, ces variations de forces, ces changemens de plans qui, dans d'autres armées, troublent pour longtemps l'ordre établi.

Le général Lecourbe rassembla sous ses ordres environ 18,000 hommes; il arriva à *Strasbourg* le 10 octobre 1799, et déjà le

général Ney, qui devait commander son avant-garde, avait porté son quartier-général à *Landau*, et se disposait à passer le *Rhin*.

Le prince de Schwartzemberg, le même qui s'était distingué au commencement de la campagne, en commandant l'avant-garde de l'armée de l'Archiduc, se trouvait opposé au général Lecourbe; il occupait la *Berg-Strass*, entre le *Necker* et le *Mein*. Une partie des troupes françaises, et principalement l'infanterie, passa le *Rhin*, près d'*Oppenheim*, du 11 au 12 octobre. Une forte colonne de cavalerie défila par le pont de *Mayence*, et le général Ney, ayant formé sur la rive droite son corps d'avant-garde, perça la chaîne des postes autrichiens.

Une troisième colonne passa le *Rhin* à *Worms*, et vis-à-vis de *Frankenthal*, et prit poste à *Weinheim*. *Heidelberg*, dont le pont fut d'abord attaqué vivement, mais sans succès, fut évacué le 26. Le prince de Schwartzemberg s'étant retiré sur *Manheim*, évacua aussi cette place pour couvrir *Phi-*

lipsbourg. Ce général avait d'abord trop peu de cavalerie pour tenir la campagne; il reçut du corps d'armée de l'Archiduc, un renfort de deux régimens de cuirassiers, et fut presqu'au même instant remplacé par le général Görger, qui établit son quartier-général à *Knittlingen*; la garnison de *Philipsbourg* fut renforcée, et quoique *Bruchsal* évacué par les Autrichiens eût été sur-le-champ occupé par les Français, les premiers conservèrent encore avec le poste de *Bretten* la communication du quartier-général de *Knittlingen* avec *Philipsbourg*.

Cependant l'investissement se formait, et quoique les troupes du prince de Schwartzemberg se maintinssent encore dans les postes de *Sinzheim* et à l'embranchement des routes d'*Heilbronn* et de *Wisloch*, la place de *Philipsbourg* fut resserrée; les ouvrages extérieurs les plus avancés furent insultés du 21 au 22 octobre, par les troupes de la division du général Laborde, qui fut chargé du blocus.

Le même jour, le général Ney se porta

de *Manheim* à *Schwetzingen*, renforça les postes d'observation sur *Sinzheim* et *Bruchsal*, pendant que la division de cavalerie commandée par le général d'Hautpoul défilait sur le pont que le général Lecourbe avait fait établir à *Neckerau*, et se portait sur *Ladenbourg*.

L'archiduc Charles ne pouvait cette fois abandonner les frontières de la Suisse, parce que le général Massena qui se trouvait à *Bâle*, et y avait rassemblé une forte réserve de grenadiers, menaçait de franchir le fleuve; il semblait vouloir pénétrer en Souabe, et n'aurait pas manqué de profiter d'un faux mouvement de l'Archiduc, si la diversion opérée sur *Manheim* l'avait de nouveau déterminé à s'ébranler : ce prince se borna donc à envoyer par *Heilbronn* tous les renforts de cavalerie dont il put disposer, et le premier effet de ce détachement, fut de contenir les troupes françaises qui s'étaient avancées jusqu'à *Wiesenbach*, et même de leur faire perdre un peu de terrain.

Telle était à la fin d'octobre la position du

corps d'armée française sur le *Bas-Rhin*; la colonne de gauche s'était avancée dans la vallée du *Necker*, entre *Heidelberg* et *Heilbronn*, le centre était aux environs de *Sinzheim*, et la droite investissait *Philipsbourg*, et avait poussé ses avant-gardes jusqu'à *Pforzheim*.

Le général Lecourbe partit de *Manheim* le 27 octobre ; il poussa vivement ses reconnaissances, porta son quartier-général à *Wisloch*, attaqua et battit peu de jours après le corps de cavalerie que commandait le prince de Lorraine sous les ordres du général Görger près de *Knittlingen*.

L'avantage de cette action fut de compléter l'investissement de *Philipsbourg*, et de pousser par la droite vers *Dourlach*, et par la gauche jusqu'à *Heilbronn*, les têtes des colonnes; celle de gauche commandée par le général Ney eut à combattre et repoussa un corps palatin, occupa *Heilbronn*, et poussa ses avant-postes jusqu'à *Lauffen*.

Le général Lecourbe avait un double objet à remplir, réduire *Philipsbourg*, et pénétrer

par la vallée du *Necker* jusque sur les derrières de la position centrale de M. l'Archiduc, pour l'obliger à la quitter; mais le corps d'armée rassemblé à la hâte par le général Lecourbe était trop faible encore pour un tel développement; et tandis que ses premières attaques, et l'alarme qu'il répandait dans le duché de Wurtemberg, attirait sur lui toutes les forces que l'Archiduc pouvait y diriger, et qu'il y portait avec la plus grande activité, on promettait au général Lecourbe des secours incertains et trop éloignés.

Le général Görger, pressé sur sa droite par le général Ney qui marcha sur *Brettigheim*, et voyant que le général Lecourbe poussait les éclaireurs de sa gauche jusqu'auprès de *Pforzheim*, refusa lui-même son aile gauche pour prendre une très-bonne position derrière l'*Entz*, et pour se rapprocher du général Meerfeldt qui tenait les débouchés de la *Kintzig*, et devait lui porter secours; ce dernier fut retenu par les démonstrations et les sorties de la garnison de *Kehl*, qui, quoique repoussées, remplirent cepen-

dant un but essentiel, en opérant une diversion favorable aux mouvemens du général Lecourbe au-dessus de *Philipsbourg*.

Cette place célèbre par le siége de 1734, où le prince Eugène, avec toutes les forces de l'empire, ne put honorer sa vieillesse d'un dernier triomphe, et où le maréchal de Berwick obtint la dernière couronne, la mort des braves, avait depuis long-temps perdu son importance. C'était bien encore à *Etlingen* que le général Moreau s'était ouvert l'entrée de l'Allemagne lors de son premier passage du *Rhin* en 1795; il avait alors forcé l'Archiduc de lui abandonner sa position sur l'*Alb*, les anciennes lignes d'*Etlingen*; mais ce général se contenta de masquer *Philipsbourg*, et l'Archiduc ne songea point à s'y appuyer ni à soutenir cette place; les mouvemens combinés des deux armées françaises de Moreau et de Jourdan, sur le *Haut* et *Bas-Rhin*, déterminèrent avec raison sa retraite précipitée en Franconie, sans égard au parti qu'il pouvait tirer de *Philipsbourg* pour une défensive momentanée.

Cependant, quoique d'une importance secondaire et subordonnée au succès de plus grandes entreprises, *Philipsbourg* assurait la défense de cette partie de la rive droite du *Rhin*, et couvrait la vallée du *Necker* contre les incursions des petits corps et des détachemens qui ne pouvaient s'engager et découvrir leur flanc dans ce pays très-coupé, mais ouvert par une multiplicité de communications favorables aux mouvemens de la cavalerie.

Deux fois, depuis la rupture du traité de *Campo-Formio*, *Philipsbourg* avait été attaqué et bombardé; il avait été vaillamment défendu par le Rheingrave de *Salm*, qui y commandait encore. Sa garnison, forte d'environ 5,000 hommes, presque toute composée de troupes des cercles, était barraquée dans l'étroite enceinte de la ville, qui depuis le dernier bombardement n'était plus qu'un monceau de ruines. Le Rheingrave occupait et défendit vivement les postes détachés, et particulièrement celui de *Rheinsheim*, qui fut emporté par le général Thü-

ring : l'inondation et la rigueur de la saison rendirent les approches très-difficiles.

Le général Lecourbe, voyant que les renforts que recevait l'ennemi lui donnaient l'avantage de dépasser et d'envelopper son aile gauche, et le forçaient de s'étendre plus qu'il n'eût fallu pour presser les attaques de *Philipsbourg*, tenta une attaque générale sur tous les avant-postes autrichiens, et principalement sur l'appui de leur droite vers le confluent de l'*Entz* et du *Necker* à *Besigheim*, *Kircheim* et *Lauffen*, au-dessus d'*Heilbronn*. Cette première attaque n'eut aucun succès ; les Impériaux tinrent ferme, les dragons de Latour se distinguèrent dans ce combat. Le général Lecourbe replia son aile gauche par *Fuhrfeld* et *Sinzheim*, et le prince de Hohenlohe, qui commandait l'aile droite de l'armée autrichienne, occupa *Heilbronn* et *Lauffen* le jour même de l'action.

La suite de ce désavantage à la gauche fut l'évacuation successive des postes que les Français avaient occupés sur l'*Entz* et au-

dessus de *Philipsbourg* jusqu'à *Dourlach*.

Le 7 novembre, le général Ney avait son quartier-général entre *Sinzheim* et *Nekerau-Gemund;* et du côté de *Philipsbourg* le général Laborde, après avoir soutenu un combat le 8, leva le lendemain le blocus de cette place, qui, pour la troisième fois dans la même campagne, se trouva dégagée et rouvrit ses communications avec le corps du général Görger.

Le général Lecourbe cantonna et concentra ses troupes sur la rive gauche du *Necker,* entre cette rivière et le *Rhin;* sa gauche était à *Heidelberg,* le centre à *Schwetzingen,* et la droite s'appuya au fleuve.

La réunion des corps de troupes wurtembergeoises et de celui de M. de Meerfeldt avait donné au général Görger une assez grande supériorité, surtout en cavalerie; cependant, malgré le mouvement rétrograde auquel le général Lecourbe avait été forcé, les succès avaient été variés dans les fréquens engagemens, et les Français avaient fait aussi beaucoup de prisonniers.

On estimait à peu près à 15,000 combattans la force du général Lecourbe.

Ce corps d'armée devait, selon les premiers ordres du gouvernement, être porté à 40,000 hommes, dont 25,000 auraient été détachés de l'armée du général Massena. Le général Lecourbe avait déja rempli en partie son objet par la célérité de ses mouvemens. M. l'Archiduc ne tenait plus qu'avec très-peu de forces la position de *Donau-Eschingen ;* la retraite précipitée de l'armée russe l'obligea à se dégarnir et à étendre sa gauche. Il est vraisemblable que, si la situation de leur armée d'Helvétie eût permis aux Français, malgré l'hiver très-pluvieux, de profiter de la diversion opérée par le général Lecourbe, et d'agir au de-là du *Rhin* par *Bâle* et le *Brisgau* vers les débouchés des montagnes Noires, le prince Charles eût été forcé d'abandonner sa première ligne de défense et de se retirer sur *Ulm.*

Mais depuis quelque temps on pouvait apercevoir dans les résolutions du Directoire de la République une incohérence qui décé-

lait sa faiblesse et son instabilité. Les conseils dont il feignait de s'appuyer, les lumières, la vigilance et l'activité du général Bernadotte, alors ministre de la guerre, ne pouvaient suppléer l'unité de volonté qui manquait au gouvernement. Le vice d'organisation d'un pouvoir exécutif sans chef paraissait enfin au grand jour; le courage et les talens des généraux, la valeur et l'intelligence des soldats, qui, ne cessant de combattre, avaient soutenu depuis deux ans ce monstrueux pouvoir, sapé par tous les abus, par les excès de tant de passions, ne pouvaient plus réparer les fautes accumulées par l'ignorance et la présomption des affaires. L'esprit public s'éteignait, les ressources intérieures semblaient être épuisées, les réquisitions ne pouvaient suffire à soulager la misère du soldat, les rangs étaient dégarnis des braves qui s'étaient dévoués, et les jeunes conscrits appelés pour remplir leur place désertaient leurs foyers ou leurs drapeaux; plus de la moitié de la cavalerie était hors d'état de tenir la campagne.

Les dangers les plus réels qui eussent menacé la France depuis qu'elle était engagée dans la lutte dont l'issue devait décider du sort du continent; la discorde entre les hommes qui croyaient encore gouverner, produisirent tout à coup un nouvel ordre de choses. Leur usurpation fut hardiment dévoilée, la force publique, le pouvoir d'abroger et de faire des lois, l'armée, le trésor échappèrent à leurs mains débiles, et Bonaparte, pour qui la fortune semblait avoir mûri cette circonstance, la saisissant avec audace, arracha la France au honteux esclavage sous lequel elle périssait.

Un écrivain distingué, acteur lui-même dans les scènes qui préparèrent le dénoûment rapide du 18 brumaire (9 novembre 1799) exposa de la manière suivante le tableau de l'état de la République à cette époque, dans un écrit intitulé : *La première année du consulat de* BONAPARTE.

« Le mérite partout persécuté, les hom-
» mes honnêtes partout chassés des fonctions
» publiques, les brigands réunis de toute

» part dans leurs infernales cavernes, des
» scélérats en puissance, des apologistes de
» la terreur à la tribune nationale, la spolia-
» tion rétablie sous le titre d'emprunt forcé,
» l'assassinat préparé, et des milliers de vic-
» times désignées sous le titre d'otages, le
» signal du pillage, du meurtre, de l'incen-
» die, toujours au moment de se faire en-
» tendre dans une proclamation de la patrie
» en danger; mêmes cris, mêmes hurlemens
» dans les clubs qu'en 1793, mêmes bour-
» reaux, mêmes victimes; plus de liberté,
» plus de propriété, plus de sûreté pour les
» citoyens, plus de finances, plus de crédit
» pour l'état; l'Europe presque entière, l'Amé-
» rique même déchaînée contre nous, des
» armées en déroute, l'Italie perdue, le ter-
» ritoire français presque envahi : telle était
» la position de la France avant la révolu-
» tion du 18 brumaire. »

Pendant cette tyrannie moins sanguinaire, mais non moins avilissante que celle de Robespierre, les armées françaises conservèrent le feu sacré de l'honneur; non-seulement la

postérité d'accord avec les témoignages de tous les peuples contemporains, et principalement de ceux qui combattaient contre les Français, leur rendra cette justice.

On n'apercevait point dans les camps les nuances et la subdivision des partis, l'envahissement et l'abus du pouvoir, la violence exercée contre le peuple au nom de son salut et au mépris de ses droits; toutes les proclamations de ces sauveurs de la patrie n'étaient que de vaines abstractions aux yeux de guerriers qui ne voyaient jamais ces débats funestes, pour qui ce langage des factions était aussi inintelligible qu'il paraîtra ridicule à nos descendans, et qui avaient toujours devant eux la coalition des grandes puissances de l'Europe, les menaces de destruction, la guerre d'extermination jurée à la nation française.

Cependant, lorsque la corruption du pouvoir, la présomption et l'insolent abus des succès produisaient quelque crise salutaire, le bon esprit de l'armée, s'accordant avec l'assentiment de la nation, ne man-

quait pas d'en accélérer les bons effets. Ces rares circonstances, desquelles aurait pu dépendre le salut de la France et de l'Europe, s'étaient présentées quelquefois, mais aucune révolution n'avait été aussi complète que celle-ci; aucune même n'avait laissé moins d'élémens de réaction, parce qu'elle était faite dans l'intérêt du plus grand nombre, avec la faveur de l'opinion, entre les partis extrêmes et contre les partis extrêmes; ce fut l'entier écroulement des deux prétendus pouvoirs législatif et exécutif, ennemis constitués et tour à tour vainqueurs l'un de l'autre.

Aussi l'adhésion de l'armée française à tout ce qu'avait entrepris et exécuté Bonaparte, ne fut-elle point équivoque, et nulle part les soldats n'auraient suivi les chefs égarés ou mal instruits qui auraient tenté de s'élever contre cette dictature nationale.

Le général Lecourbe profita le premier de cette disposition des esprits pour relever, avec les circonstances nouvelles, le courage et l'ardeur de ses troupes; il donna à la fois à

son armée la notification des événemens du 18 brumaire, et l'ordre de marcher contre les Autrichiens, qui, voyant *Philipsbourg* dégagé, croyaient que les Français ne songeaient plus à rien entreprendre.

Le général Gudin, qui avait remplacé le général Baraguay-d'Hilliers dans les fonctions de chef de l'état-major, que celui-ci avait quitté pour prendre le commandement d'une division de cette armée, prépara, sous la direction du général Lecourbe, le plan de cette attaque; elle fut vigoureuse et bien ordonnée, et s'exécuta, le 16 novembre, de la manière suivante :

Quatre divisions y furent employées; le général Laborde commandait la droite, où se trouvait aussi le général Legrand; les généraux Decaën et Ney étaient au centre, et le général Baraguay-d'Hilliers à la gauche; la réserve de cavalerie était sous les ordres du général d'Hautpoul. Toute la ligne autrichienne entre *Philipsbourg* et le *Necker* fut attaquée et forcée en même temps.

A la droite, le général Laborde, avec la

première division, porta sa brigade de droite sur *Neuhofheim* et celle de gauche sur *Weissenthal*, culbuta les troupes impériales postées à *Waghœusel*, entoura et prit un bataillon entier et cinq pièces de canon, et forma pour la troisième fois le blocus de *Philipsbourg*.

A la gauche, le général Baraguay-d'Hilliers, avec la quatrième division, éclaira la rive gauche du *Necker*, et se portant sur *Dilsberg*, couvrit le mouvement du général Ney, dont les colonnes opposées à celle du général Hohenlohe, remontèrent la petite rivière d'*Elsatz*, et malgré la plus vigoureuse résistance, s'emparèrent de *Weïbstadt* et de *Sinzheim*, et poussèrent jusques au-delà d'*Eppingen*.

La principale attaque fut dirigée contre la position centrale occupée par le prince de Lorraine en avant de *Bretten* et de *Bruschsal*, entre la *Kraich* et la *Salzbach* : le général Decaën, avec la seconde division, marchant par *Mingolsheim* sur *Ubstatt* et *Gochsheim*, tourna la droite des Autrichiens pen-

dant que le général en chef Lecourbe, avec une réserve de deux régimens de cavalerie et une compagnie d'artillerie légère, après avoir appuyé sur *Waghæusel* et *Weissenthal* le mouvement de son aile droite, s'avança rapidement sur *Forst*, attaqua le prince de Lorraine à *Bruchsal*, le déposta, et le poursuivit jusqu'à *Bretten*.

L'armée autrichienne fut forcée de reprendre ses positions sur l'*Entz* : le prince de Lorraine établit son quartier-général à *Vaihingen* ; le général Görger ne poussa point ses avant-postes au-delà de *Pforzheim* et de *Knittlingen* ; le général Hohenlohe prit poste à *Furfeld*, et le général Szenkeresky, vers l'*Odenwald*.

La garnison de *Philipsbourg* se trouva de nouveau resserrée dans la place, et le corps du blocus poussa ses avant-postes jusques auprès de *Dourlach*, tandis que sur la gauche le général français Ney porta les siens au-delà d'*Heilbronn*.

L'impétuosité et le succès de cette attaque déterminèrent M. l'Archiduc à détacher un

nouveau corps d'infanterie et de cavalerie sous les ordres du général Sztarray. Huit bataillons palatins et de troupes wurtembergeoises, renforcèrent le prince de Lorraine à *Vaihingen*, et les Impériaux firent de nouveaux efforts pour dégager entièrement *Philipsbourg*. Les plans déjà conçus par le premier consul, le déplacement et la nouvelle distribution de forces qu'ils exigeaient, la destination des généraux ne permettaient pas de faire agir l'armée d'Helvétie déjà presque disloquée ; et le prince Charles ne manqua pas de saisir l'avantage que lui donnait cette inaction, pour assurer enfin les quartiers d'hiver de son corps d'armée du Bas-Rhin.

Dès le 23 novembre, les Autrichiens reprirent l'offensive; le général Scheibler qui occupait *Dourlach*, attaqua auprès de *Friedrichsthal*, un des corps avancés qui couvraient le blocus de *Philipsbourg*, et le força de se replier sur *Graben*.

En même temps, les troupes de la levée de *Mayence* attaquèrent dans l'*Odenwald* tous les postes français répandus dans cette

partie, entre le *Necker* et le *Mein*, les obligèrent de se concentrer à *Weinheim*, et bientôt après à se retirer sur le *Necker*.

Le général Lecourbe voyant tâter ainsi et déborder les extrémités de ses aîles, se porta en avant, rapprocha de *Sinzheim* le centre de sa ligne, coupant les deux routes d'*Heilbronn*, et tenant entre les petites rivières de *Kraich* et d'*Essenbach*, les positions avantageuses de *Weiler* et de *Muntzingen*.

Le général Sztarray ayant reçu tous ses renforts, se préparait, en effet, à une attaque générale; il arriva à *Entzweihingen* avec le gros de son armée, le 29 novembre; il dirigea son effort sur le centre de la ligne des Français, et forma trois colonnes : la première sous les ordres du prince Hohenlohe marcha sur *Furfelden;* la deuxième, commandée par le prince de Lorraine, se forma sur les hauteurs, entre *Eppingen* et *Bretten;* le général Görger prit position avec la troisième colonne, près de *Gochsheim;* la réserve fut placée à *Bretten*.

Par cette disposition, le général Sztarray

voulant attaquer, par son aile droite, la gauche du général Lecourbe, et le déposter de la position de *Weiler*, se présentait obliquement, et refusait sa gauche : cette attaque, l'une des plus vives qu'aient exécutées les troupes impériales, commença le 2 décembre à neuf heures du matin, et fut conduite par le prince Hohenlohe. Le poste de *Sinzheim*, sur lequel il se porta d'abord, fut opiniâtrement défendu : cette première attaque fut appuyée par la seconde colonne, qui emporta, après un combat très-vif, la position de *Weiler :* alors maître des deux rives de l'*Entz*, le général Sztarray fit avancer toute son aile gauche, le corps du général Görger, et la réserve vers *Odenheim*, et parvint à faire tourner la position de *Muntzingen* : on combattit à *Odenheim* jusqu'à la nuit.

La division des troupes françaises qui occupait la position retranchée de *Lobenfeld* et qui formait la gauche de la ligne, soutint l'effort d'une partie de l'aile droite des Impériaux, qui, s'avançant sous le général Szen-

keresky, pour couvrir l'attaque du prince de Hohenlohe sur *Sinzheim*, marcha par *Weibstadt*, déborda et tourna la gauche des Français.

Le général Lecourbe ayant réuni près de *Wissloch* la plus grande partie de ses troupes, occupant encore une position en avant du côté de *Sinzheim*, et ne cédant le terrain que pied à pied, fut attaqué de nouveau le lendemain par les mêmes colonnes et dans le même ordre; il arrêta celle du prince de Hohenlohe, qui marchait directement par la route de *Sinzheim;* mais celles du général Görger ayant trouvé moins d'obstacles, pénétrèrent jusqu'à *Wissloch*, et s'emparèrent de cette petite ville, seul point de passage et de retraite pour les troupes françaises qui occupaient encore *Beyerthal*, sur la rive droite de l'*Elsatz*.

Wissloch fut peu d'instans après repris par les Français, qui le défendirent contre les attaques très-vives que fit réitérer le général Sztarray; ce poste fut pourtant de nouveau emporté à la baïonnette par les Autrichiens

avant la fin de la journée, et le général Lecourbe acheva sa retraite par *Leimen* sur *Schwetzingen*.

Philipsbourg était dégagé pour la troisième fois; l'armée autrichienne appuyant sa gauche au *Rhin* par *Hockenheim*, tenait la *Bergstrass*, et resserrait de plus en plus l'armée française. Le général Lecourbe, avec des forces inférieures, et n'espérant plus voir arriver les renforts qui lui avaient été promis de la Hollande et qui étaient à peine arrivés sur la *Roër*, voulut profiter de l'empressement des Impériaux à entrer en quartier d'hiver, et proposa au général Sztarray de conclure un armistice, que celui-ci n'accepta que sous la condition qu'il serait soumis à la ratification de M. l'Archiduc.

Les troupes françaises devaient occuper une ligne, dont la droite s'appuyant au *Rhin*, au-dessus de *Manheim*, couperait la route de *Schwetzingen*, en avant du pont de *Neckerau*, et dont la gauche s'arrêterait au-dessus de *Seckenheim*. Cette ligne prolongée au-delà de la rive droite, devait en-

velopper le *Necker-Thal* et le *Necker-Garten :* l'armée autrichienne ne devait point occuper la position de *Galgemberg.*

Ces principales conditions de l'armistice conclu entre le général Lecourbe et le général Sztarray, étaient évidemment à l'avantage des Français, qui ne pouvaient que très-difficilement se soutenir sur la rive droite du *Rhin*, entre ce fleuve et le *Necker*, dans un espace resserré et dans des postes dont les communications près des confluens des rivières, devenaient chaque jour plus mauvaises. Ce corps d'armée détaché se trouvait trop éloigné du centre de la grande armée sur le *Haut-Rhin*, et n'en tirait aucun secours, tandis que les Impériaux étaient renforcés et rafraîchis par le gros de leur armée, que leur ligne restait contiguë, et qu'ils pouvaient employer à leur droite la meilleure partie de leur cavalerie devenue inutile dans les positions montueuses que conservait M. l'Archiduc.

Aussi ce prince refusa-t-il de ratifier la

convention que lui soumit le général Sztarray. Le général Lecourbe, qui dès le 5 décembre, jour de la signature de la convention, avait fait repasser le *Rhin* à la plus grande partie de ses troupes, évacua *Manheim* et les retranchemens de *Neckerau*, dont les Autrichiens reprirent possession le 11 décembre.

Ces opérations sur le *Bas-Rhin*, ces attaques mutuelles des deux corps d'armée forcés deux fois de céder l'un à l'autre les mêmes postes, les mêmes positions, n'eurent aucun résultat, parce qu'elles n'étaient point liées à un plan général, et que les succès alternatifs de cette diversion ne pouvaient influer sur la situation générale des affaires.

L'événement inattendu qui venait de changer le sort de la France, en donnant un autre caractère à sa révolution, et replaçant l'intérêt du gouvernement dans l'intérêt de l'état, occupait l'Europe, et tenait les esprits en suspens. On espérait qu'à la fin de cette campagne, la force des choses amènerait les deux partis à des ouvertures. L'expérience

avait démontré qu'il ne suffisait pas de quelques victoires pour décider la question, et forcer le parti vaincu à recourir aux négociations. Des revers constans pendant trois campagnes, n'avaient pu décourager les armées autrichiennes; et les Français, qu'on ne croyait redoutables que dans les succès, avaient montré, dans leurs retraites de *Souabe* et d'Italie, et dans la défense opiniâtre du pays de *Gênes*, comment ils savaient aussi supporter la mauvaise fortune. Le relâchement des liens des deux cours impériales, la séparation de leurs armées, et la défection qu'elles faisaient pressentir, rétablissaient l'équilibre de forces; la lutte prolongée semblait ne pouvoir produire qu'un plus grand épuisement.

Bonaparte, qui fixait tous les regards, saisit l'avantage de cette tendance commune, et s'empressa de se rendre l'organe de l'opinion et du vœu général pour la paix. Accoutumé à se prendre dès l'abord aux dernières difficultés, il écarta les formes, négligea les convenances d'usage, et proposa directe-

ment, et par une lettre publique au roi d'Angleterre, de traiter de la paix.

L'état intérieur de la France depuis le traité de *Campo-Formio*, les progrès de l'anarchie pendant le congrès de *Rastadt*, le suicide polititique des premières autorités, détruisant elles-mêmes l'illusion de leur illégale existence, l'iniquité de leur nouvelle agression, avaient servi à souhait les projets du ministère anglais, pour former une plus redoutable coalition. Tous ses efforts étaient justifiés d'avance; il avait aussi trouvé un ressort puissant dans le changement de système de la cour de Russie, et les dispositions de l'empereur Paul Ier à prendre une part active aux affaires du midi de l'Europe.

Mais les sentimens et les intérêts qui cimentaient l'alliance des deux cours impériales, et les avaient déterminées à entrer dans le nouveau plan de M. Pitt, et leur avaient fait accepter les subsides de l'Angleterre, avaient déjà perdu leur force; et quoique mieux servie par la fortune, cette seconde coalition fut dissoute plus ra-

pidement que ne l'avait été la première.

L'empereur Paul Ier n'avait été déterminé à prendre les armes par aucun intérêt d'agrandissement ; il ne pouvait espérer un dédommagement équivalent à la perte longtemps irréparable de la meilleure partie de son armée, et aux frais immenses qu'il avait faits, et que ne couvraient point à demi les subsides de l'Angleterre. Persuadé que le gouvernement républicain de la France était incompatible avec l'existence d'aucune monarchie en Europe, il croyait, comme souverain, devoir à sa sûreté, comme à celle de l'empire germanique, de faire tous ses efforts pour le détruire; ce prince avait cru que son exemple exciterait toutes les puissances méditerranées à former contre les Français une espèce de croisade; et lorsque dans les divers événemens de cette campagne très-glorieuse pour ses armes, malgré les revers qui les accablèrent, il aperçut que ces motifs de rétablissement d'ordre social de souveraineté légitime, de juste équilibre de puissance qu'on avait tant fait valoir,

n'étaient que de vains prétextes, et que lui seul combattait pour le grand intérêt commun, il s'éloigna du tourbillon dans lequel il avait été entraîné. Le retour de Bonaparte, et les événemens qui le suivirent, justifièrent la prudente conduite du cabinet de *Saint-Pétersbourg*. L'empereur Paul était donc à cette époque, d'autant plus disposé à une pacification générale, qu'il n'avait voulu faire qu'une guerre générale.

La maison d'Autriche, que l'occupation de la Suisse avait justement alarmée, venait de s'assurer dans la *Lombardie* et le *Piémont*, une solide garantie pour les riches compensations qu'elle avait obtenues par le traité de *Campo-Formio*, au prix de sa considération et presque de son influence dans l'empire; elle avait à la fin de cette campagne des gages suffisans pour conserver et peut-être pour étendre ses nouvelles possessions en Italie. Le sort des armes en avait décidé; celles de l'Empereur et les talens de ses généraux avaient reçu beaucoup d'éclat par cette conquête, quoiqu'il fût juste de faire une meil-

leure part de gloire à la défensive du général Moreau, et à la retraite du général Macdonald.

Cependant les avantages remportés par les armées impériales ne pouvaient être poussés plus loin sans un nouvel accroissement de forces, à moins que celles de la France ne tendissent encore plus rapidement à s'affaiblir; mais on devait au contraire présumer que la défection des Russes, ôtant aux armées impériales tout espérance d'entreprendre une agression générale, les armées françaises s'organiseraient, pour la troisième fois, sous un généralissime chef de l'état, dont le génie actif substituait un nouveau ressort à celui du fanatisme politique déjà presque usé : ainsi tout conseillait la paix à la cour de Vienne; et comme Bonaparte la proposait sur les bases du traité de *Campo-Formio*, on ne peut douter que la paix continentale n'eût été conclue à cette époque, si le cabinet de Londres n'avait redoublé d'efforts, et prodigué les sacrifices pour l'empêcher.

Depuis la ligue des deux cours impériales,

et les succès des armées combinées en Italie, on ne doutait plus en Angleterre qu'il ne fût possible de forcer la France à la rétrocession de la Belgique; elle avait été arrachée à *Léoben*, par le conquérant négociateur, sans que la cour de Vienne eût, dans cet échange qui déplaçait tout le système politique de l'Europe, montré aucun égard pour les vues et l'intérêt principal de ses alliés d'outre-mer : ceux-ci poursuivaient donc avec ardeur le redressement d'un si grave dommage. Tout ce qui tendait à donner quelque stabilité au gouvernement français, et par-là même à disposer les puissances continentales à s'en rapprocher, était diamétralement opposé aux vues du cabinet de Saint-James. L'examen des intérêts invariables de l'Angleterre, et le développement des motifs du refus obstiné, et presque insultant, qu'éprouva le général premier Consul, trouveront plus naturellement leur place dans l'introduction à l'histoire de la campagne de 1800.

Outre la constance du gouvernement anglais dans la poursuite de ses plans hostiles,

et cette fière obstination que l'homme d'état impartial doit savoir apprécier, deux grandes erreurs contribuèrent à rallumer à cette époque le flambeau de la guerre, et sous ce rapport, elles méritent d'être relevées.

Peu d'observateurs des scènes de la révolution avaient suivi leur enchaînement, démêlé leurs causes successives, et la complication de leurs effets : on s'occupait fort peu, même en France, de remarquer dans ces secousses fréquentes les élémens qui les avaient produites. Les intérêts froissés, les imaginations exaltées, les remords, l'ambition s'empressaient de jeter dans l'oubli, de couvrir d'un égal mépris les scènes et les acteurs qui avaient fait changer la face des affaires; on blâmait tout aveuglément. Combien de faits et d'exemples dignes de mémoire furent ignorés, combien d'ombres illustres attendront dans ces épaisses ténèbres que les regards de la postérité les dévoilent et les rendent à la vie de l'histoire !

Les ennemis de la France ne manquèrent pas de confondre la crise du 18 brumaire

avec celles qui l'avaient précédée, et d'en méconnaître les effets; cependant l'événement qui venait de concentrer l'exercice incontestable de l'autorité, et la disposition sans modification et sans partage de la force armée pour la sûreté et la défense de l'État, n'était pas moins important que celui de la première révolution, où l'ancien gouvernement se perdit en laissant désorganiser les élémens de la force publique, au lieu de les rallier dans l'intérêt national et celui de sa propre conservation. C'est entre ces deux grandes époques, celle de la divergence et de la corruption des autorités, après l'impolitique dissolution de la première assemblée nationale, et celle de la concentration du pouvoir entre les mains de Bonaparte, qu'il faut placer et resserrer l'histoire épouvantable de l'anarchie de la France, *non ultrà, non citrà.*

Les historiens fidèles de la révolution française, non les contemporains, mais ceux qui nous succéderont, et qui, placés au vrai point de vue, interrogeront nos ombres et

confronteront nos témoignages, sauront mieux que nous démêler la vérité, et ne se méprendront point aux vaines déclamations dont l'esprit de parti et les rivalités de nation ont surchargé les plus précieux documens.

A cette erreur sur la révolution du 18 brumaire, le ministère anglais joignait la conviction que les ressources de la France étaient à tel point épuisées, qu'on ne pourrait lever ni contributions ni soldats que par les dernières violences. Bonaparte répugnerait-il à s'en servir? Il ne pourrait rétablir ses armées et tenir la campagne; céderait-il à la nécessité, mettrait-il la terreur à la place de l'enthousiasme éteint? Alors il serait contraint de pactiser avec ses ennemis, il releverait le parti qu'il venait de terrasser, et ne pourrait satisfaire le vœu national. Nous verrons ces préventions de la part des Anglais produire un effet tout contraire à leur attente, justifier le gouvernement français, disposer la nation à faire de nouveaux sacrifices: nous verrons comment la querelle se renga-

gea, et fut aussi vive que si elle eût été toute nouvelle; enfin, comment la belle Europe, dévastée, presque épuisée, inondée du sang d'un million de soldats, fut condamnée à renaître pour être de nouveau déchirée par le vautour de la guerre.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

Sur la Guerre de l'Inde.

Nous nous sommes prescrits de ne point enfler les volumes de ces essais historiques en y insérant les nombreuses pièces officielles que les gouvernemens ont publiées à diverses époques, à moins que ces documens ne fussent indispensables pour faire connaître à nos lecteurs, en leur évitant de fastidieuses recherches, les changemens opérés par de grandes transactions entre les puissances belligérantes, ou les causes immédiates des événemens dont nous avons à rendre compte. Le rapport du lord Mornington à la Compagnie des Indes entre dans cette dernière catégorie : le gouverneur-général des établissemens anglais y exposa les motifs qui le déterminèrent à l'attaque qu'il dirigea contre Tippoo-Saïb, et dont le résultat fut, ainsi que nous l'avons fait connaître, la distraction de la puissance, et la mort de ce vaillant prince indien. Nos lecteurs porteront un jugement impartial sur cette espèce de manifeste, qui servit à justifier aux

yeux des nations européennes la guerre qui rendit les Anglais maîtres du royaume de Mysore.

Extrait d'une lettre du lord Mornington à la cour des Directeurs de la Compagnie des Indes.

Du fort Saint-Georges, le 29 mars 1799.

« On eut connaissance, pour la première fois, » le 3 juin 1798, à *Calcutta*, d'une proclamation du » général de l'*Isle-de-France*, datée du mois de février » de la même année. Cette proclamation fait con- » naître qu'une ambassade, envoyée par Tippoo- » Sultan, est arrivée à l'*Isle-de-France*; qu'elle était » chargée de remettre des lettres de ce prince, adres- » sées non-seulement au gouverneur de cette île, mais » encore au Directoire exécutif de France; que ces » lettres contiennent la proposition de conclure une » alliance défensive et offensive avec la France; de » payer et d'entretenir toutes les troupes que la France » pourra fournir au Sultan, et de commencer contre » les Anglais dans l'Inde, une guerre active pour » laquelle le Sultan déclare avoir fait ses préparatifs, » et qu'il attend avec impatience le moment où le » secours de la France lui donnera la possibilité de » satisfaire son désir ardent de chasser les Anglais de » l'Inde. La proclamation finit par offrir des encoura- » gemens à tous les Français qui voudront entrer au

» service de Tippoo-Sultan, selon les conditions qui
» seront réglées avec ses ambassadeurs alors à l'*Isle-*
» *de-France*. Quoique d'abord je fusse porté à douter
» de la vérité de cette extraordinaire proclamation,
» je jugeai convenable d'en envoyer une copie,
» le 9 juin, au général Harris, (alors gouver-
» neur du fort *Saint-Georges*, et commandant en
» chef de la côte de *Coromandel*), en lui faisant sen-
» tir que si on apprenait qu'elle fût authentique, elle
» serait cause d'un démêlé sérieux avec Tippoo-
» Sultan, et en lui enjoignant de s'occuper sans délai
» des moyens d'assembler une armée sur la côte de
» *Coromandel*, si la nécessité forçait malheureuse-
» ment à de tels préparatifs. Le 18 juin 1798, je reçus
» une lettre du 28 mars, du lord Macartney, qui
» m'envoyait une copie authentique de la proclama-
» tion; en même temps arrivèrent, à *Calcutta*, plu-
» sieurs personnes qui s'étaient trouvées à l'Isle-de-
» France lors de sa publication. Depuis leur témoi-
» gnage, je fus en état d'obtenir une connaissance
» exacte et authentique de toutes les circonstances
» importantes qui ont accompagné la publication de
» cette proclamation à l'*Isle-de-France*; j'en fis part
» sur-le-champ à votre comité secret, et j'ai aujour-
» d'hui l'honneur de les faire connaître à votre hono-
» rable cour.

» Tippoo-Sultan a envoyé deux ambassadeurs,

» qui se sont embarqués à *Mangalore* pour l'Isle-de-
» France, et sont arrivés, vers la fin de janvier 1798,
» à la ville de *Port-Nord-Ouest*, dans cette île. Ils
» ont été publiquement reçus par le gouvernement
» français, traités avec égards et distinction, et en-
» tretenus aux frais du trésor public pendant la durée
» de leur séjour dans l'île. Avant l'arrivée de ces
» ambassadeurs on n'y pensait ni on n'y disait que les
» Français dussent fournir des secours à Tippoo, et
» qu'il y eût quelque apparence de guerre entre ce
» Prince et la Compagnie; mais deux jours après
» l'arrivée des ambassadeurs, la proclamation dont
» il est question fut publiée et affichée dans toute la
» ville du *Port-Nord-Ouest*. Les ambassadeurs, loin
» de réclamer contre ce qu'elle contient, tinrent pu-
» bliquement, et sans dissimulation, le même langage
» à l'égard de la guerre offensive que devait commencer
» Tippoo contre les possessions anglaises dans l'Inde;
» et même ils permirent que cette proclamation fût
» distribuée par leurs agens dans le lieu de leur domi-
» cile. Ils étaient présens lorsque le gouvernement
» français commença à agir selon les termes de la
» proclamation, et ils aidèrent à l'exécution des pro-
» messes qu'elle contient, en faisant, au nom de
» Tippoo, des offres à tous ceux qui voudraient
» s'engager à son service; ils proposèrent une le-
» vée d'hommes plus considérable que cela n'était

» possible, et affirmèrent que leurs pouvoirs étaient
» illimités, relativement au nombre de troupes
» qu'ils pourraient rassembler au nom de Tippoo-
» Sultan. Suivant la teneur du dernier paragraphe
» de la proclamation, ils stipulèrent plusieurs en-
» gagemens au nom du Sultan, avec différens Fran-
» çais, entre autres avec M. Dubue, qui promit d'en-
» trer au service de leur Souverain, pour faire la
» guerre qui devait commencer immédiatement contre
» les Anglais, dans l'Inde. Il se présenta alors une
» occasion favorable de s'éclaircir parfaitement si les
» démarches des ambassadeurs du Sultan à l'Isle-de-
» France étaient conformes aux instructions de leur
» Prince; car quoiqu'il fût plus que vraisemblable
» qu'ils n'auraient pas osé transgresser les limites de
» leurs pouvoirs dans une matière si importante que
» la conclusion d'un traité d'alliance offensif avec les
» Français contre la Compagnie des Indes anglaises,
» il restait cependant encore à savoir si Tippoo-
» Sultan voudrait avouer des procédés qui ne pouvaient
» manquer de l'exposer au juste ressentiment de votre
» gouvernement. Cette question fut immédiatement ré-
» solue, puisque le Sultan permit, sans hésiter, aux
» troupes françaises, de débarquer publiquement à
» *Mangalore;* et que, loin de manifester la moindre
» apparence de mécontentement de la conduite de ses
» ambassadeurs, il les reçut, ainsi que les officiers

» français et les principales personnes de leur suite,
» avec des témoignages extraordinaires d'honneur et
» de distinction. Enfin, il prit à son service la plus
» grande partie des troupes françaises qui s'étaient
» engagées pour faire la guerre à la Compagnie, et il
» continua encore à les payer.

» En confirmation des faits que je viens de rap-
» porter, je reçus la nouvelle positive que, depuis
» quelque temps, Tippoo avait fait les plus grands
» préparatifs militaires pour remplir ses engage-
» mens avec l'ennemi; que la plus grande partie de
» son armée était prête à entrer en campagne, et
» était déjà campée sous ses ordres. Il ne chercha pas
» même à diminuer les griefs qu'avait contre lui le
» gouvernement anglais. Dans ses lettres à sir John
» Shore, écrites peu de temps avant le retour de ses
» ambassadeurs, et reçues au fort *William* le 26
» d'avril 1798 (jour auquel les troupes françaises
» débarquèrent à *Mangalore*), Tippoo déclare que
» son cœur amical est toujours ouvert aux égards dus
» à la justice et à la vérité, et qu'il serait toujours
» disposé à renforcer les liens de la paix et de la
» bonne intelligence entre les deux nations. Ensuite
» il prie sir John Shore de confirmer lord Morning-
» ton dans les sentimens d'union et d'amitié qui
» sont désormais établis si solidement entre les deux
» états. Ce n'est assurément pas là le langage d'un

» ennemi, ni même celui d'un mécontent. Il est
» hors de doute que ces lettres étaient écrites au mo-
» ment même où il attendait à tout instant les se-
» cours qu'il avait vivement sollicités de notre en-
» nemi, dans le dessein formel de commencer une
» guerre offensive contre les possessions de la Com-
» pagnie : et d'après ces faits bien constatés, votre
» honorable cour peut juger facilement de quelle dis-
» positions bienveillantes était animé le cœur amical
» de Tippoo, lorsqu'il nous assurait de son affec-
» tion; quels étaient *ses égards* pour la *justice* et la
» *vérité*, et comment *il désirait renforcer les liens*
» *de la paix et de la bonne intelligence* entre les
» deux nations.

» Dans ces circonstances, il me parut également
» conforme aux maximes de la justice et aux pré-
» cautions d'une saine politique, d'attaquer sur-le-
» champ Tippoo, afin de prévenir l'exécution de
» ses projets de vengeance et d'ambition. La con-
» duite de ses ambassadeurs, ratifiée par lui-même,
» et suivie de l'admission des troupes françaises
» dans son armée, était, certes, l'équivalent d'une
» déclaration de guerre, non motivée, claire et pu-
» blique; mais, au moment même où il manifestait
» ainsi ses projets hostiles, les moyens d'en assurer
» le succès ne répondaient pas à ses espérances. La
» faiblesse des secours qu'avaient pu lui fournir les

» Français, était un puissant motif pour attaquer
» promptement cet ennemi implacable et perfide,
» avant qu'il eût pu perfectionner l'état de son ar-
» mée à l'aide des officiers français qu'il avait pris
» à son service, ou qu'il eût reçu de nouvelles
» forces, grâces à sa nouvelle alliance avec la
» France. Le moment même de cet affaiblissement
» momentané, qui vraisemblablement lui cause-
» rait beaucoup de mécontentement et de découra-
» gement, était assurément le mieux choisi pour
» frapper un coup qui pût lui enlever promptement
» ses ressources et ses moyens, et pour l'empêcher de
» retirer aucun avantage des secours de la France
» s'il lui en arrivait. Le gouvernement français
» n'avait jamais déguisé son dessein de tenter une
» entreprise contre les possessions anglaises dans
» l'Inde, et, quoique je n'eusse aucune preuve
» positive qu'il existât une correspondance régu-
» lière entre Tippoo-Sultan et le Directoire exécutif
» de France avant l'arrivée de ses ambassadeurs à
» l'*Ile-de-France* en janvier 1798; cependant la na-
» ture de cette ambassade présentait de fortes pré-
» somptions qu'une correspondance d'un même ca-
» ractère avait eu lieu auparavant. Cette présomp-
» tion était encore fortifiée par la connaissance po-
» sitive que j'avais acquise, que, depuis quelque
» temps, des émissaires français étaient dans les

» conseils de Tippoo-Sultan, et que leurs discours
» lui avaient inspiré la confiance qu'il recevrait bien-
» tôt des secours considérables : en admettant même
» que cette attente fût frustrée, soit par manque
» de parole de la part de la France, soit par la
» vigilance et la supériorité des flottes de Sa Ma-
» jesté, j'étais informé que Tippoo avait aussi en-
» voyé à Zeman Shah une ambassade, dont l'ob-
» jet était d'encourager ce prince à suivre son an-
» cien projet d'envahir l'*Indostan*. Tous les avis
» qui me parvenaient du nord-ouest de l'*Indostan*,
» portaient que Zeman Shah suivrait son projet
» d'invasion dans le cours de la campagne suivante;
» et il était probable que son approche, qui occu-
» perait nécessairement l'armée dans le *Bengale*,
» serait le signal d'une irruption de Tippoo dans le
» *Carnate*. Dans de telles circonstances, il eût été
» d'une politique faible et maladroite, de confier
» la sûreté du *Carnate* à la foi douteuse de Tippoo,
» ou de le laisser plus long-temps dans la pos-
» sibilité de choisir, comme il le voudrait, le temps
» propice à l'attaque qu'il méditait. En conséquence,
» je jugeai nécessaire d'assembler l'armée sans délai
» sur la côte de *Coromandel* et de *Malabar*, et je
» donnai des ordres pour ce rassemblement, le 20
» de juin 1798.

» Quelques officiers du plus grand talent, au fort

» *Saint-Georges* me déclarèrent, que notre armée,
» dans le *Carnate*, ne pouvait être rassemblée pour
» une guerre d'agression avant l'année 1800, et que
» même, pour défendre le *Carnate* d'une invasion,
» six mois étaient nécessaires pour qu'elle pût se met-
» tre en campagne. Malgré ces représentations et
» d'autres semblables, je ne fus point découragé, et
» j'insistai fortement pour la prompte exécution de
» mes ordres.

» Pendant que l'armée se rassemblait sur les côtes
» de *Coromandel* et de *Malabar*, je travaillai à
» raffermir, à améliorer l'alliance défensive, con-
» clue entre l'honorable Compagnie et leurs altesses
» le Nizam et le Peshwah, aux termes des traités
» de *Paangul*, *Poonah* et *Seringapatam*, afin
» d'établir une barrière contre l'ambition et la ven-
» geance de Tippoo-Sultan. L'état où se trouvaient
» nos alliés le Peshwah et le Nizam, me présentèrent
» de vifs sujets d'anxiété : l'objet du traité de *Se-*
» *ringapatam* était de maintenir leur pouvoir res-
» pectif, et je les trouvai l'un et l'autre dans un degré
» inquiétant de faiblesse ; le premier, par l'aggres-
» sion de Doulet Row Sindia ; et le second, soit
» par les menaces du même chef, soit par l'établis-
» sement d'une faction française active et nombreuse
» dans le *Decan ;* tandis que les convulsions inté-
» rieures de chaque pays avaient diminué les res-

» sources de l'un et de l'autre, et que leurs divisions
» et leur animosité mutuelle rendaient impraticable
» cable tout recours de leur part contre Tippoo. Le
» résultat de mes réflexions m'offrait donc 1°. la
» perte du bienfait de la triple alliance contre Tippoo,
» par l'impuissance de nos alliés à remplir leurs
» engagemens avec la Compagnie; 2°. l'établisse-
» ment d'une armée française dans les états d'un
» de nos alliés, dans le voisinage du territoire de
» notre irréconciliable ennemi, et sur les confins du
» *Carnate* et des *Circars* du nord. Dans cet état de
» choses, la compagnie était exposée sans être sou-
» tenue par un seul allié, au hasard d'une guerre
» contre les forces réunies de Tippoo et des Français.

» Le 18 septembre je ratifiai un nouveau traité de
» subside avec le Nizam.

» Le 18 octobre, je reçus la première nouvelle
» positive de l'invasion de l'Égypte par les Français,
» et de leurs succès dans ce pays. Alors il devint
» hors de tout doute que nous étions dans la né-
» cessité absolue, ou de forcer Tippoo-Sultan à se
» détacher de l'alliance de la France, ou de le met-
» tre dans l'impossibilité de donner des secours aux
» Français, s'ils tentaient de pénétrer dans l'Inde.
» Mon opinion était depuis long-temps, qu'aucune
» négociation avec Tippoo ne pouvait réussir, à
» moins qu'elle ne fût soutenue de dispositions mi-

» litaires, qui l'inquiétassent sur la sûreté de ses
» états, et qu'aucune disposition militaire ne pou-
» vait avoir un effet avantageux, à moins que nos
» troupes ne marchassent contre sa capitale, dans
» le dessein d'en faire le siége. En conséquence, le
» 28 d'octobre, je donnai des ordres positifs et
» pressans, au gouvernement du fort *Saint-Georges*,
» de compléter promptement tout l'équipement de
» l'artillerie de siége, et de la faire avancer le plus tôt
» possible, dans une position convenable sur les
» frontières du *Carnate*, et de manière à pouvoir
» marcher sur *Seringapatam*, dès l'ouverture de la
» campagne, s'il devenait nécessaire d'entrer dans
» le pays de *Mysore* : en même temps je fis con-
» naître au gouvernement du fort *Saint-Georges*
» l'intention de renforcer son armée de 3,000 vo-
» lontaires, tirés de l'infanterie du pays, dans l'é-
» tablissement du *Bengale*, qui m'avaient offert
» leurs services avec empressement et zèle. Je don-
» nai l'ordre aussi au gouvernement de *Bomba*
» de rassembler toutes les troupes, et d'en lever le
» plus possible sur la côte de *Malabar*.

» Le 22 octobre (ainsi que j'en ai déjà instruit
» votre honorable cour), le renvoi de la faction fran-
» çaise établie dans l'armée du Nizam eut heureu-
» sement lieu à *Hydrabad*. Je pris le parti alors
» de me rendre au fort *Saint-Georges*, afin de pou-

» voir entamer une négociation avec le Sultan ; ma
» présence sur la côte de *Coromandel* pouvait seule
» en assurer le succès, avant que la saison fût assez
» avancée pour tirer Tippoo des inquiétudes qu'il
» devait avoir pour sa capitale : et je le répète, c'est
» de ces seules inquiétudes que j'attendais quelque
» arrangement convenable avec lui.

» Le 10 décembre, j'écrivis au Sultan, en l'in-
» formant de ma résolution de me rendre au fort
» *Saint-Georges*, et le pressant de nouveau de re-
» cevoir le major Dovaton. Le 25 du même mois,
» je m'embarquai sur le vaisseau de Sa Majesté la
» *Sibylle*, capitaine E. Cooke, et j'arrivai au fort
» *Saint-Georges* le 31.

» L'époque de l'année où nous nous trouvions
» alors exigeait absolument que je m'assurasse des
» vues du Sultan sous peu de temps : car ma pro-
» position ne contenait rien d'inconvenant pour son
» honneur ou sa dignité. Je la répétai donc pour
» la troisième fois, sans y rien changer, en in-
» sistant d'une manière simple et claire sur l'ad-
» mission d'un ambassadeur pour entamer une
» négociation ; et certes, la demande d'une réponse
» immédiate à une proposition de cette nature ne
» pouvait être jugée ni offensante ni déraisonnable.
» Tippoo-Sultan ayant gardé le silence long-temps
» après avoir reçu ma lettre du 9 janvier 1799, j'en

» tirai la conclusion, que son projet était de dif-
» férer sa réponse jusqu'à ce que la saison fût assez
» avancée pour rendre la prise de *Seringapatam*
» impossible pour cette année ; en même temps les
» nouvelles venues de *Bassora*, de *Bugdad*, de
» *Constantinople* et de *Bombay*, étaient si vagues
» et si peu claires, que j'étais totalement incertain
» sur la situation de l'armée française en Égypte : le
» seul fait positif que j'en pouvais tirer était que
» les Français étaient toujours maîtres de ce pays
» avec une forte armée. Alors, afin de déjouer les
» projets qu'avait Tippoo en gardant le silence, et
» de profiter à la fois de la supériorité de nos forces
» et des avantages de la saison actuelle avant que
» les Français pussent lui envoyer de nouveaux se-
» cours, je me déterminai à commencer les hosti-
» lités sans délai, et à suspendre toute négociation
» jusqu'à l'époque où les forces réunies de la Compa-
» gnie et des ses Alliés eussent produit, par une inva-
» sion sur le territoire de *Mysore*, l'effet de donner du
» poids à nos justes réclamations. Dans ces vues, je
» donnai ordre au lieutenant-général Harris, d'en-
» trer sur le territoire de *Mysore* avec l'armée sous
» ses ordres, et le même jour, je prescrivis au
» lieutenant-général Stuart d'effectuer une jonction
» à la tête des troupes du *Malabar*, et je signifiai
» à l'amiral Rainier et aux différens Alliés de la

» Compagnie que je considérais le gouvernement » anglais dans l'Inde en état de guerre avec Tippoo-» Sultan.

» A la fin je reçus une lettre de ce prince, qui » m'informait *qu'étant dans l'usage de faire des* » *courses pour chasser, il allait partir pour une* » *grande partie de chasse ; et qu'il me priait de lui* » *envoyer le major Dovaton avec peu de suite.* » Mais le temps de négocier d'une manière amicale » et pacifique, suivant la proposition que j'en ai si » souvent faite, était maintenant passé ; et après de » mûres réflexions sur les bases que j'ai posées ci-» devant, j'avais ordonné l'entrée de l'armée sur le » territoire du Sultan, et j'avais signifié à nos » Alliés ma détermination de commencer les hosti-» lités.

» Je répondis à Tippoo, en lui déclarant que le » lieutenant-général Harris était la seule personne » autorisée à recevoir les lettres du Sultan et à ré-» pondre à tout ce qu'il pourrait juger convenable » de proposer pour le rétablissement de la paix, à des » conditions qui pourraient paraître aux Alliés indis-» pensablement nécessaires pour leur sécurité com-» mune : j'envoyai cette lettre au lieutenant-général » Harris, en lui enjoignant de l'envoyer au Sultan, » le jour même que l'armée sous ses ordres passerait » la frontière. Le contingent de *Nizam* consistait en

» 6,000 hommes de troupes de la Compagnie, payées
» par ce prince, et 6,000 hommes environ d'infan-
» terie de ses troupes, compris une partie des Cy-
» payes de M. Peron, commandés maintenant par
» des officiers anglais, et un corps considérable de
» cavalerie. Ces forces, sous le commandement de
» Murallum, se joignirent à l'armée anglaise, au
» mois de février.

» Le 5 mars, le lieutenant-général Harris entra
» sur le territoire de *Mysore*, ayant ordre de marcher
» directement à *Seringapatam*. »

Lord Mornington termine son récit par quelques réflexions sur l'effet et les conséquences des mesures qu'il a prises. Vers la fin il dit :

« Si Tippoo eût été disposé à se contenter de la
» tranquille possession de ses états, s'il avait voulu
» réfléchir aux dangers auxquels il s'exposait en se
» liant intimement avec la France, mes représenta-
» tions auraient pu produire sur lui une impression
» salutaire. Quelque opinion que l'on eût pu avoir de
» ses vues, de ses moyens, de sa puissance, le gouver-
» nement anglais est trop juste et trop modéré pour
» avoir troublé sa tranquillité. Mais il a voulu tenter
» de recouvrer les états qu'il a perdus, et au risque
» de perdre ceux qu'il conserve encore, aveuglé par
» son ambition, il n'a pas fait attention à la perte de
» son indépendance (conséquence inévitable de toute

» alliance avec la France) et n'a point réfléchi au
» pouvoir immense de la Compagnie, qui devait,
» tôt ou tard, découvrir sa trahison, et se venger des
» projets d'envahissement qu'il méditait contre les
» possessions anglaises. »

NOTE DEUXIÈME.

Sur les Instructions du maréchal Souwarow à ses généraux.

L'INSTRUCTION que le général Souwarow avait envoyée d'Italie aux généraux russes et autrichiens qui devaient agir sous ses ordres en Suisse, instruction dans laquelle il leur expliquait son plan général d'attaque, les points de réunion des colonnes, et leur demandait, sur les localités, des renseignemens qui pussent déterminer ses vues ultérieures, est un des plus précieux documens historiques.

Cette dépêche, qui renferme un exposé clair et concis du projet de Souwarow, donne une juste idée des talens de ce généralissime, dont le caractère farouche et bizarre, et les manies singulières ne laissaient apercevoir que les qualités d'un intrépide soldat.

A Messieurs les feld-maréchaux-lieutenans baron de Lincken, baron de Hotze, et Korsakow.

Asti, le 5 septembre 1799.

Les troupes impériales de Russie, qui jusqu'à présent étaient à l'armée d'Italie, partiront le 8 septembre (28 août style grec), du Piémont pour se rendre en Suisse, et je compte arriver, avec elles,

le 17 à *Airola*, au pied de ce côté du mont *Saint-Gothard*, que je me propose d'attaquer le 19.

Comme les troupes du colonel royal-impérial de Strauch, celles du prince Victor Rohan et de M. le feld-maréchal-lieutenant comte de Haddick, doivent coopérer à l'attaque, il sera très-nécessaire que les armées des deux cours impériales réunies en Suisse fassent, avec fermeté et constance, une attaque générale, simultanée et combinée, sur toutes les positions de l'ennemi; mais surtout l'aile gauche sous les ordres de M. le feld-maréchal lieutenant A. J., baron de Lincken réunira tous ses moyens, fera tous ses efforts, peut-être même avec des renforts préalables, pour faciliter et soutenir le passage du corps d'armée russe par le mont *Saint-Gothard*, la haute vallée de la *Reuss*, et celle de la *Linth*, de même qu'il sera possible d'attaquer l'ennemi à revers. On pourra aussi, par la jonction rapide de l'aile gauche de l'armée impériale en Suisse, et en avançant de concert, empêcher l'ennemi de culbuter le corps russe d'Italie, et de le détruire en détail.

Comme je n'ai pas eu connaissance exacte des positions des deux armées impériales réunies en Suisse, et que, seulement par des rapports pris en passant, je dois présumer que le corps de troupes russes, sous les ordres du maréchal-lieutenant-général de Korsakow, est posté entre *Zurich* et l'*Aar*, le long

de la rive droite de la *Limath*, et celui des troupes royales-impériales, sous les ordres de M. le baron de Hotze, entre le lac de *Zurich* et celui de *Wallenstadt* par *Meyenfeld* dans le *Rheinthal* jusqu'à *Dissentis*, je dois avant tout attendre la jonction des troupes de ce dernier. Je désire apprendre de lui-même, comme connaissant mieux les localités, où, et comment l'opérer ; de même, de mon côté, dès que la jonction aura réussi, je pense que les troupes russes d'Italie, *ne pouvant plus être arrêtées*, pénétreront sur les deux rives du lac de *Lucerne*, celles de MM. de Lincken et Hotze, entre les lacs de *Zurich* et *Zug;* et enfin la réunion totale des troupes russes du général Korsakow, près la rive droite de la *Basse-Reuss* et de l'*Aar;* ce sera la seule manœuvre qui puisse promettre un résultat décisif pour les opérations ultérieures.

Comme je me hâterai de vous faire connaître, de *Bellinzona*, l'arrivée de la colonne des troupes russes d'Italie, c'est aussi à *Bellinzona*, au plus tard, à moins que vous ne le puissiez plus tôt par la route de *Novara* et *Varèse*, que vous me ferez connaître, par courriers, la position et la force de toutes les troupes, tant russes que royales-impériales, qui se trouvent réunies en Suisse, ainsi que les positions de l'ennemi, ses forces et leur distribution. Je désire aussi que ces messieurs, les généraux baron de Hotze

et de Lincken me communiquent leurs avis et leurs connaissances locales sur le terrain et la manière de faire la guerre dans ce pays, indiquant comment la coopération précipitée de toutes les troupes qui sont déjà en Suisse, et de celles qui y marchent d'ici, peut être le plus efficacement et le plus utilement exécutée; je serai par-là en état de préparer mon attaque, et d'en déterminer le jour et l'heure positifs.

P. S. Je dois, pour l'attaque générale, recommander d'avoir la précaution qui devient chaque fois nécessaire, de tenir les forces, autant que possible, réunies, pour ne pas rendre l'attaque insuffisante par des parcellemens non nécessaires et des affaiblissemens gratuits; en outre, chaque section doit connaître, au vrai et très-exactement, la position et la force des corps ennemis qui sont en face, et doit aussi, chaque fois, s'empresser de l'annoncer préalablement, puisque nous devons journellement nous adresser réciproquement, par courriers, des rapports très-détaillés de nos premiers pas.

Je souhaite aussi que toutes les troupes réunies s'exercent, dans l'intervalle des jours libres, jusqu'à celui de l'attaque générale, à exécuter sur trois colonnes *cette attaque avec la baïonnette et le sabre.*

C'est à cette manière d'attaquer que nous de-

vons ici, exclusivement, nos succès multipliés et très-peu sanglans. Et d'après mon avis, monsieur le général lieutenant Korsakow pourra répartir, pour cet exercice, les officiers russes qui le connaissent au corps royal-impérial qui est en Suisse.

Le susdit général Korsakow y est autorisé par les ordres y joints.

Signé Souwarow.

NOTE TROISIÈME.

Extraits des Rapports officiels du général Molitor, sur les combats livrés dans le canton de Glaris, *par la brigade sous ses ordres, aux troupes autrichiennes et russes.*

PREMIER RAPPORT.

« J'ai reçu, dans la nuit du 11 au 12 (28 au 29 » août), l'ordre du général en chef Massena d'atta- » quer l'ennemi le lendemain 12 (29 août) dans le » Mutten-Thal, et de me porter sur la vallée de » *Glaris*.

» La précipitation de cet ordre, et l'étendue de » terrain qu'occupaient mes troupes ne me permirent » pas de rassembler plus de 12 compagnies pour cette » attaque; savoir le 1er bataillon de la 84e, et 4 com- » pagnies du 2e.

» Je fis attaquer très-brusquement l'ennemi, qui » occupait les sommités du *Mont-Braguel*, et nous » le poussâmes, sans lui donner le temps de se recon- » naître, jusqu'au lac de *Klon-Thal* (à 4 lieues de » *Mutten*).

» Les 4 compagnies que j'avais dirigées par *Iberg*, » et qui avaient eu à traverser une chaîne des *Alpes*

» extrêmement difficile, étaient parvenues à ma hau-
» teur ; elles attaquent sans hésiter la droite de
» l'ennemi en même temps que je le fais charger de
» front.

» L'ennemi fait bonne contenance, et parvient
» par un feu terrible à repousser mon attaque de
» front.

» Je résolus alors d'emporter la position à la
» baïonnette.

» Je détache sur mes flancs environ 100 tirail-
» leurs, je forme le reste du bataillon en colonne
» serrée, et je m'avance au pas de charge sur l'ennemi,
» qui fut culbuté en un instant jusqu'au débouché du
» *Klon-Thal*.

» Arrivé à ce débouché qui tombe dans la vallée
» de *Glaris*, je trouve l'ennemi retranché avec de
» l'artillerie dans le village de *Nesthal*.

» Avant de pénétrer, par ma gauche, dans la
» vallée de *Glaris* et d'y forcer l'ennemi, je voulus
» assurer ma droite.

» A cet effet je laissai le 1er bataillon de la 84e au
» débouché du *Klon-Thal*, et je me portai sur
» *Glaris*, à la tête de 4 compagnies du 2e bataillon.

» Je plaçai d'abord ces compagnies à la tête de la
» ville, sur la grande route du *Linthal*, et je retour-
» nai en toute hâte (toujours à pied), à l'attaque
» de *Nesthal*.

» Je trouvai la route interceptée par un corps de » 1,500 Suisses organisés à la solde de l'Angleterre : je » tombai au milieu d'eux, mais soutenu par 10 intré-» pides volontaires de la 84ᵉ qui accoururent à mon » secours, je fus bientôt dégagé, et je regagnai l'épée » la main la position du débouché du *Klon-Thal*, » où se battait le 1ᵉʳ bataillon de la 84ᵉ.

» Pour y arriver, il fallait gravir et descendre » une montagne extrêmement élevée et rapide, et » traverser le torrent de la *Lemche* : les Suisses m'y » suivent, arrivent pêle-mêle à mon principal champ » de bataille, l'attaquent en queue, et y jettent le » désordre.

» Je réunis 60 braves, je me mets à la tête avec » mon aide-de-camp Fridolsheim, je défends de » tirer, nous chargeons les Suisses à la baïonnette ; et » dans un instant, tout ce qui avait passé le torrent » fut tué, noyé ou prisonnier.

» Pendant ce temps, les 4 compagnies qui se trou-» vaient en avant de *Glaris*, étaient attaquées et » enveloppées par une partie des Suisses, et un » bataillon de Kayser arrivé du *Linthal*.

» Ces compagnies se font jour à la baïonnette, et » viennent me rejoindre au débouché du *Klon-Thal*, » où je soutins jusqu'à la nuit avec mes 12 compagnies » les attaques réitérées de 3 bataillons de Bender, des » Suisses et d'un bataillon de Kayser.

» Je fis disposer sur son front (qui s'élevait en un
» amphithéâtre très-resserré) d'énormes pierres, pour
» repousser l'assaut de l'ennemi à défaut de cartou-
» ches.

» Dès le matin du 14, je fus vivement attaqué,
» mais avec si peu de méthode, que je n'eus pas de
» peine à me maintenir.

» Au lieu de tourner ma droite par les défilés qui
» y aboutissaient, l'ennemi s'obstina à emporter de
» vive force une position dont le front présentait de
» très-grandes difficultés.

» Il avait déjà jeté plusieurs têtes de colonne pour
» l'emporter d'assaut, mais toujours sans succès.

» Enfin il se forme de nouveau, et prépare une
» attaque qui devait être décisive.

» Tout à coup les colonnes ennemies se présentent
» de toute part sur le front de ma position, le feu
» terrible que nous faisions ne peut les arrêter ni les
» ébranler : elles s'avançent audacieusement, et es-
» caladent les rochers qui jusqu'alors nous servaient
» de rempart.

» C'est alors que je fis rouler sur elles les énormes
» pierres que j'avais fait disposer la veille : cette dé-
» fensive, aussi nouvelle que meurtrière pour l'en-
» nemi, l'étonne et le fait rétrograder en désordre.

» Je saisis ce moment pour faire battre la charge ;
» nos soldats se précipitent à bas des rochers avec

» la plus grande impétuosité, partout l'ennemi est » culbuté, il fuit en désordre, et abandonne la belle » position de *Nesthal.*

» Il évacue enfin toute la vallée de *Glaris*, dont » je suis resté définitivement maître.

» Le même soir, je fis ma jonction avec les trou- » pes du général Soult aude-là de *Næffels*, je m'em- » parai aussi de *Mollis.*

» L'ennemi se retira d'une part sur *Wallenstadt* » par *Mollis* et *Kerensen*, et de l'autre, dans les » Grisons par *Engi*, *Matt* et *Panix.*

» Le lendemain 15, je portai mes avant-postes » de droite à *Engi*, *Matt* et *Elm*, et ceux de gauche » tout près de *Kerensen* sur la route de *Wallen-* » *stadt.*

Signé, MOLITOR.

DEUXIÈME RAPPORT.

« J'avais reçu l'ordre de menacer *Wesen*, le 3 ven- » démiaire (25 septembre), afin de faciliter au gé- » néral Soult le passage de la *Linth* à *Schönis.*

» Ma brigade était alors composée des trois batail- » lons de la 84e demi-brigade.

» J'ai été prévenu la veille qu'un corps de troupes » ennemies commandé par le général Jellachich, fort » de 7,000 hommes, et composé des régimens de » Kaunitz, Peter-Waradin et Strozky, était depuis

» deux jours en marche de *Sargans*, pour venir
» m'attaquer dans la vallée de *Glaris*, et qu'il devait
» déboucher par *Kerensen* et *Mollis*, et par les
» défilés qui tombent des *Alpes* sur *Glaris* et
» *Nesthal*.

» J'appris le lendemain à 11 heures du matin, que
» le corps du général Jellachich était arrivé; que le
» régiment de Peter-Waradin attaquait les ponts de
» *Glaris* et *Nesthal*; que les régimens de Kaunitz
» et Strosky se portaient sur *Mollis*, et attaquaient
» vivement le bataillon que j'avais placé pour les
» attendre sur les hauteurs de *Kerensen*.

» Le corps du général Jellachich était descendu tout
» entier des *Alpes*, sur la rive droite de la *Linth*, et
» commença l'attaque des ponts; il fit plusieurs atta-
» ques en colonne, et sa seconde ligne placée à mi-côte
» sur le revers des *Alpes*, les soutenaient par une
» fusillade des mieux nourrie.

» Nos troupes, placées avantageusement dans les
» retranchemens que j'avais fait construire derrière
» les ponts, soutinrent ces attaques avec opiniâtreté.

» L'ennemi renouvela ses attaques jusqu'à la nuit,
» ses colonnes se présentèrent trois fois avec audace
» au passage des ponts; elles perdirent beaucoup de
» monde, et furent constamment repoussées.

» Dans la nuit du 3 au 4 (25 au 26 septembre),
» j'apprends qu'un corps de troupes autrichiennes fort

» de 9,000 hommes, et commandé par le général
» Lincken, était parti du pays des Grisons, et
» s'avançait par la vallée d'*Engi* et le *Linthal* sur
» *Glaris*, pour s'y réunir avec le général Jellachich.

» Il n'y avait pas de temps à perdre pour empêcher
» cette jonction, et il fallait battre le général Jella-
» chich et lui faire repasser les montagnes de *Keren-*
» *sen* avant l'arrivée du général Lincken, qui n'était
» plus qu'à une petite journée de *Glaris*.

» Le passage de la *Linth*, qui avait si merveil-
» leusement réussi au général Soult, le 3 (25 sep-
» tembre), lui donna la facilité d'attaquer *Wesen*,
» le 4 (26 septembre), par les hauteurs qui dominent
» la rive droite de la *Magg*.

» Ce général commença cette attaque à midi : par
» ce mouvement, la droite du général Jellachich se
» trouvait débordée, je l'attaquai en même temps de
» front, et à deux heures il était repoussé au-delà de
» *Kerensen*; nous lui fîmes 600 prisonniers.

» A la même heure, je fus prévenu que le bataillon
» que j'avais placé en avant de *Mitlodi*, pour atten-
» dre le général Lincken, était vivement attaqué
» par les troupes de ce général.

» Je laissai un bataillon à la poursuite du général
» Jellachich et je courus, avec un bataillon, soutenir
» celui qui était attaqué par Lincken, que j'attaquai
» à mon tour.

» Je résolus de m'en tenir pour ce jour là à m'oppo-
» ser aux progrès de l'ennemi, et à l'empêcher de
» dépasser *Glaris*.

» Il ne tarda pas à s'apercevoir du petit nombre
» que j'avais à lui opposer, et m'attaqua vigoureu-
» sement.

» Mais il trouva partout la plus opiniâtre résis-
» tance, et il ne parvint pas à déboucher de *Glaris*.

» Dans la nuit du 6 au 7 (28 au 29 septembre),
» je reçois une lettre du général Lecourbe, qui m'an-
» nonce que le général Souwarow, parti de l'Italie,
» avait pénétré en Suisse par le *Gothard*, et après
» avoir forcé le point d'*Altorf*, marchait sur moi à la
» tête de 20,000 hommes par le *Muten-Thal* et le
» *Klon-Thal*.

» J'apprends aussi que le régiment de Kerpen au-
» trichien, qui était devant moi sur le lac de *Klon-*
» *Thal* composait l'avant-garde de l'armée de Sou-
» warow.

» Je vis alors que les corps autrichiens de Jellachich
» et Lincken et l'armée de Souwarow s'étaient donné
» rendez-vous à *Glaris*.

» Après avoir fait échouer la jonction des deux
» premiers, il s'agissait de battre bien vite le général
» Lincken pour faire manquer sa jonction avec les
» Russes; ils ne se trouvaient plus qu'à deux lieues
» de distance.

» A la pointe du jour et au signal d'un coup de
» canon toutes mes colonnes qui se trouvaient sur les
» postes ennemis attaquèrent avec impétuosité ; la
» première ligne de l'ennemi fut d'abord culbutée,
» la seconde s'avance bientôt à son secours ; mais par-
» tout il est repoussé ; les ailes débordées par les
» mouvemens que j'avais fait exécuter la nuit, plient
» et se retirent avec précipitation.

» Nos colonnes s'avançant au pas de charge, avec le
» plus grand ordre, ne donnèrent pas à l'ennemi le
» temps de se reconnaître, et nous le culbutâmes la
» baïonnette dans les reins jusqu'à la vallée d'*Engi*.

» Tandis que j'étais à sa poursuite, et que je m'assu-
» rais qu'il repassait les montagnes pour se retirer dans
» les Grisons par *Panix*, je fus averti que le
» deuxième bataillon de la 84e, que j'avais placé la
» veille au lac de *Klon-Thal*, était vivement atta-
» qué par l'armée russe.

» Je laissai deux bataillons à la poursuite de Linc-
» ken (dont la jonction avec Souwarow venait d'é-
» chouer si heureusement), et j'accourus avec un
» bataillon au lac de *Klon-Thal*.

» J'y trouvai une bonne partie de l'armée de Sou-
» warow : ce général croyant les généraux Jellachich
» et Lincken à *Glaris*, et me supposant par consé-
» quent enveloppé de toute part, me fit sommer de
» me rendre.

» Je lui fis répondre que son rendez-vous était
» manqué avec Lincken et Jellachich, que ces deux
» généraux venaient d'être battus et rejetés dans les
» Grisons, que l'armée française en Suisse avait forcé
» *Zurich*, et je le sommai lui-même de songer à se
» rendre.

» Souwarow ne crut pas ces étranges nouvelles, et
» me fit attaquer.

» Je n'avais que deux bataillons à opposer à plus
» de 10,000 hommes qui étaient déjà arrivés devant
» moi, et je parvins à les contenir jusqu'à la nuit par
» la valeur de nos troupes et l'avantage d'une excel-
» lente position.

» J'espérais que l'on ne me laisserait pas avec aussi
» peu de troupes soutenir le choc de l'armée russe, et
» que l'on m'enverrait des renforts proportionnés à
» la circonstance où je me trouvais.

» Désespérant de voir arriver les renforts que j'at-
» tendais, voyant ma droite enveloppée par deux
» bataillons que l'ennemi avait jetés sur les hauteurs,
» convaincu de l'impossibilité de tenir avec mes trois
» bataillons contre une armée de 15,000 hommes,
» je pris le parti de me retirer sur la *Linth*, pour
» couvrir les ponts de *Næffels* et de *Mollis*.

» Je fis passer un bataillon avec trois pièces d'ar-
» tillerie sur la rive gauche de la rivière par le pont
» de *Nesthal*, que je fis brûler ensuite; mes deux

» autres bataillons avec trois pièces de canon, se for-
» mèrent en bataille, par échelons, sur la rive gauche
» derrière le village de *Nesthal*.

» Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je
» parvins à prendre cet ordre de bataille, les Russes
» se trouvaient pêle-mêle avec nos soldats, et ne se
» battaient qu'à la baïonnette.

» Le général Souwarow, en débouchant du *Klon-*
» *Thal*, témoigna autant d'indignation que de surprise
» de ne pas y trouver le général autrichien Lincken,
» et annonça qu'il allait marcher avec son armée sur
» *Zurich*.

» Il régla en conséquence ses attaques sur moi;
» bientôt ses masses se formèrent et se jetèrent avec
» furie sur mes baïonnettes; nos soldats voyant se dé-
» ployer toutes les forces de l'ennemi firent néanmoins
» bonne contenance, et soutinrent avec une valeur
» sans égale un choc aussi terrible. Les attaques des
» Russes se multipliaient avec une rapidité étonnante,
» et à une de leurs colonnes culbutée en succédaient
» plusieurs autres, qui nous chargeaient avec achar-
» nement.

» L'ennemi ne se rebutait pas de tant d'audace;
» toujours opiniâtre à emporter le passage de *Næffels*,
» il fait une nouvelle et huitième attaque, et nous
» repousse jusqu'à *Næffels* : nous tenons cependant
» la tête du pont.

» Le général Gazan arrive avec un bataillon de » grenadiers.

» La nuit approchait; je me dispose à faire une » nouvelle attaque pour rester définitivement maître » de la tête du village de *Næffels*.

» Je place en réserve, en arrière du pont, le ba- » taillon de grenadiers.

» Je forme trois colonnes d'attaque, je place en » tête 2 pièces de quatre, avec ordre de ne tirer qu'à » portée de mitraille; les colonnes eurent ordre de » ne pas tirer et de n'agir qu'avec la baïonnette.

» Nous nous avançons en bon ordre : les Russes » nous attendent l'arme au bras ; mais nos colonnes » attaquent avec tant d'impétuosité, que l'ennemi est » culbuté en un instant : le plus grand désordre se » met dans ses rangs, et nous le poussons pour la » huitième fois jusqu'à *Nesthal*, où sa réserve » nous attend et nous attaque vivement; nos soldats » soutiennent ce nouveau choc avec une valeur éton- » nante, et perdent cependant un peu de terrain, » lorsque 300 hommes de renfort de la 94[e] arrivent, » battent la charge, et achèvent de nous maintenir » dans la bonne position que je voulais garder; la » droite en avant de *Næffels*, et la gauche en avant » de *Mollis*. Il était neuf heures du soir.

» Ainsi se termina un des plus terribles combats « que l'on vît jamais, où 3,000 des nôtres soutinrent

» pendant une longue journée les attaques multi-
» pliées de 15,000 Russses qui se battirent avec un
» acharnement dont on a vu peu d'exemples.

» Le 12 (4 octobre), je reçois l'ordre d'attaquer les
» Russes dans leur camp de *Glaris*.

» A la pointe du jour, mes colonnes sont disposées
» pour l'attaque ; l'ennemi avait levé son camp, et se
» retirait dans les Grisons par la vallée d'*Engi*.

» Je me mets à sa poursuite, et j'attaque vivement
» son arrière-garde.

» Arrivé à *Schwanden*, je détache un bataillon
» pour couper à l'ennemi le passage du pont, je le
» fais charger en même temps par deux bataillons :
» le général Loison avait envoyé de son côté, par le
» *Linthal*, un bataillon qui arriva sur *Schwanden*
» en même temps que moi ; toutes nos troupes don-
» nèrent avec impétuosité, et parvinrent à jeter le
» plus grand désordre dans l'arrière-garde ennemie,
» qui laissa la vallée d'*Engi* jonchée de morts. Nous
» la poursuivîmes jusqu'à *Elm*, et nous lui fîmes
» 1,200 prisonniers ; nous lui avons pris aussi trois
» pièces de canon et 200 chevaux avec beaucoup de
» bagages.

» Pendant la nuit du 12 au 13 (4 au 5 octobre),
» les Russes repassèrent les montagnes qui les sépa-
» raient des Grisons ; devant me porter le même
» jour sur *Sargans*, je laissai à leur poursuite mon

» aide-de-camp Fridolsheim avec un bataillon, qui
» leur fit encore 200 prisonniers, et prit une pièce
» de canon.

» Je ne puis donner assez d'éloges aux troupes
» qui ont combattu sous mes ordres, pendant ces
» dix journées consécutives, avec un courage et une
» patience admirables.

» Après avoir battu successivement les deux corps
» Autrichiens de Jellachich et Lincken, elles sont par-
» venues à arrêter la marche de l'armée victorieuse
» de Souwarow, et à le rejeter dans les Grisons.

Signé, MOLITOR.

NOTE QUATRIÈME.

Sur l'Égypte ancienne et moderne.

Nous ne nous proposons point, dans cette Note, nous ne nous flattons pas de rien apprendre aux hommes instruits, mais nous espérons qu'elle retracera des souvenirs chers aux amis de l'antiquité ; et qu'en se rappelant ce que fut autrefois l'Égypte, on jugera mieux de l'importance que les peuples modernes peuvent attacher à sa possession.

L'Égypte fut le berceau des connaissances humaines ; son histoire remonte aux premiers âges du monde ; tout semble y avoir commencé, les lois, les arts, les sciences, les fables mêmes qui servirent de base aux fictions ingénieuses de la mythologie ?

Quelle idée ne doit-on pas concevoir de l'industrie et de la civilisation d'un peuple qui éleva ces célèbres monumens antérieurs aux annales de l'histoire, aux récits même de la tradition, ces pyramides dont le premier poète de notre temps a si bien peint l'inaltérable durée.

Leur masse indestructible a fatigué le temps.

Lorsque nous reportons nos regards sur les an-

ciens, les Grecs et les Romains partagent presque exclusivement notre attention. Les premiers, il est vrai, portèrent plus loin l'amour et la culture des beaux-arts ; les seconds sont plus remarquables par les grands traits de leur caractère : les uns et les autres acquirent cette renommée que les hommes ont pour leur malheur attachée aux succès des armes.

Mais en accordant à la Grèce tout l'intérêt qu'elle réclame à tant de titres, on ne peut oublier qu'elle fut originairement peuplée par des colonies égyptiennes, que ce furent des Égyptiens qui, dans des temps postérieurs, y portèrent la connaissance des arts les plus nécessaires à la société ; et qu'à l'époque qui précéda les beaux temps de la Grèce, ce fut encore en Égypte que les sages allèrent puiser ces connaissances d'un ordre supérieur, qui firent leur gloire et illustrèrent leur patrie.

Ce que les Égyptiens avaient été à l'égard des Grecs, ceux-ci le furent, à leur tour, à l'égard des Romains qui ne s'adonnèrent aux sciences et ne prirent du goût pour les arts qu'après les triomphes de Marcellus et de Paul Emile.

Au reste, ce serait avec raison que l'on accorderait la prééminence aux peuples qui surent perfectionner l'art social, étendre leurs recherches sur tous les objets qui doivent intéresser les hommes, et ou-

vrir une carrière sans terme aux progrès de l'esprit humain.

Les Grecs, sous ce rapport, doivent sans doute obtenir l'avantage; sans parler de leurs assemblées, de leurs combats, de leurs fêtes, les hommes même ont, jusqu'à nous, conservé le premier rang; Homère est encore le prince des poètes, Démosthènes le plus grand des orateurs, Hippocrate, l'oracle de la médecine, Eschyle et Sophocle, les pères de l'art dramatique.

Mais, ce qui maintient une espèce de rivalité entre l'Égypte et la Grèce, c'est qu'outre le mérite de la priorité des lumières, elle eut le précieux avantage de recueillir la philosophie et les sciences qui, fuyant leur patrie adoptive et ne pouvant survivre à la perte de la liberté, se réfugièrent dans leur terre natale, et trouvèrent dans le musée un asile que le lycée, le portique ou l'académie ne pouvaient plus leur offrir.

C'est au règne des Ptolémées que l'on doit la conservation des connaissances acquises par les anciens; mais pourrait-on parler d'*Alexandrie*, sans remarquer que sa fondation est un des traits qui caractérisent le génie du vainqueur de Darius et de l'Inde? Car si la postérité n'a pas accordé moins d'admiration à ses vues politiques qu'aux succès de ses armes, c'est particulièrement pour avoir jugé toute l'importance

du point le plus favorable au commerce du monde, et de l'avoir, en lui donnant son nom, déclaré le centre du vaste empire qu'il avait créé.

Aussi, quoique la mort de ce conquérant eût dû arrêter l'exécution de ses plans, Ptolémée, fils de Lagus, un de ses lieutenans et l'un des premiers dans sa confiance, ne balança pas à s'assurer de l'Égypte, et sous son administration juste et libérale, *Alexandrie*, dont il avait fait le siége du gouvernement, étonna bientôt par sa population et ses richesses. Sans cesse occupé de tout ce qui pouvait favoriser le commerce, il bâtit dans l'île de *Pharos* le célèbre fanal qui, par sa magnificence était compté au nombre des sept merveilles du monde, et, n'accordant pas moins de protection à la culture des sciences, il fonda la fameuse bibliothèque d'*Alexandrie*.

Ptolémée Philadelphe suivit les maximes de son père, et l'Égypte continua à prospérer sous son règne et sous celui de Ptolémée-Evergète son successeur. Les astronomes de ce temps, par une flatterie recherchée, placèrent dans le ciel la chevelure de Bérénice qui était en même temps sa sœur et sa femme.

La race des Ptolémées (des Lagides) dégénéra après ces trois princes : des troubles, des désordres et des crimes remplissent presque entièrement l'espace de deux cent quatre-vingt-douze ans, qui s'écoula jus-

qu'à Cléopâtre. Cependant, malgré les vices du gouvernement, il paraît que l'Égypte continua de prospérer, si l'on en juge par les richesses qu'elle renfermait au temps de cette princesse, dont la magnificence étonna César et Antoine, accoutumés au faste de l'Asie. Robertson assure, d'après l'évaluation de Pline, que les deux perles qui ornaient les oreilles de Cléopâtre avaient coûté plus de cent soixante mille livres sterlings.

La reine d'Égypte, qui avait su plaire à César et subjuguer Antoine, ne doutait pas de l'effet que ses charmes produiraient sur Octave; mais ayant été trompée dans ses espérances, elle préféra la mort à la honte d'orner le char du vainqueur, et avec elle finit la dynastie des Ptolémées; l'Égypte fut réduite en province romaine. Ce fut avec les trésors qu'Octave en rapporta, qu'il trouva les moyens de récompenser ses soldats, de remettre tout ce qui était dû au trésor public, de donner des spectacles et de faire d'immenses largesses au peuple.

On estime que le revenu des derniers Ptolémées s'élevait au-dessus de soixante millions tournois; il suivit depuis les progrès du commerce et s'accrut considérablement sous l'administration romaine.

L'Égypte soumise, comme la majeure partie de l'univers connu, au pouvoir des Romains, ne joue plus le même rôle dans l'histoire; cependant on peut

juger de l'importance qu'on attachait à sa fertilité par le passage suivant de *Tacite :*

» Sous le consulat de M. Silanus et L. Norbanus, » Germanicus alla en Égypte pour en connaître les » antiquités. Il prétextait les intérêts de cette pro- » vince, où il fit baisser le prix des grains, en faisant » ouvrir les greniers ; il se concilia une grande popu- » larité en se présentant sans gardes, les pieds décou- » verts et vêtu à la manière des Grecs, à l'exemple » de Scipion, qui n'avait pas craint de paraître ainsi » en Sicile pendant la guerre punique. Tibère reprit » avec douceur Germanicus sur le costume et les ma- » nières qu'il avait en Égypte ; mais il le blâma » sévèrement de ce qu'il avait, au mépris des lois » d'Auguste, été à *Alexandrie* sans la permission » de l'Empereur. En effet, Auguste, parmi d'autres » précautions de gouvernement, avait défendu qu'au- » cun sénateur ou aucun homme marquant de » l'ordre des chevaliers, n'entrât en Égypte sans » permission, de peur qu'il ne coupât les subsistances » à l'Italie ; quiconque était maître de l'Égypte et » des abords de terre et de mer, pouvait, avec » de faibles moyens, s'y défendre contre d'immenses » forces ».

Cette opinion de l'importance de l'Égypte sous le rapport militaire, est encore constatée par Tacite qui, en parlant de l'élection de Vespasien par les

légions de l'Inde, ajoute qu'il fut presqu'en même temps proclamé par celles d'Égypte, et qu'il ne perdit pas un moment pour faire cccuper les points prinpaux de cette province.

Sous le règne fortuné des Antonins, la prospérité et les richesses de l'Égypte ne firent que s'accroître. *Alexandrie*, qui ne le cédait qu'à la capitale du Monde en magnificence, était restée le centre du commerce. Par un vent favorable, les vaisseaux partis de l'embouchure du *Nil* se rendaient en vingt jours à *Scio*, et portaient en Italie non-seulement une partie des blés nécessaires à sa subsistance, mais des marchandises de toute espèce et du plns grand prix : de la soie dont une livre s'echangeait contre une livre d'or, des diamans, des perles alors autant estimées que les diamans, et des aromates destinés aux cérémonies du culte ou aux pompes des funérailles. Ces objets précieux étaient apportés de la Perse, de l'Arabie et de l'Inde à *Alexandrie*, d'où ils se répandaient ensuite sur les bords du *Pont-Euxin* ou de la *Méditerranée*.

Ce n'était pas seulement sous le rapport du commerce que la capitale de l'Égypte fixait ses regards ; elle continuait d'être le centre des lumières et le rendez-vous des savans et des philosophes. C'est dans le Musée que prit naissance le syncrétisme, dont le but était de concilier les anciennes sectes de la Grèce,

et plus tard, depuis l'établissement de la religion chrétienne, l'éclectisme, qui tendait moins à concilier les opinions des philosophes qu'à choisir les meilleures pour en former un code de morale et d'instruction, projet utile, s'il n'était devenu, dans la suite, la source des querelles religieuses qui désolèrent le monde !

Mais lorsque l'Empire fut tombé entre les mains de princes féroces ou imbécilles, ce vaste colosse fut ébranlé de toutes parts ; l'autorité, faible comme ceux qui en étaient dépositaires, ne fut plus capable de maintenir l'observation des lois, et l'anarchie désola successivement les différentes provinces de la domination romaine. L'Égypte fut une des premières à ressentir ce fléau. Sous Gallius, vers l'an 260, *Alexandrie*; dont la population était de 300,000 hommes libres et d'autant d'esclaves, devint le théâtre d'une guerre civile qui (à quelques trèves près) dura l'espace de douze ans. Toute communication fut coupée entre les différens quartiers de cette malheureuse cité, chaque rue fut inondée de sang, chaque bâtiment un peu considérable fut converti en citadelle; enfin ces horribles désordres ne s'apaisèrent qu'après qu'une portion considérable de la ville eut été détruite, et la majeure partie de ses habitans massacrés ou moissonnés par la famine et la peste, qui, à cette époque, emportèrent en huit

ans, suivant le calcul de Gibbon, la moitié de l'espèce humaine dans l'ancien hémisphère.

L'Égypte, alors soumise aux Empereurs de *Constantinople*, paraît avoir échappé aux invasions des Barbares qui inondèrent l'empire romain. Dans le même temps que les Goths et les Huns faisaient des incursions en Italie, et que les Vandales s'établissaient en Afrique, l'Égypte jouissait encore de la paix, ou du moins n'était troublée que par de misérables questions de religion, qui annonçaient la chute d'un gouvernement qui en faisait sa principale occupation.

C'est une chose assez remarquable, que ce pays, que l'on regarde avec justice comme la première patrie des sciences, ait été aussi celle des ordres monastiques. Saint Antoine, emporté par une imagination ardente, se livra le premier à la vie ascétique, et peupla la *Thébaïde*, la *Libye* et plusieurs parties de l'Égypte de plus de 50 mille de ses disciples. Saint Athanase, pendant son exil à *Rome*, y porta ces nouvelles institutions qui se répandirent rapidement dans toute la chrétienté.

C'est à l'époque du patriarcat de Saint Athanase, que s'éleva la grande querelle avec Arius, né à *Alexandrie*, et chef de la secte à laquelle il donna son nom. Vinrent ensuite celles de saint Cyrille et Nestorius, et une multitude d'autres qui, pendant

près de deux siècles, firent couler tant de sang. Nous négligerions de rapporter ces vaines disputes, si elles n'avaient pas eu une si funeste influence sous le méprisable gouvernement des princes du Bas-Empire, et si elles n'avaient pas essentiellement contribué plus tard à la conquête que Cosroës fit l'Égypte. Ce furent en effet, les suites des dissentions théologiques et l'opposition que les Égyptiens, accoutumés à la superstition dès le temps des Mages, soutinrent contre le concile de Chalcédoine, et qui leur attirèrent les persécutions des empereurs, et les disposèrent à se livrer au premier conquérant qui voulût les délivrer d'un joug devenu insupportable.

Ce fut sous le règne d'Héraclius, vers l'an 611, que Cosroës XI, roi de Perse, après avoir conquis la *Syrie*, la *Palestine* et la majeure partie de l'Asie, attaqua l'*Égypte*; il surprit *Péluse* et s'avança sans obstacle jusqu'à *Alexandrie*. Cette ville aurait pu être secourue par la flotte, mais l'archevêque et le préfet l'emmenèrent à *Chypre*, où ils se retirèrent. Cosroës entra en vainqueur dans cette seconde ville de l'empire, qui conservait encore les restes brillans de son antique opulence; il y trouva d'immenses richesses.

A cette époque, l'empire de *Constantinople* était menacé d'une prochaine destruction; car, tandis que les Persans s'emparaient des provinces de l'o-

rient, les Barbares inondaient celles du nord. Héraclius sollicita la paix, mais Cosroës ne consentit à l'accorder qu'à de si dures conditions, que l'empereur ne l'accepta que pour se préparer à la guerre.

Elle recommença en 627; le superbe Cosroës fut battu par Héraclius, et massacré par l'ordre de son propre fils, qui fit un traité avec l'empereur, par lequel il rendit toutes les conquêtes de son père. Ainsi l'Égypte, dont la perte affamait *Constantinople*, retourna, mais pour peu de temps, sous la domination romaine.

Un homme qui devait établir l'empire de ses armes et de ses opinions sur la moitié de l'univers, Mahomet avait déjà conquis l'Arabie. Ses successeurs étendirent ses conquêtes et sa religion. Amrou, lieutenant du Calif Omar, s'empara de la *Palestine* et marcha contre l'Égypte; après un siége de trente jours, il prit possession de *Péluse*, la clef de cette province, et s'avança jusqu'aux ruines d'*Héliopolis* et jusqu'au lieu où est actuellement située la ville du *Caire*. Le récit que Gibbon fait de cette expédition nous a paru mériter l'intérêt de nos lecteurs, par les détails qu'il donne sur l'état où se trouvait encore l'Égypte au moyen âge.

Nous allons en extraire les passages les plus remarquables.

» A l'ouest du *Nil*, à une petite distance à l'est
» des Pyramides, et peu loin du *Delta*, *Memphis*
» déployait les restes de la magnificence des anciens
» rois d'Égypte. Sous la dominatiou des Ptolémées et
» des Césars, le siége de l'empire avait été transféré
» à *Alexandrie*, et l'opulence de cette ville éclipsant
» bientôt l'ancienne capitale, *Memphis* voyait ses
» palais et ses temples presqu'en ruine : cependant,
» sous Auguste et même sous Constantin, elle était
» encore comptée au nombre des cités les plus peu-
» plées de l'empire. Les deux bords du *Nil*, large
» en cet endroit de 3,000 pieds, étaient unis par
» deux ponts de 63 bateaux chacun, liés au milieu
» du fleuve par la petite île de *Ronda*, couverte de
» jardins et d'habitations. A l'extrémité du pont,
» côté de l'est, était la ville de *Babylone* et le
» camp d'une légion romaine qui défendait le pas-
» sage de la rivière et la seconde capitale de l'É-
» gypte.

» Amrou fit le siége de cette forteresse, que l'on
» peut regarder comme une partie de *Memphis*. Un
» renfort de 4,000 Sarrazins lui arriva : le siége dura
» sept mois, et la place fut emportée d'assaut. Le reste
» des Grecs se retira dans l'île de *Ronda* et à *Mem-
» phis*. C'est sur l'emplacement de cette ville qu'a été
» bâti le *Caire*, dans le 10e siècle, par les califes
» fatimites. Cette ville a été construite plus loin de la

» rivière, et l'ancienne *Babylone* n'en forme que les
» faubourgs.

» Malgré ce succès, les Arabes eussent été proba-
» blement forcés d'abandonner leurs entreprises, s'ils
» n'eussent trouvé de puissans alliés au sein même de
» l'Égypte. La conquête d'*Alexandrie* avait été faci-
» litée par la superstition des habitans qui détestaient
» le joug des Perses, la religion des Mages et les sacri-
» léges commis contre le dieu Apis. Après un inter-
» valle de dix siècles, la même cause produisit la
» même révolution ; les Chrétiens Cophtes, irrités des
» persécutions des empereurs, regardèrent les Sarra-
» zins comme leurs libérateurs. Pendant le siége de
» *Babylone*, un traité fut signé entre l'armée victo-
» rieuse et ce peuple d'esclaves. Ils refusèrent d'em-
» brasser l'islamisme, mais promirent fidélité au ca-
» life, et s'engagèrent à lui payer un tribut : bientôt
» triomphant de la protection que les Arabes leur assu-
» raient, ils expulsèrent les Grecs, dont la population
» n'était que la dixième partie des habitans. Amrou
» se fia à leur fidélité ; ils lui servirent de guides dans
» sa route de *Memphis* à *Alexandrie*, et lui donnèrent
» tous les secours qui dépendaient d'eux. Les Grecs,
» en se retirant de la Haute-Égypte, occupèrent tous
» les postes importans du *Delta ;* ils en furent chassés
» par les Sarrazins à la suite de vingt-deux jours de
» combat : enfin, Amrou commença le siége d'*Alexan-*

» *drie*. Cette première ville commerçante du monde
» était abondamment pourvue de tous les moyens de
» défense et de subsistance; la mer fut continuel-
» lement libre; et si Héraclius eût voulu sortir de sa
» léthargie, de considérables renforts de Romains et
» de Barbares eussent pu être envoyés pour soutenir
» les assiégés. *Alexandrie* fournissait d'excellens
» moyens de défense, et les deux grands côtés du
» carré long qu'elle forme, étant couverts par la mer
» et le lac *Maréotis*, les fronts d'attaque étaient
» resserrés et aisés à défendre. Omar ne cessait d'ex-
» citer le courage des assiégeans; il leur envoyait con-
» tinuellement des renforts : les Égyptiens se dé-
» vouaient pour le service d'Amrou, les Sarrazins se
» battaient comme des lions (suivant l'expression du
» patriarche Eutychius), et dans chaque combat le
» cimeterre et la bannière d'Amrou étaient aux pre-
» miers rangs des Musulmans. Un jour, trahi par
» son imprudente valeur, il fut fait prisonnier dans
» un assaut. Mené devant le préfet, son audace et
» son langage allaient trahir son nom, quand un de
» ses esclaves lui donna un soufflet, en l'avertissant
» d'être plus humble devant ses supérieurs. Cet acte
» de présence d'esprit lui sauva la vie; il fut relâché
» comme un prisonnier ordinaire, comme un simple
» soldat, et les Grecs ne s'aperçurent de leur erreur
» qu'à la joie que manifestèrent les Arabes, en voyant

» leur brave général échappé à un si grand péril.
» Enfin, après un siége de quatorze mois et la perte de
» 25,000 hommes, les Sarrazins emportèrent la place
» d'assaut. *J'ai pris*, disait Amrou au calife, *la*
» *grande ville de l'Ouest; il m'est impossible de vous*
» *décrire toutes ses richesses, toute sa magnifieence;*
» *je me contente de vous dire qu'elle contient* 4,000
» *palais*, 4,002 *bains*, 400 *théâtres*, 12,000 *bou-*
» *tiques de légumes et fruits*, *et* 40,000 *Juifs tri-*
» *butaires. La ville a été prise par force, sans traité*
» *ni capitulation, et les Musulmans sont impatiens*
» *de recueillir les fruits de leur victoire.*

» Le commandeur des fidèles rejeta avec fermeté
» toute idée de pillage, et ordonna à son lieutenant de
» réserver les richesses d'*Alexandrie* pour le service
» et la propagation de la foi. On se contenta d'imposer
» un tribut aux vaincus, on contint le zèle et le res-
» sentiment des Jacobites; et ceux des Grecs, ou
» Melchites qui voulurent se soumettre au joug des
» Arabes, eurent la permission de suivre leur religion
» dans l'obscurité ».

La vieillesse d'Héraclius fut attristée de cet affreux événement, et sept semaines après la prise de cette importante ville, il mourut d'une hydropisie.

Sous la minorité de son petit-fils, les clameurs du peuple de *Constantinople*, privé des subsistances qu'il tirait d'*Alexandrie*, forcèrent la cour de *Bysance* d'en-

treprendre de recouvrer la capitale de l'Égypte. Deux fois, dans l'espace de quatre ans, le port et les fortifications d'*Alexandrie* furent occupés par une flotte et une armée de Romains, deux fois ils en furent chassés par Amrou, rappelé par ce danger d'une guerre éloignée en Nubie et à *Tripoli*. Ce conquérant jura « que si » une troisième fois il chassait les infidèles, il ren- » drait *Alexandrie* d'un abord aussi facile que la » maison d'une prostituée : il tint parole et démantela » la place ; mais en châtiant la ville il épargna le » peuple, et la mosquée de la *Merci* fut érigée à la » place même où le général victorieux arrêta la fureur » de ses troupes ».

On peut juger par ce récit que les fondateurs de l'empire des califes ne furent pas seulement de célèbres guerriers, mais qu'ils se signalèrent aussi par une modération et une justice qui feraient honneur aux nations les plus policées. En général, lorsqu'un homme s'est créé par ses talens une grande renommée, et plus particulièrement peut-être, s'il l'a obtenue par des succès militaires, il doit être porté vers les sentimens généreux ; après avoir conquis la gloire des armes, il doit aspirer à lui donner un nouvel éclat, une base plus solide par des vertus chères à l'humanité ; car il est sûr de ne pouvoir fixer les regards et le jugement favorable de la postérité qu'en établissant des lois justes et sages.

Les lois que le lieutenant d'Omar donna aux Égyptiens portèrent pour la plupart cet honorable caractère. Il sut contenir à la fois l'esprit factieux et intolérant des Cophtes et la violence naturelle aux Arabes. Il établit des taxes modérées et justement réparties, et en destina le tiers à l'entretien des chemins, des digues et des canaux. Sous son administration la fertilité de l'Égypte fut portée au plus haut point, et il ne renonça à la jonction de la mer *Rouge* et de la *Méditerranée*, qu'il avait entreprise en faisant creuser un canal du *Nil* à la mer *Rouge*, que lorsque le trône des califes fut transféré de *Médine* à *Damas*.

La conduite du calife Omar, dans le cours rapide de ses conquêtes, porte l'empreinte du génie et d'un amour profond de la justice; mais l'on regrette que le fanatisme ait pu le déterminer à ordonner l'incendie de la bibliothèque d'*Alexandrie*. Tout le monde connaît sa réponse à Amrou qui désirait la conserver, *si les écrits des Grecs ne renferment que l'Alcoran, ils sont inutiles; s'ils renferment autre chose, ils sont dangereux et doivent être détruits*. Gibbon, qui rapporte ce fait d'après les anciens auteurs, paraît révoquer en doute la perte qu'ont faite les sciences dans cette circonstance. Il rappelle que ce riche dépôt des connaissances de l'antiquité avait

déjà été consumé du temps de César, et depuis éprouvé de fréquens ravages par le zèle inconsidéré des Chrétiens.

Il n'entre pas dans la plan de ce précis historique de suivre les Sarrazins dans la conquête qu'ils firent de la majeure partie de l'Asie, de l'Afrique, et d'une portion considérable de l'Europe. Il nous suffira de rappeler que, quoique défaits par Charles-Martel dans les plaines de *Tours* en 732, et chassés l'année suivante du *Languedoc* et de la *Provence* qu'ils ravageaient; l'empire des califes acquit une telle étendue, qu'il se divisa en trois souverainetés distinctes. L'un de ces princes régnait à *Bagdad*, le second à *Cordoue*, et le troisième, qui était maître d'une partie de l'Afrique, rangea l'Égypte sous son autorité.

Pendant trois siècles, les califes fatimites jouirent d'une puissance qui, quoique inférieure à celle des sultans de *Bagdad*, était cependant très-considérable. Comme tous les princes, et particulièrement ceux d'Asie, ils se laissèrent corrompre par l'habitude du pouvoir; et comme les rois fainéans, enfermés au *Caire* dans leurs magnifiques palais, ces invisibles souverains étaient devenus les esclaves de leurs visirs, comme nos rois l'avaient été des maires du palais. On doit cependant faire une honorable exception en faveur d'Haroun-al-Raschild,

qui vivait du temps de Charlemagne ; il cultiva et protégea les sciences, et son règne fut pour les Arabes ce qu'avait été celui d'Auguste pour les Romains.

Mais vers le milieu du douzième siècle, deux familles puissantes se disputant le pouvoir, l'une d'elles, qui avait été expulsée par ses ennemis, implora le secours de Nouradin, sultan de *Damas*. A plusieurs reprises il envoya des armées formidables en Égypte, qui ne purent y obtenir de succès constans, et qui eurent à combattre les troupes du roi chrétien de *Jérusalem*, qui s'était établi en *Palestine*, lors des premières croisades. Enfin l'an 1171, Amaury, qui régnait alors à *Jérusalem*, ayant voulu conquérir l'Égypte, les Musulmans invoquèrent de nouveau le secours de Nouradin, qui chassa les Chrétiens, déposséda le calife, et s'empara de l'Égypte, qu'il laissa à son fils, le grand Saladin ; celui-ci fortifia le *Caire*.

En 1218, la folle et désastreuse manie des croisades ramena pour la cinquième fois les Chrétiens dans l'Orient. Une armée de deux cent mille hommes débarqua en Égypte, à l'embouchure orientale du *Nil ;* et après un siége de seize mois, s'empara de *Damiette*. Mais bientôt l'insolence du légat Pélage, qui voulut prendre le commandement des troupes, leur fit perdre leurs premiers avantages, trop heu-

reuses d'obtenir par l'évacuation de *Damiette* une retraite paisible.

Le mauvais succès de ces entreprises lointaines ne put corriger l'Europe du fanatisme aveugle que l'ambition de la cour de *Rome* ne cessait d'exciter. Le vertueux Louis IX ne fut pas exempt de la folie de son siècle ; en 1248, à la tête d'une armée de plus de cent mille hommes embarqués sur dix-huit cents vaisseaux, il aborda en Egypte, et s'empara aussi de la ville de *Damiette*. Mais bientôt les maladies épidémiques ravagèrent son armée ; et battu à *Massoure*, il y fut fait prisonnier. On sait la conduite noble et ferme que tint ce grand prince durant sa captivité. Son vainqueur, petit-fils du frère de Saladin, se conduisit avec générosité, et bientôt Louis acheta sa délivrance par la restitution de *Damiette* et le payement de 4,000 pièces d'or : à ce prix, il obtint la permission de se retirer en *Palestine* avec les restes de son armée.

Ces avantages remportés sur Louis IX furent les derniers qu'obtinrent les descendans de Saladin ; ils furent chassés du trône par les Mamelucks, qui s'emparèrent du gouvernement en Égypte, et qui l'ont conservé avec plus ou moins de puissance jusqu'à nos jours.

Nous n'essaierons pas de tracer ici le singulier tableau de cette étrange milice, composée et recrutée

d'esclaves depuis plus de cinq cents ans ; de ce gouvernement sans code de lois, sans institutions, sans habitudes même que celles du brigandage et de la rapine. Aucun nom connu, aucune expression usitée ne peut servir à qualifier une organisation dont l'histoire n'offre aucun autre exemple. Volney dans son voyage d'Égypte, et depuis, le général Reynier dans un excellent ouvrage, n'ont rien laissé à désirer sur cet objet. Nous nous bornerons à marquer les époques principales qui peuvent servir à compléter cet aperçu historique ; il n'a guère d'autre mérite que celui de réunir dans un même cadre ce qui se trouve disséminé dans les écrits de différens auteurs.

On a vu que c'était à l'époque de la septième et dernière croisade que les Mamelucks, esclaves achetés dans les marchés de l'Orient, et devenus une espèce de garde prétorienne, s'étaient emparés du gouvernement en Égypte. Les soudans qu'ils élurent pour leurs chefs jouirent, dans les premiers temps, d'une puissance presque égale à celle des sultans et des califes qui les avaient précédés. Mais les Ottomans, qui devaient retracer les vertus guerrières des Arabes, conquérir comme eux une partie du monde, et, comme eux encore, s'amollir par les richesses et le luxe, envahirent l'Égypte au commencement du seizième siècle. Selim Ier, qui aurait

pu détruire entièrement les Mamelucks, crut qu'il convenait mieux à la politique d'un vaste empire de donner un contre-poids à l'autorité des gouverneurs de provinces : il affaiblit considérablement cette milice, mais il lui laissa une consistance qui a suffi depuis pour reconquérir le pouvoir sous le faible gouvernement de ses successeurs.

Ce ne fut cependant pas dans les premiers temps que les Mamelucks parvinrent à se relever des échecs qu'ils avaient reçus ; bornés aux gouvernemens des provinces et aux soins de maintenir l'ordre et de protéger la perception des impôts, ils n'avaient aucune influence dans les déterminations du gouvernement, et étaient contenus dans le devoir par le corps des Janissaires que la Porte entretenait habituellement en Égypte. Mais la même cause qui avait énervé et fini par détruire les armées romaines produisit les mêmes effets sur les troupes ottomanes. Le relâchement de la discipline, le mariage des soldats, la permission qu'ils eurent de s'adonner à diverses professions, amollirent avec le temps ces fiers Janissaires, qui finirent par ne transmettre à leurs enfans qu'un nom jadis célèbre, et qu'ils n'étaient plus dignes de porter.

Depuis plus d'un siècle, l'empire ottoman a perdu dans les trois parties du monde, qu'autrefois il a fait trembler, la majeure partie de son influence po-

litique ; et, ce n'est qu'à cette force d'inertie qui appartient aux grandes masses et, plus encore, à la rivalité des puissances qu'on appelle leur équilibre, que le gouvernement turc a dû sa conservation, ou du moins, le maintien de son existence en Europe. Mais de toutes les provinces soumises à la Porte ottomane, il n'en est aucune qui ait autant que l'Égypte secoué le joug de son autorité. Depuis plus de cinquante ans, le Pacha résidant au *Caire*, n'est revêtu que d'un titre sans pouvoir ; et toutes ses prérogatives se bornent à obtenir difficilement quelques égards et un léger tribut.

Ibrahim, vers le milieu du siècle présent, a recommencé ce nouvel empire des Mamelucks ; il a paru devoir reprendre une certaine consistance sous Ali-Bey, qui, pendant quelquesa nnées, a fixé l'attention de l'Europe. Les succès éphémères de cet esclave, devenu chef d'une horde de brigands organisés, furent moins le résultat de ses talens que de l'ineptie des hommes qu'il avait à combattre. Né dans le *Caucase*, acheté par des Juifs, et vendu à Ibrahim, il devint son favori, et fut élevé par lui jusqu'au rang de Bey, ou de gouverneur de province. Après la mort de son patron, il essaya de le remplacer ; mais il rencontra des oppositions qui le forcèrent à fuir vers le *Saïd*, retraite ordinaire des mécontens. Rappelé au *Caire* par les amis qu'il

avait su s'y ménager, il s'empara de l'autorité, et conçut de plus vastes projets que son prédécesseur. Il chassa le pacha, refusa le tribut à la Porte, et non content d'affecter l'indépendance, il aspira au titre de conquérant.

Malgré le succès de ses premières entreprises, sa fortune ne fut pas assez soutenue par sa conduite pour être de longue durée. Élevé par la faveur, il devint victime de celle dont il combla le jeune Mohammad. En 1769, il l'avait chargé de l'expédition dirigée contre la *Mecque*; cette ville fut prise et livrée au pillage. L'année suivante, Ali-Bey porta plus loin ses vues et se décida à attaquer Osman, pacha de *Damas*. Il fut secondé par Daher, commandant à *Acre*, et révolté contre la Porte. Leurs troupes réunies battirent celles du pacha, et s'emparèrent de *Damas*. Le château seul annonçait une faible résistance, lorsque Mohammad, qui avait été séduit par le pacha, ordonna tout à coup la retraite et se retira dans le plus grand désordre jusqu'au *Caire*. Ali-Bey, qui avait eu le tort de ne pas commander lui-même cette expédition, ne se trouva pas assez puissant pour punir la trahison de son favori, mais suivant la politique turque, il dissimula, et attendit l'occasion favorable pour se venger.

Mohammad, qui sentait le danger de sa position, s'évada du *Caire*, et se retira au *Saïd*, où il réunit un

parti puissant. Ali-Bey envoya contre lui des troupes qui, au lieu de le combattre, se rangèrent sous ses drapeaux, et le rendirent assez fort pour rentrer en maître dans le *Caire*. Ali-Bey n'eut pas le courage de l'y attendre, et se sauva avec ses trésors chez son allié, le Chaïk-Daher, qui le reçut avec cette franche hospitalité qui caractérise les Arabes. Mais peu de temps après, au mois d'avril 1773, trompé par de fausses espérances, il essaya de rentrer au *Caire*, et fut battu et pris par les troupes de Mohammad, qui, après l'avoir traité avec l'apparence perfide du respect, s'en défit le troisième jour.

Ainsi finit Ali-Bey, le plus puissant des chefs qu'aient eus les Mamelucks depuis qu'ils ont reconquis l'autorité en Égypte. Quoique ses qualités personnelles aient été fort au-dessous de sa situation, on lui doit cependant la justice de lui en accorder de supérieures à celles de ses prédécesseurs.

Mohammad, qui le remplaça au mois d'avril 1773, ne jouit pas long-temps du fruit de sa perfidie. Le premier acte de son gouvernement fut de prêter serment d'obéissance à la Porte, qui le nomma pacha du *Caire*. Aussitôt il commença les apprêts d'une expédition contre le Chaïk-Daher, à qui il ne pouvait pardonner son attachement pour Ali-Bey, et dont il voulait enlever les trésors, qu'on assurait être très-considérables.

Ce ne fut cependant qu'au mois de février 1776 que Mohammad entra en Palestine, et commença le siége de *Jaffa ;* l'ineptie la plus complète et l'ignorance absolue des moyens d'attaque et de défeuse présidèrent à ce siége qui dura quarante-six jours. Cependant les assiégés souffrant beaucoup, et n'espérant plus être secourus, entamèrent une négociation : pendant qu'elle se traitait, quelques Mamelucks qui étaient entrés dans la ville s'étant mis à piller, le combat recommença et se termina par la prise de la ville et le massacre de tous les habitans. Mohammad, également lâche et cruel, fit élever un horrible monument des ossemens de tous les malheureux qui avaient habité *Jaffa.*

Cet événement, et les circonstances qui l'avaient accompagné, répandirent la terreur dans le pays. Le Chaïk-Daher abandonna *Acre*, que son fils Ali espéra défendre; mais, se trouvant trop faible, et ayant essayé de traiter, Mohammad n'eut pas horreur d'exiger la tête de son père pour première condition. L'Arabe, à qui l'on reproche cependant ses révoltes contre son père, frémit d'indignation, et se retira. Les Mamelucks s'emparèrent de la ville, et la pillèrent. Tous les habitans d'*Acre* attendirent en tremblant le sort de ceux de *Jaffa,* lorsque la nature, vengeant ses droits, enleva en deux jours le barbare

Mohammad ; il mourut d'une fièvre maligne au mois de juin 1776.

Aussitôt que son armée en eut connaissance, elle se retira en désordre vers l'Égypte. Mourad-Bey, qui se trouva le chef de l'armée, et qui aspirait à la première place, revint au *Caire* pour la disputer à Ibrahim-Bey ; celui-ci rallia ses amis, et prit toutes ses mesures pour conserver le pouvoir. Une guerre sanglante paraissait inévitable entre ces deux prétendans ; mais l'égalité de forces les détermina à partager l'autorité.

Depuis cette époque jusqu'à celle de la conquête de Bonaparte, dans un espace d'environ vingt ans, il ne s'est rien passé en Égypte qui puisse mériter de fixer l'attention : des divisions, des querelles produites par l'avarice et l'ambition ; des négociations commencées, conduites et terminées par l'intrigue, ont été le résultat inévitable de l'anarchie systématisée qui constitue le gouvernement des Mamelucks. La seule chose qui pourrait étonner, c'est de voir aussi rarement l'effusion du sang être la suite de ces dissensions continuelles ; mais la surprise cessera si l'on réfléchit à la solidarité nécessaire qui existe entre un petit nombre d'oppresseurs qui peuvent bien se disputer les dépouilles d'un peuple subjugué, mais qui ont intérêt à se ménager réciproquement et à ne pas détruire la force qui leur garantit le pouvoir.

Le coup-d'œil rapide que nous venons de jeter sur les diverses situations qu'a éprouvées l'Égypte, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, a dû suffire pour faire sentir toute l'importance de ce pays. Nous avons omis un grand nombre de détails intéressans, et particulièrement tous ceux qui sont relatifs au commerce que les Vénitiens ont fait si longtemps avec l'Inde, l'Arabie et la Perse, par la voie de l'Égypte. C'est aux avantages immenses qu'ils en retirèrent qu'ils dûrent la grande prépondérance politique qu'avait su conserver, jusqu'à la ligue de Cambrai, cette république qui, après douze cents ans d'existence, a péri dans le choc de deux grandes puissances.

La conquête de l'Égypte et l'établissement d'une grande colonie dût toujours être l'objet de l'ambition de la France, considérée comme puissance prépondérante dans la mer *Méditerranée;* lorsqu'elle reprendra sa place parmi les puissances maritimes, lorsque le rétablissement de sa marine et des événemens dont le germe presque étouffé par l'abus de la victoire sera peut-être à peine aperçu pendant un demi-siècle, lui rendront plus de vigueur qu'elle ne semble en avoir perdu, ses souverains et les hommes d'état appelés à remplir ses destinées jetteront encore les yeux sur l'Égypte ; ils y chercheront une compensation de la perte des Antilles : il n'importera plus que

le conquérant dont l'ambition troubla l'Europe et l'Asie, et dévora un long avenir, n'ait laissé que sur des ruines les traces d'une audacieuse expédition? Autres temps! autres soins! l'Égypte sera peut-être un jour l'Inde des Français.

Quelles espérances n'offriront pas au commerce des établissemens sur le golfe *Arabique*, des communications avec la Perse, la Chine et l'Indostan? Quelque lents et difficiles que soient les transports par les caravanes, on peut voir dans les recherches récentes de Robertson quel dégré d'importance a conservé jusqu'à ce moment l'ancien commerce par la voie de terre : d'ailleurs, pour des siècles encore, la route du *Cap-de-Bonne-Espérance* est perdue pour toutes les nations du continent européen. L'Angleterre, comme nous l'avons déjà remarqué, a non-seulement affermi, mais immensément étendu sa puissance dans la presqu'île de l'Inde; ses escadres, à l'abri des moussons dans la rade de *Trinquemale*, et profitant des vents alternatifs et réguliers qui règnent dans ces parages difficiles, n'y laisseront plus flotter désormais que le pavillon britannique. L'Europe est donc condamnée au joug du monopole; et toutes ces denrées précieuses, devenues de première nécessité, ces tissus fabriqués à un prix si modique par un peuple patient et frugal, seront revendus par

les dominateurs des mers au prix qu'il leur conviendra de fixer.

L'établissement de colonies françaises en Afrique, et surtout en Égypte, peut seul rendre au commerce de ce pays, qui de tout temps a fixé les regards des politiques éclairés, toute l'extension dont il est susceptible. Les Égyptiens dégradés par la misère, et avilis par le despotisme; les Grecs asservis, et les Arabes errans, connaîtront une patrie. L'existence d'une ville qui renferme près de quatre cent mille ames suffit seule pour prouver que l'industrie n'a pu être entièrement détruite sur les bords du *Nil*, et le *Caire* peut encore rappeler les beaux temps de *Tyr* et d'*Alexandrie*.

NOTE CINQUIÈME.

Sur l'amiral sir Sydney-Smith.

Nous avons dit que sir Sidney-Smith, arrivant à *Aboukyr*, fut témoin de la défaite des Turcs ; nous devons ajouter qu'il débarqua lui-même et prit part à l'action. Il se trouva au fort de la mêlée au moment de la charge décisive du 7ᵉ régiment de hussards. Il fit de vains efforts pour rallier les Turcs, et lorsqu'il vit l'affaire désespérée, il regagna lentement le bord de la mer, se rembarqua, doubla la pointe d'*Aboukyr*, se porta sur le rivage du côté du nord avec deux péniches armées dont le feu flanquait la droite des Turcs qui tenait encore, et protégea leur retraite dans le fort.

Cet amiral justement célèbre par beaucoup d'actions d'éclat, ardent mais généreux ennemi des Français, avait comme on sait, avant ses campagnes d'Égypte, subi en France les rigueurs d'une longue captivité : fait prisonnier le 18 avril 1796, sur la rade du *Hâvre*, à bord du corsaire le *Vengeur*, qu'il venait d'amariner, il fût transféré à *Paris*, et mis à la tour du Temple.

Le Directoire républicain fit une espèce de trophée barbare de l'emprisonnement de Sidney-Smith, et fut puni par son évasion (non moins extraordinaire que l'événement qui l'avait fait tomber entre les

mains des Français) de l'injure faite à sa loyauté.

Après deux ans de détention, le 24 avril 1798, des adjudans de la place se présentèrent à la prison du Temple avec un arrêté du Directoire et des ordres du ministre de la marine pour transférer l'amiral à *Fontainebleau.* Le concierge obéit à cette réquisition et livra le prisonnier. Sir Sydney prit la route du *Hâvre;* et, conduit à la côte où l'attendait un bateau pêcheur, il joignit la croisière anglaise et passa en Angleterre sur la frégate *l'Argo.*

On a vu de quelle importance fut la délivrance de Sydney-Smith, et la part qu'il eut depuis à la défense de *Saint-Jean-d'Acre.* Ce premier échec des armes de Bonaparte où son étoile pâlit pour la première fois, et les dernières circonstances qui l'ont totalement éclipsée, rendent très-piquantes l'anecdote et l'espèce de prophétie que nous allons rapporter.

Nous avons sous les yeux un paneau de boiserie, peut-être le seul débris qui reste de la trop fameuse tour du Temple. Ce paneau fut découpé et enlevé, après l'évasion de sir Sydney-Smith, par M. le prince de Léon, qui, l'un des objets des nouvelles persécutions d'un gouvernement violent et ombrageux, fut détenu dans la même chambre qu'avait habitée l'amiral.

Ce fragment de boiserie, peint en blanc et un peu enfumé, est couvert d'inscriptions française, latine et anglaise, tracées au crayons de la main de sir Sydney-

Smith. Nous laisserons au lecteur le soin de faire les rapprochemens de situation et les réflexions que cet écrit fait naître.

SYDNEY-SMITH A BONAPARTE.

26 octobre 1796.

La roue de la fortune fait d'étranges révolutions, il faut l'avouer; aussi pour mériter le nom de révolution faut-il que le tour de roue soit complet. Vous êtes aujourd'hui aussi haut que vous pouvez l'être, eh bien! je ne vous envie pas votre bonheur, parce que j'ai un plus grand bonheur encore, celui d'être aussi bas dans la carrière de l'ambition qu'on peut descendre, de sorte que, pour peu que cette dame capricieuse tourne encore sa roue, il faut bien que je monte, et par la même raison que vous descendiez. Je ne vous fais pas cette remarque pour vous choquer, mais bien pour vous apporter la même consolation que j'éprouve, quand vous serez arrivé au même point où je suis. Oui! au point même où je suis; vous habiterez cette même prison, pourquoi pas aussi-bien que moi? je n'y ai pas pensé plus que vous n'y pensez actuellement avant d'y être enfermé. Dans une guerre de parti, c'est un crime aux yeux de ses opposants de bien faire son devoir; vous le faites aujour-

d'hui, et par conséquent vous aigrissez vos ennemis contre vous ; vous me répondrez :

« Je ne crains point leur haine conjurée :
» La voix du peuple est pour moi déclarée;
» Je le sens bien.
» C'est parler comme il faut.
» Dormez en paix, vous apprendrez bientôt
» Ce que l'on gagne à servir un tel maître ;
» Et l'inconstant vous punira peut-être
» Avant six mois, si ce n'est aujourd'hui,
» De tout le bien que vous faites pour lui.
» Quiconque a mis (dit un auteur antique *)
» Son seul espoir dans l'amitié publique,
» Ne vit jamais sans trouble, sans chagrin,
» Et rarement fait une heureuse fin ».

Au reste je n'ai pas besoin de vous prouver que vous viendrez ici, puisqu'il faut bien que vous y soyez déjà pour lire ces lignes : vous aurez, je le présume aussi cet appartement; parce que le concierge (Lannes), *est un honnête homme, et il vous donnera sans doute le meilleur, comme il a fait pour moi.*

AVIS AU LECTEUR.

« *Grave est armis pacta componere. Victores* » *prædam putant, victi cives sunt; inter has diffi-* » *cultates evadendum; atque in posterum firmanda*

* Pausanias.

» *Respublica, non armis modò neque adversùm* » *hostes, sed, quod multò majus multòque aspe-* » *rius, bonis libertatis et pacis* ».

SALLUSTE à CÉSAR, Lettre II.

P. S. 4 septembre 1797.

Pichegru the fore-runner of Bonaparte in the carrear of glory, was brought within these walls, and condemned to transportation, without trial or hearing of any kind, and that in the name of that liberty for which he had fought victoriously : but which is evidently not to be found in a Republic constituted like that of Algiers, on military violence.

NOTE SIXIÈME.

Sur le service des États-Majors d'armée.

Ayant saisi, dans le cours de cet Ouvrage, toutes les occasions de faire observer le progrès et le perfectionnement de diverses branches de l'art de la guerre, on nous reprocherait avec raison d'avoir négligé l'une des plus importantes, si nous n'arrêtions l'attention de nos lecteurs sur les états-majors des armées.

Le service des différentes armes, surtout celui des corps à talens, tels que l'artillerie et le génie, dont l'emploi est circonscrit, et dont la théorie est appuyée sur des principes invariables, et s'enrichit de toutes les nouvelles découvertes, exige une instruction graduelle qui fixe et conserve pour la pratique à venir les avantages acquis par l'expérience; mais l'objet des travaux des officiers d'état-major n'est rien moins que la science de la guerre; et comme à mesure que les pensées se généralisent, la théorie devient vague, et l'application des règles plus indéterminée, on perd toute idée de doctrine, on finit par n'apercevoir aucun art dans la partie de l'art de la guerre qui exige le plus de connaissances positives.

Si nous ajoutons à cette première considération celle de la composition des états-majors et du mouvement continuel qui s'y opère, nous aurons assigné les

causes de l'incertitude et de l'indifférence qui règnent sur cette branche importante du service; plus elle offre aux officiers qui s'y destinent, ou que la faveur des ministres et des généraux y appelle, d'avantages pour se faire promptement distinguer, et obtenir un avancement hors de rang, et plus on se persuade qu'un certain dégré d'intelligence et beaucoup d'activité suffisent pour y réussir. L'entière liberté qui doit toujours être laissée au général en chef, de choisir dans toutes les armes les officiers de son état-major, n'admet point la possibilité d'une école régulière, et un examen pour l'admission des sujets qui s'y destinent. Si quelques officiers d'état-major développent de vrais talens dans une application bien calculée de leurs connaissances positives sur les différentes parties du métier, on ne considère que les résultats, on accorde tout à l'esprit naturel, au génie, et rien à l'instruction méthodique, dont on ne s'occupe point, et que beaucoup d'officiers ne croient pas nécessaire.

C'est surtout après une longue guerre et plus fertile que les précédentes en événemens de tout genre, c'est quand la pratique a non-seulement suppléé, mais nécessairement remplacé la théorie, qu'il faudrait rétablir la théorie avec autant de soin qu'on mit d'empressement à s'affranchir de ses entraves. C'est à la perfection des écoles de toute espèce, pendant une

longue paix, c'est à la rivalité entre les gouvernemens et à l'émulation qu'elle entretenait entre les divers corps des armées, que la France a dû cette foule d'officiers qui, ayant reçu dans les rangs inférieurs une instruction solide et beaucoup plus étendue que d'anciens préjugés ne permettaient de l'apercevoir, se sont élevés rapidement, et sont venus aux premiers emplois militaires, en étonnant l'Europe par leurs savantes combinaisons. Quand les camps ont servi d'école, et que les leçons de pratique sont interrompues, les communications traditionnelles ne suffisent plus pour en conserver les fruits, c'est dans cet esprit que, résumant quelques observations sur le service des états-majors des armées, nous essayons d'en fixer les principes. Ce pourrait être la matière d'un ouvrage élémentaire, et l'un des plus intéressans par la variété des objets et le point de vue sous lequel on pourrait le présenter ; mais les bornes d'une simple note ne permettent que de l'effleurer.

L'organisation des états-majors des armées, comme toutes les autres pièces de ces immenses machines, s'est beaucoup perfectionnée par les dernières expériences. Cette organisation n'est pas fort ancienne, si on la considère dans le complément des attributions qui y ont été successivement réunies, et dont l'ensemble, s'il est bien entendu, multiplie les moyens d'exécution, les simplifie et dégage la pensée du gé-

néral en chef de la préoccupation des détails, toujours importune, et souvent funeste.

On ne peut former que des conjectures sur la manière dont les anciens conduisaient la guerre; leurs plans étaient vastes, leurs conceptions presque toujours très-hardies; mais leurs opérations étaient moins rapides, leurs combinaisons moins compliquées que les nôtres, à cause de la différence des armes et de l'imperfection des moyens artificiels de défense.

Le service distinct des états-majors d'armée est une invention des modernes; elle a été amenée par la fréquence des mouvemens, la nécessité d'une continuelle et minutieuse vigilance, la transmission et la variété des ordres : cette formation des états-majors si souvent pratiquée, n'est même pas fixée; les fonctions des officiers qui les composent ne sont encore ni suffisamment déterminées, ni bien connues : les principales et les plus intéressantes, les reconnaissances militaires, présupposent une assez grande étendue de connaissances élémentaires; et cependant il n'y a sur cette partie aucun système d'instruction régulièrement établi.

Lorsqu'on veut se rendre compte de l'institution des états-majors, il faut d'abord rappeler avec leurs diverses dénominations les objets auxquels elle est appliquée.

Dans les armées allemandes et anglaises, les quar-

tiers-maîtres-généraux et leurs aides prenaient peu de part autrefois aux opérations militaires ; ils étaient plus employés dans le cabinet à la tenue des livres d'ordres, et à leur communication, qu'à la partie active presque toujours réservée aux adjudans attachés aux généraux. Le quartier-maître-général avait sous sa surveillance immédiate, toute l'administration de l'armée, et ses fonctions étaient, sous ce rapport, les mêmes que celles du commissaire-général.

L'exemple de la formation régulière des états-majors dans les armées françaises, dont nous allons rendre compte, fut promptement imité dans toutes les armées de l'Europe. Il est juste de remarquer ici que, pendant que les militaires français mettaient une importance exagérée à copier servilement les Allemands dans les plus petits détails d'instruction élémentaire et de tenue pour les deux armes, ils leur fournissaient des modèles pour les grandes parties du métier, pour l'application des sciences et des arts à la science de la guerre.

Avant la révolution, on distinguait dans les armées françaises trois états-majors différens, 1°. l'état-major-général de l'armée dont le chef était appelé maréchal-général-des-logis de l'armée, et avait immédiatement sous ses ordres des aides-maréchaux-des-logis, dont le grade n'était pas déterminé ; 2°. l'état-major de la cavalerie, dont le chef avait le

même titre de maréchal-général-des-logis ; 3°. l'état-major de l'infanterie dont le chef était appelé major-général de l'armée, et auquel étaient subordonnés les états-majors du parc d'artillerie et des ingénieurs.

Les attributions des états-majors des deux armes, se bornaient à la transmission régulière des ordres de mouvemens, à la surveillance de la police et discipline, et à la vigilance sur l'entretien et les besoins des troupes, sur leur administration particulière : l'administration supérieure de l'armée était comme aujourd'hui confiée à un commissaire ou intendant, qui ne rendait compte qu'au général de l'armée et au ministre.

Tout ce qui avait rapport à la préparation et à l'exécution des plans de guerre, et des opérations résolues par le général en chef, aux reconnaissances de terrain, aux ouvertures de marche, à la castramétation, à l'établissement des quartiers-généraux et des cantonnemens, enfin à tous les travaux topographiques, formait les attributions du grand état-major de l'armée.

On conçoit que les généraux d'armée, intéressés à bien choisir leurs principaux instrumens, appelaient à ces dernières fonctions des officiers capables de les seconder ; mais la faveur les forçait de mêler à cette élite des sujets peu instruits et moins exercés ; le service de l'état-major de l'armée toujours jalousé par

les corps à talens, ne pouvait acquérir ni stabilité, ni considération. Cette triple issue vers les grades supérieurs augmentait les prétentions ; dès que l'armée était réduite au pied de paix, les réformateurs s'empressaient de dissoudre les états-majors ; les officiers qui les composaient rentraient dans la ligne, avec plus ou moins d'avantage; quelques-uns, seulement des plus distingués, et destinés pour ainsi dire à conserver la tradition des détails de ce service, étaient conservés sans titre, et employés à des missions particulières pendant la paix; les travaux de ces officiers ont produit d'heureux résultats pour les progrès de l'art, et pour la meilleure formation des états-majors.

Après la guerre que la France soutint pour assurer l'indépendance des Américains, et qui fut terminée en 1783, on forma pour la première fois dans l'armée française, un corps d'état-major permanent, dans lequel on ne distingua point les différentes armes : les officiers supérieurs conservèrent le titre d'aides-maréchaux-des-logis ; on y attacha un égal nombre d'adjoints avec le grade de capitaine, et tous ces officiers obtinrent ou conservèrent des grades hors de la ligne ; ce corps, ainsi composé et dirigé par un officier-général, acquit quelque stabilité ; les travaux furent plus réguliers, et il ne manquait plus que de lier cette institution à celle du dépôt des cartes et

plans de la guerre, et des ingénieurs-géographes, pour avoir fondé une école d'état-major.

Depuis environ trente ans, on avait rassemblé les correspondances, les ordres, les instructions des généraux et des ministres ; on les avait analysés pour examiner les causes des succès et des revers ; on avait senti la nécessité de lever et d'exprimer avec plus de précision et de clarté les cartes des différens théâtres de la guerre et celles des fronts de frontière, dont on projetait l'attaque ou la défense. Nous avons donné quelque idée des progrès de la topographie, et si nous n'évitions de nous répéter, nous rappellerions ici que c'est aux travaux constans et multipliés des officiers d'état-major, parmi lesquels on doit comprendre les ingénieurs-géographes, que ces progrès sont dus. On a poussé au plus haut dégré d'exactitude et de rapidité le figuré des terrains, soit à vue, soit à l'instrument.

Un grand nombre de mémoires militaires ont été recueillis, non-seulement sur les frontières et les côtes de France, et de ses possessions extérieures, mais encore sur tous les pays où la guerre pouvait être portée, et le dépôt des cartes et plans de la guerre était devenu en France la plus riche collection en ce genre qui eut jamais existé. Les officiers d'état-major qui avaient pris des connaissances historiques et topographiques dans cet utile établissement, de-

vaient après la guerre y rapporter leurs travaux, et accroître la source d'instruction à laquelle ils avaient puisé.

Nous ne prétendons point, en faisant connaître l'origine, les principes et la nécessité d'une solide théorie pour le service des états-majors d'armée, lui donner une latitude exagérée, une fausse importance ; il faut souvent redire aux militaires que la guerre ne s'apprend qu'à la guerre ; que le plus savant professeur trouve à chaque pas sur le terrain des incidens qui démentent les règles et les calculs ; que ce n'est que par l'expérience des combats qu'on apprend la vraie tactique particulière à chaque arme, celle qui convient à la nation, à la troupe, à l'espèce d'hommes qu'on commande ; enfin, dans les pays connus, sur les théâtres où d'anciennes et fréquentes guerres semblent n'avoir laissé à la prévoyance et à la sagacité, que des exemples à suivre ou des fautes célèbres à éviter, toutes les suppositions sont vaines, la guerre est toujours neuve. Faudrait-il inférer de là que l'étude des bons modèles, la méditation des plans des plus habiles généraux, la comparaison de leurs moyens d'exécution, la recherche scrupuleuse de la disposition et de la conduite des troupes dans les actions, sont des occupations infructueuses ? non sans doute : elles ont toujours, ou préparé le développement des grands

talens, ou achevé de mûrir ceux qu'avait secondés l'expérience. Les généraux d'armée qui se sont le plus illustrés parmi les modernes ont toujours eu devant les yeux les grands modèles ; ils ont rappelé la tactique des anciens et leurs pratiques de guerre, autant que pouvait le permettre la différence des armes. On est frappé de cette observation en lisant l'histoire de nos capitaines des 17e et 18e siècles ; le grand Condé, le prince Eugène, Turenne, Marlborough, le maréchal de Saxe, le grand Frédéric, ont justifié cette assertion. On en trouve la preuve dans tout ce qui reste de leurs institutions militaires, et dans leurs propres commentaires ; et s'il était convenable de s'appuyer d'exemples, qu'il est réservé à la postérité de consacrer, nous pourrions citer l'opinion des plus célèbres capitaines nos contemporains ; on trouve dans leurs opérations, dans leurs écrits, dans leurs conversations, l'empreinte de cette grande pensée ; il ne faut point l'attribuer seulement à cet élan naturel du génie, qui se porte vers les élémens semblables à ceux dont il se compose ; mais bien encore à cette perception juste et rapide des esprits d'un ordre supérieur, qui les fait s'attacher d'abord aux rapports essentiels qui existent entre les objets de leurs spéculations. Frappés seulement par les résultats, ils les aperçoivent pour ainsi dire à de grandes distances, les distinguent et

les comparent, presque dans la nuit des temps. Ainsi le vaste champ de l'histoire militaire, ancienne et moderne, offre à chacun de ceux qui veulent s'y exercer l'espèce et le degré d'instruction auquel il veut atteindre ; on peut y orner sa mémoire, aiguiser son esprit à toutes les combinaisons, exciter son courage, élever son génie, et par d'utiles rapprochemens, enrichir et perfectionner de plus en plus, et le fond même de la science de la guerre, et les arts qui en sont devenus tributaires.

C'est à ce but que doivent tendre les efforts d'un bon officier d'état-major ; quelque imposante que soit cette espèce d'encyclopédie militaire, dont nous venons de donner une idée générale, et dont nous définirons les principales branches ; quelque vaste que lui paraisse cette carrière, c'est la sienne ; qu'on juge, si pour s'y distinguer, il faut aider par le travail le développement et l'application des plus heureuses dispositions. En considérant les services signalés qu'ont rendus dans les armées françaises, pendant la dernière guerre, les états-majors d'armée, trop nombreux cependant, formés rapidement, et trop souvent renouvelés pour qu'on n'y ait pas épuisé la classe de sujets formés de longue main pour ce service ; on peut apprécier les avantages que doit procurer une instruction plus complète et plus étendue.

Ce n'est pas que, dans le nouveau système de

guerre, cette partie essentielle soit restée en arrière, bien au contraire, il s'est fait dans le service des états-majors, des progrès, des améliorations dont on doit avec soin conserver les effets ; nous en citerons deux principaux exemples : 1°. la réunion des trois états-majors qui a simplifié une foule de détails qui peuvent encore être réduits ; 2°. l'usage tout nouveau, et autrefois si contesté, de donner aux officiers d'états-majors le commandement de détachemens de colonne d'attaque, dont ils ne faisaient qu'indiquer la direction comme porteurs d'ordres. Il résulte pour eux-mêmes, et pour le bien du service, de grands avantages de cette dernière manière de les employer ; elle forme ces officiers, et leur donne occasion d'appliquer eux-mêmes leur théorie ; elle leur conserve l'estime et la considération du soldat, si facilement aliénées de la classe d'officiers qu'il ne voit pas combattre dans les rangs ; enfin, elle assure au général de l'armée une exécution plus juste et plus sûre de cette partie de ses desseins, dont il a pu craindre de compromettre le secret, par une transmission d'ordres et d'instructions : aussi les chefs d'état-major des armées françaises, choisis par les généraux en chef, ont ils eu, pendant la dernière guerre, une grande part aux succès des opérations ; et on ne vit jamais autant d'exemples de cette entière confiance, de cette intime association de gloire,

sans laquelle les talens et l'activité d'un chef d'état-major restent paralysés : presque tous ceux qui se sont distingués dans cet emploi difficile avaient déjà manié les différentes armes.

Les généraux Berthier, Reynier, Dessolles, Dupont, Oudinot et quelques autres, ont alternativement passé du commandement de divisions, de corps de troupes, et même d'armées, au poste de chef d'état-major; ils l'ont quitté et repris, suivant que la confiance du général en chef déterminait le plus utile emploi de leurs talens, et n'ont pas peu contribué par leur expérience à fixer et centraliser les fonctions de l'état-major des armées françaises. On a pu observer aussi dans les armées impériales que les généraux Mack, Bellegarde, Chasteler, Zach, Schmidt, étaient l'âme des conseils et les principaux instrumens d'exécution dans les grandes armées d'Allemagne et d'Italie.

La réunion de toutes les attributions des états-majors, sous la direction d'un seul chef, a simplifié et rendu aussi rapide qu'il fut possible l'expédition des ordres, et par conséquent le mouvement des armées : cette centralisation permet aussi de déterminer avec plus d'exactitude qu'on n'eût pu le faire auparavant la nature de ces mêmes fonctions et de les classer méthodiquement.

On suppose une armée formée en division, et cha-

cune de ses divisions composée de troupes de toutes armes, dans la proportion relative au pays où elles doivent agir, ayant en matériel et en individus tout ce qui leur est nécessaire, de manière qu'elles puissent agir isolément, sans autre secours que celui des réserves destinées à renforcer telle ou telle arme, et qu'elles puissent se réunir sans se confondre.

Cette excellente organisation est aujourd'hui adoptée dans toutes les armées; mais plus exactement observée dans les armées françaises; c'est la seule qui permette d'établir dans le service de l'état-major-général une division claire, et qui garantisse l'uniformité d'action. Chaque division a son état-major particulier composé des mêmes élémens, mais réduit au plus petit nombre d'individus possible, sous les ordres d'un adjudant, officier supérieur.

Les détails du travail intérieur dans chacune de ces divisions, les opérations sur le terrain, les rapports au général commandant la division, et au chef de l'état-major de l'armée, doivent être en tout semblables à la classification des matières, aux procédés et aux modèles fixés par l'état-major-général, et parfaitement uniformes dans toutes les divisions: il est facile de distinguer les objets qui n'appartiennent qu'au point central de l'état-major-général d'avec ceux qui se répètent et se ramifient pour ainsi dire dans les états-majors des divisions. Tous ces objets

de travail intérieur, de bureau et d'opération, ou d'action sur le terrain, sont résumés dans la table suivante :

Première Section.

Reconnaissances militaires ; reconnaissances de terrain générales et spéciales.

Travaux topographiques relatifs aux reconnaissances de terrain.

Reconnaissances de l'ennemi.

Deuxième Section.

Ouvertures des marches, marches-routes, marches-manœuvres, castramétation ; indication des positions, des quartiers et cantonnemens, des établissemens d'hôpitaux et de magasins.

Troisième Section.

Logemens, police des quartiers, inspection des guides, wague-mestres, gendarmerie, fourrages, équipages et convois, poste aux lettres.

Quatrième Section.

Bureau de l'inspection générale, états de situation, solde, habillement, police et discipline, instruction des troupes de toutes armes, conseils de guerre.

Cinquième Section.

Bureau d'ordre et de mouvement.

Sixième Section.

Bureau de correspondance; 1°. avec le ministre de la guerre.

2°. Avec l'intendant ou ordonnateur en chef de l'armée;

3°. Avec les généraux commandant les divisions et leurs chefs d'état-major, les généraux commandant l'artillerie et le génie.

4°. Avec les gouvernemens et les autorités du pays occupé par l'armée.

5°. Avec les état-majors des armées adjacentes.

Septième Section.

Le bureau topographique.

Huitième Section.

Travail personnel, secrétariat du chef de l'état-major-général.

L'ouverture des paquets, le renvoi motivé s'il y a lieu aux diverses Sections.

Rapports immédiats avec le général en chef.

L'organisation de l'armée.

Les instructions et les expéditions relatives à la destination des généraux et des troupes.

La direction de la correspondance secrète, relative aux mouvemens et aux projets de l'ennemi.

L'expédition des officiers de correspondance et des courriers.

La comptabilité des dépenses extraordinaires.

On pourrait, d'après cette table, organiser et distribuer les différentes parties du service d'un état-major d'armée, et l'on y trouverait aussi le plan d'une théorie complète, si l'on rassemblait sous chacun de ces titres tous les objets qui s'y rapportent, qu'on indiquât les règles auxquelles ils doivent être soumis, les usages confirmés par l'expérience, enfin les modèles et les exemples les mieux choisis.

NOTE SEPTIÈME.

Sur quelques rapprochemens historiques touchant l'Italie moderne.

La maison d'Autriche, à la fin de la campagne de 1799, n'avait d'autres desseins que de s'assurer la domination de l'Italie. Jamais la cour de *Vienne* ne perdit de vue ce grand but de son ambition; il lui fut légué avec la dignité de chef de l'Empire, de même que le désir de l'indépendance au-dedans et de l'influence politique au-dehors, au défaut de la puissance guerrière, s'est perpétué chez tous les pontifes romains. Les noms de Gibelins et de Guelfes ont pu s'éteindre, l'esprit même de ces factions a pu revêtir des formes différentes; mais il n'a jamais cessé d'exister.

Cette assertion paraîtra bizarre au premier coup-d'œil; la plupart des lecteurs la rangeront d'abord au nombre de ces paradoxes qu'on peut tout au plus étayer de quelques présomptions, mais qui tombent au choc de la première objection, parce qu'ils sont dénués de preuves solides. Nous savons tout ce que l'on peut alléguer contre notre opinion; mais nous osons croire qu'un court résumé des grands résultats de l'histoire d'Italie suffira pour la justifier.

La véritable époque où commence l'histoire mo-

derne, c'est le règne des enfans de Théodose, d'Arcadius en Orient, et d'Honorius en Occident. Dès long-temps le génie de *Rome* avait disparu; les anciennes formes républicaines qu'avaient encore laissé subsister les premiers empereurs avaient fait place, sous Dioclétien, à celles d'un despotisme asiatique; la chute d'une religion qui tenait à toutes les institutions politiques, l'introduction d'un culte nouveau, la translation du siége même de l'Empire à *Constantinople*, achevèrent de détruire tous les principes de vie qui avaient animé cet antique corps social; l'Italie et *Rome* même étaient surtout tombées dans un état de langueur et de mort. Cependant jusqu'à l'époque citée, nul choc assez violent n'avait ébranlé ce colosse : il se soutenait par son propre poids, par la force inerte de sa masse; et dans cet état il en imposait encore. Alaric et les Visigoths tentèrent enfin de le renverser; ils y réussirent, et *Rome* devint leur conquête; ils n'osèrent pourtant s'y établir. Mais, quoique des ombres d'empereurs se soient encore succédées pendant quelque temps sur les débris de ce premier trône du monde, il ne se releva plus. Sous le règne de ces faibles princes, l'Italie fut envahie par les Huns, par les Vandales et par les Hérules. Ces derniers enfin s'y fixèrent; ils supprimèrent le vain titre d'empereur, pour donner à leur chef Odoacre celui de Roi; et ainsi disparut jusqu'au fantôme de cet

empire, dont la réalité n'existait plus depuis long-temps.

Rien de plus judicieux que les réflexions de Machiavel sur cette époque de l'histoire où un ancien ordre de choses s'écroulait, tandis que le nouveau se développait avec peine au milieu des plus affreuses calamités. Il ne sera peut-être pas hors de propos de rappeler ici ses observations les plus frappantes : « S'il y » eut jamais, dit-il, des temps désastreux pour l'Italie, » ce fut depuis Arcadius et Honorius jusqu'à Théo- » doric. Si on réfléchit sur les maux que le chan- » gement de maîtres et de régimes peut produire dans » un état, par les discordes intestines, on comprendra » facilement quelles furent alors les calamités de » l'Italie et des autres provinces. Le gouvernement, » les lois, les coutumes, les mœurs, la religion, le » langage, l'habillement, tout, jusqu'aux noms pro- » pres, changea de forme et de nature; le tableau de » ces causes suffit pour effrayer l'imagination : la » ruine, l'origine et l'accroissement de différentes » villes en furent les effets.... Les provinces, dit-il » plus bas, les lacs, les fleuves, les mers n'eurent » plus les mêmes noms.... Les hommes en changèrent; » ils devinrent Pierre et Mathieu, au lieu de César » et de Pompée.... La nouvelle religion opposant des » miracles aux anciens préjugés, il en résulta des » tumultes et d'horribles divisions.... Les disputes des

» diverses églises entre elles et celles des Hérétiques
» contre les Orthodoxes, affligeaient l'univers..... Au
» milieu de tant de persécutions, les hommes portaient
» écrit dans leurs yeux l'effroi qui agitait leurs âmes.
» Dans cet abîme de calamités, ils n'avaient pas même
» la ressource de pouvoir recourir à la Divinité, qui
» est la consolation des malheureux : car, ne sachant
» à quel dieu s'adresser, ils mouraient dans les
» horreurs du désespoir ».

L'Italie respira sous Théodoric; ce prince ayant vaincu les Hérules, établit le siége de son empire à *Ravenne*. Il se fit respecter des rois barbares, gouverna ses sujets avec sagesse et avec douceur ; et sous un règne paisible de trente-huit années, les nouveaux principes qui devaient animer le corps social, se développèrent ; le nouvel ordre de choses commença à prendre quelque solidité.

Un des élémens les plus actifs qui devaient le composer, l'autorité des papes prend son origine à cette époque. Ils la dûrent d'abord à l'influence de leurs vertus : ce fut leur sainteté qui leur acquit la confiance. Lorsque l'empire avait été transféré de *Rome* à *Constantinople*, ils étaient devenus, en quelque sorte, les chefs ou du moins les patrons du peuple parmi lequel l'empereur ne résidait plus. Lorsque ces mêmes empereurs se virent forcés de livrer *Rome* et l'Italie aux incursions des barbares,

les papes se trouvèrent encore; par la sainteté de leur office, les seuls intercesseurs des vaincus auprès des vainqueurs, et l'on vit saint Léon-le-Grand délivrer *Rome* de la rage même d'Attila. Théodoric ayant fixé sa résidence à *Ravenne*, et rendu à *Rome* une ombre de son ancienne liberté, l'influence des papes ne fit que s'accroître. La confiance et la nécessité l'avaient établie; ses effets bienfaisans la consolidèrent, et la durée des mêmes circonstances, des mêmes besoins, lui donna cette force que l'habitude communique à toutes les autorités. Celle des pontifes romains ne sortit point de ses limites tant que les empereurs ou les rois demeurèrent assez puissans en Italie pour leur interdire toute idée de souveraineté, ou seulement d'indépendance. Les papes leur obéirent, et les servirent même comme leurs autres sujets. Tout changea après la mort de Théodoric. Ses faibles successeurs donnèrent à Justinien la facilité de reconquérir l'Italie par ses généraux. Les Ostrogoths se ranimèrent sous Totila, et reprirent deux fois la ville de *Rome;* enfin, Narsès anéantit leur domination en Italie par la défaite et la mort de Téïa.

Ce nouveau règne d'un peuple qu'on appelait encore les Romains, acheva de détruire tout ce qui restait de l'ancienne *Rome*. L'exarque Longin lui ôta ses consuls que lui avait laissés Théodoric; il la

soumit au pouvoir d'un duc, et divisa de même en duchés tout le reste de l'Italie. Ce beau pays ne demeura pas long-temps à l'empire d'Orient. Narsès, pour se venger de l'impératrice Sophie, y appela les Lombards, qui poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux portes de *Rome*; mais après la mort de leur roi Cléfi, qui les avait gouvernés en tyran, ils élirent trente ducs au lieu d'un monarque, et leur puissance divisée s'affaiblit.

Il y eut alors une paix entre les Lombards et l'exarque; chacun garda ce qu'il possédait, et l'on convint de poser les armes. L'Italie se trouva ainsi morcelée; les empereurs grecs et les rois lombards s'y balançaient; plusieurs villes, plusieurs ducs acquirent une sorte d'indépendance, et les papes, comme chefs du peuple de *Rome*, commencèrent à traiter d'égal à égal avec les souverains.

C'est aussi à compter de cette époque que l'on voit leur politique se développer, son principal but étant d'empêcher qu'aucune puissance ne devînt prépondérante en Italie. Dès que l'empire d'Orient fut affaibli sous Héraclius, par les conquêtes des Esclavons, par celle des Perses et des Sarrazins, dès que cet affaiblissement de l'empire fit craindre aux papes la domination des Lombards, qui commençaient en effet à reprendre des forces, et qui attaquèrent l'exarquat, ils appelèrent les rois de France.

On sait comment Pépin et Charlemagne battirent successivement les Lombards, comment le dernier mit fin à leur monarchie, et comment le Pape le fit proclamer empereur et le couronna. L'établissement des Carlovingiens sur le trône de France était une usurpation que l'autorité pontificale avait légitimée; le couronnement d'un empereur par les mains d'un pape, qui suivit cette usurpation, fut un aveu de plus que les couronnes étaient à la disposition des pontifes, et le premier fondement des prétentions qu'ils développèrent bientôt. Au reste, ce n'était pas sous Charlemagne qu'ils auraient osé les montrer. Ce prince laissa vivre les Lombards en Italie; il n'ôta même pas leur nom aux pays qu'ils occupaient; mais il fit revivre, autant qu'il le pouvait, le nom romain, en appelant Romagne les provinces voisines des Lombards. L'empire d'Orient conserva de son aveu la partie méridionale de l'Italie. Son fils Pepin porta le titre de roi du pays entier, et les papes ne jouirent encore que de cette sorte d'indépendance qui convenait au chef suprême de la religion.

Sous les faibles successeurs de Charlemagne, l'Italie fut la proie de nouveaux malheurs; les Lombards se relevèrent. Les papes, qui craignaient toujours une puissance si voisine, eurent recours à Béranger, duc de *Frioul*. Les Sarrazins soumirent la *Pouille* et

la *Calabre*, et s'avancèrent jusqu'à *Rome*. Les Huns firent craindre une nouvelle invasion ; des incursions de barbares continuèrent sous les deux Bérangers, qui succédèrent au premier en qualité de rois d'Italie, et qui ne laissèrent pas au Pape toute l'autorité qu'il désirait. Agapet, pour mettre un terme à tant de maux, invita enfin l'empereur Othon à passer en Italie.

Les trois Othons sont les derniers empereurs qui jouirent à *Rome* de leur autorité, en y soutenant celle du Pape. Il est très-remarquable que dès-lors les intérêts du pontife et ceux des Romains se trouvaient souvent opposés. Grégoire V fut chassé par eux ; Othon III le rétablit à main armée, et Grégoire punit son peuple en transférant à six princes allemands le droit d'élire l'empereur. Dans la suite on verra le contraire ; on verra l'empereur et les Romains ligués ensemble contre le Pape.

En effet, pour bien entendre l'histoire de l'Italie à l'époque où nous sommes parvenus, il faut distinguer trois intérêts principaux ; celui des papes, celui des Romains, et celui des empereurs. Les premiers, que nous avons vus les simples patrons de leur peuple, voulaient en être les souverains, et la répugnance de ce peuple à se soumettre devait d'autant plus les indigner, que cette époque est précisément celle où leur influence en Europe fut pres-

que sans bornes. Les Romains, en qui tout esprit de liberté n'avait pu s'éteindre, et qui ne pouvaient avoir pour la personne des pontifes cette vénération qu'elle inspirait au loin, devaient préférer souvent la simple protection de l'empereur à la domination immédiate de leurs évêques. Quant aux empereurs, qui tenaient leur couronne des pontifes, mais qui se trouvaient exclus par eux de *Rome* et de l'Italie, il était tout simple qu'ils tentassent tous les moyens de s'y rétablir, même en paraissant manquer de reconnaissance envers ceux qui les couronnaient.

Une autre observation non moins importante, c'est que l'audace des pontifes romains ne se montra dans toute son énergie qu'après que les Normands eurent fondé le royaume de Naples. Ce pays, divisé auparavant entre les empereurs grecs et les Sarrazins, qui occupaient toute la Sicile, ne leur offrait point un appui suffisant contre l'empereur d'Allemagne et contre les Romains, et ils furent forcés de les ménager ; mais à peine Robert Guiscard eut-il fait un établissement solide dans ces contrées, que Nicolas II se l'attacha en reconnaissant son titre, et ce fut le même Nicolas qui osa exclure le peuple romain de l'élection des pontifes, en y admettant les seuls cardinaux.

Son successeur, Alexandre II, fut le premier qui poussa la hardiesse jusqu'à excommunier un empe-

reur, et à le déclarer déchu de l'empire. Henri IV, frappé de la foudre pontificale, essaya de lutter contre Alexandre, et ensuite contre Grégoire VII. Il eut des succès et des revers, des humiliations et des triomphes. Ce fut alors que l'Italie et l'Empire se divisèrent ouvertement en deux partis, et que les noms de *Guelfes* et de *Gibelins* leur furent donnés; ce fut alors que l'on vit Grégoire VII assiégé dans sa citadelle par l'empereur uni aux Romains, et délivré par Robert Guiscard, qui obligea Henri de retourner en Allemagne, s'empara de *Rome*, et la ruina de nouveau.

Quel était donc l'esprit des Gibelins et des Guelfes? Ce ne peut être uniquement celui de l'Empire et de l'Église, puisque nous voyons des princes séculiers combattre pour le Pape, et les Romains se déclarer contre lui; puisque nous voyons Henri, abandonné non-seulement par son clergé, mais par ses barons, lorsqu'il est excommunié par les papes. La querelle des deux puissances fut bien l'origine de ces factions; l'opinion eut toujours plus ou moins d'influence sur ceux qui embrassèrent l'un ou l'autre parti; mais il est peu de phénomènes historiques que des causes simples puissent expliquer. En général, on ne comprendra jamais bien la conduite des hommes, si l'on veut ne leur supposer qu'un seul motif d'action. Tantôt c'est l'opinion, tantôt l'intérêt, tantôt les pas-

sions qui les dirigent ; la raison y a toujours la plus petite part, et voilà pourquoi ceux qui veulent tout expliquer par elle frappent toujours le plus loin du but.

Nous voyons deux puissances succéder à celle de l'ancienne *Rome*, le moderne empire et la papauté, celle-ci fondée entièrement sur l'opinion ; la première ayant des forces réelles, mais devant aussi beaucoup à cette même opinion : singulière influence des mots sur l'esprit des hommes ! Au nom de *Rome* semblait attachée l'idée de l'empire de l'univers. Un prince allemand porte le titre d'empereur de *Rome* ; il s'imagine avoir des droits sur tout ce que *Rome* a possédé, et la multitude est portée à le croire. Un pontife commande à *Rome* même ; s'il ne peut soumettre tous les royaumes, il croit pouvoir en disposer. Les passions et les intérêts servent tour à tour les deux partis. Des princes acceptent des couronnes de cette main pontificale, et lui reconnaissent, par cela même, le droit de les leur ôter ; des prêtres faits papes dans ces temps de schisme par l'autorité des empereurs servent ces empereurs en sacrifiant les droits de l'Église.

Le gouvernement et la religion sont les deux poles de la vie humaine, comme Voltaire l'a très-bien dit. C'est aussi autour de ces deux pôles que se firent alors toutes les révolutions. L'empereur et le

Pape furent comme deux centres où venaient aboutir tous les intérêts. On fut Gibelin ou Guelfe, selon que l'on embrassa un de ces deux partis. Ce qui rendait celui du Pape populaire en Italie, c'est qu'en contrariant l'autorité des empereurs, il favorisait l'indépendance des différens souverains de ce pays et des républiques qui s'y formèrent. Si les Romains ne furent pas Guelfes, c'est que les papes voulurent les asservir. Il semble au contraire, au premier coup-d'œil, que tout l'Empire aurait dû être Gibelin; mais l'Empire avait des princes ecclésiastiques ; mais les barons désiraient de secouer le joug de l'empereur, comme les Romains celui des papes ; et ces causes, jointes à l'effet que produisaient les excommunications sur l'esprit des peuples, firent souvent agir les Allemands en Guelfes, ou du moins affaiblit extrêmement chez eux l'influence des Gibelins. De plus, tous les Italiens avaient un but commun qui devait les rallier aux papes, toutes les fois qu'ils ne craignaient pas de devenir ses sujets. Ce but est celui que Jules II poursuivit avec tant de politique et de persévérance. *Chasser les barbares d'Italie*, voilà quel était son mot favori, et il est à remarquer que jamais les Italiens n'ont renoncé à traiter les étrangers de barbares. Machiavel lui-même les désignait ainsi. Les Allemands, au contraire, n'avaient pas un tel point de ralliement; ils ne craignaient rien

de l'Italie, et ne pouvaient prendre le même intérêt à y faire régner leurs empereurs que les Italiens à s'affranchir de leur domination.

Le règne de Frédéric-Barberousse fournit l'exemple de tout ce que nous venons d'avancer. Sous ce prince, la Lombardie fut Guelfe, comme le royaume de Naples, et ce parti prévalut de même en Toscane. Les Romains seuls disputèrent leur indépendance contre le Pape et contre l'empereur, et celui-ci, abandonné par ses prélats et ses barons, fut enfin forcé de s'humilier devant le Pape.

On se tromperait, si l'on s'attendait à trouver dans la suite cette même unanimité parmi les peuples de l'Italie. Les passions brouillèrent tout, à commencer par l'ambition des papes. La postérité légitime des princes normands qui régnaient à Naples s'étant éteinte, Célestin III voulut s'emparer de leurs états, et dans son dépit de n'y pouvoir réussir, il donna ce royaume à la maison de Souabe, ce qui était choquer évidemment les intérêts de la papauté. Le fils de Barberousse fut tout à la fois roi de Naples et empereur : après sa mort, le Pape reconnut le danger de la réunion de ces couronnes. Il fit élire empereur un Othon de Brunswick ; mais celui-ci, ayant voulu faire des conquêtes en Italie, fut excommunié, et abandonné des Allemands, qui mirent à sa place le fils du dernier empereur ; mais comme il avait succédé à

son père au royaume de Naples, le Pape refusa de le couronner. Ce prince mourut après avoir soutenu plusieurs guerres que le Pape lui suscita. Il eut pour successeur à Naples son fils Conrad, l'usurpateur Mainfroy, et l'infortuné Conradin. Mainfroy, le seul de ces princes qui ait véritablement régné, fut fidèle aux principes de sa maison, et ne cessa d'inquiéter l'Église. Célestin lui avait donc ôté son plus ferme appui en plaçant les Gibelins sur le trône de Naples. Urbain IV ne vit d'autre moyen de réparer cette faute qu'en y appelant Charles d'Anjou, frère de saint Louis, c'est-à-dire en introduisant de nouveau les barbares en Italie, tandis que le but des pontifes de Rome avait toujours été de les en chasser. Tout le monde sait comment Charles d'Anjou fit la conquête du royaume où les papes l'avaient appelé, et souilla ses victoires par le supplice de son dernier compétiteur.

En Toscane, les passions des particuliers causèrent d'horribles divisions. Frédéric II y avait séjourné. Florence était alors partagée entre deux familles rivales, les Uberti et les Buondelmonti. La dernière avait prévalu; elle était Guelfe, c'était le parti dominant dans l'état. Frédéric releva les Uberti, et le parti des Gibelins se trouva formé en Toscane.

Il commença à prendre des forces en Lombardie, par les conquêtes d'Ezelin, général de l'empereur

Frédéric II, qui soumit un grand nombre de villes ; et sous Henri de Luxembourg, les Visconti s'étant emparés de Milan, chef-lieu de la ligue guelfe, par les secours de cet empereur, la Lombardie presque entière devint gibeline.

On voit que, dès cette époque, la querelle d'opinion, à laquelle ces deux partis semblaient devoir leur origine, n'avait plus d'influence sur le choix de ceux qui les embrassaient. Dans les troubles qui en avaient été la suite, il s'était formé un grand nombre de petits états indépendans, soit principautés, soit républiques ; et dans les républiques il s'était formé des factions. Chacun se rangeait du côté qui semblait le plus favorable à ses intérêts. Voilà pourquoi Naples, soumise à la maison d'Anjou, et Florence, république, restèrent fidèles au Pape, dont elles avaient peu à craindre, et dont l'autorité les soutenait contre l'empereur, tandis que les petits états de Lombardie, qui avaient tout à craindre ou à espérer du chef de l'Empire, restèrent constamment Gibelins.

Rien n'éclaircit mieux cette observation que ce qui arriva sous Henri de Luxembourg, lorsque le roi de Bohême vint s'emparer de *Brescia* et de *Bergame*, appelé par les Gibelins. Le Pape avait consenti à ses conquêtes, espérant par là fermer à jamais à l'empereur le chemin de l'Italie. Le Roi de Naples et

Florence n'entendirent rien à cette politique. L'esprit guelfe était pour eux celui de leur indépendance ; et la voyant menacée par l'établissement d'un étranger, ils se déclarèrent contre lui. Plusieurs états italiens, sans distinction de Gibelins et de Guelfes, entrèrent dans la ligue. Le Pape les excommunia ; mais ils ne s'en effrayèrent pas : ce qui prouve bien que son parti n'avait de popularité en Italie que par les raisons citées plus haut, parce que le Saint-Siége offrait un point de ralliement à toutes les puissances italiennes qui voulaient affranchir leurs pays de la domination des étrangers. Les papes mêmes ne pouvaient s'écarter ouvertement de ce but sans se donner pour ennemis et les Gibelins et les Guelfes. L'invasion du roi de Bohême occasionna de longues guerres, que les Vénitiens vinrent enfin à bout de terminer. Cette sage république s'était long-temps bornée à son commerce, et s'était abstenue d'entrer dans les querelles des puissances du continent. Le rôle qu'elle y joua ensuite fut brillant, mais de courte durée, et finit par la mettre elle-même dans la dépendance des étrangers.

L'Église avait beaucoup perdu dans les dernières guerres. Benoît XII, n'espérant plus de pouvoir dominer en Italie, imagina d'y affaiblir également l'autorité des empereurs, en légitimant l'usurpation qu'avaient faite plusieurs petits princes de certaines

villes et domaines impériaux. L'empereur, pour ne pas rester en arrière, accorda de pareils titres à tous ceux qui avaient usurpé les terres de l'Eglise, et les concessions de l'empereur et du Pape eurent la même validité : chaque puissance était reconnue de ceux qu'elle favorisait.

Ce serait excéder les bornes d'une note que de suivre plus long-temps dans l'histoire les traces des deux partis guelfe et gibelin. Ce que nous avons dit démontre assez évidemment quel était l'esprit recteur de chacun : l'Empire voulait faire des conquêtes; l'Italie voulait s'affranchir du joug. Les empereurs auraient triomphé sans doute, si les papes n'eussent toujours appelé d'autres princes à leur secours. Telle était la faiblesse de l'Italie, que, tout esprit national et belliqueux y étant perdu, elle ne pouvait repousser une invasion que par le secours d'un autre. La politique des papes fut donc constamment, ainsi que nous l'avons remarqué, d'opposer les barbares aux barbares, dans l'espoir de les chasser les uns par les autres, et de demeurer indépendans. Mais de tant de guerres, d'invasions et de conquêtes, d'un pareil déchirement de partis, il dut résulter un morcellement de territoire qui perpétua la faiblesse du pays entier. Les papes y contribuèrent encore, parce qu'ils ne voulurent jamais permettre que les princes italiens eux-mêmes devinssent assez puissans. Ils voulaient bien

réunir l'Italie sous l'autorité du Saint-Siége; ils ne voulaient pas qu'un autre prince la réunît; mais le Saint-Siége, centre des opinions religieuses, ne pouvait pas le devenir de la puissance politique. La nature même de l'autorité papale s'y opposait. Les Romains étaient moins disposés que tout autre peuple à reconnaître leurs évêques pour souverains, et les villes, ainsi que les princes qui soutenaient les papes contre les empereurs, n'avaient pas plus envie de se soumettre à l'Église qu'à l'Empire.

L'Italie, depuis la chute de l'empire romain, a été, dans tous les siècles, le théâtre de la guerre entre les étrangers qui s'en disputaient la possession : destin cruel et inévitable de tous les peuples dégénérés, auxquels il ne reste plus ni vertu guerrière, ni esprit public, quoiqu'ils conservent encore un certain instinct de liberté et d'indépendance. Si cet instinct n'avait pas donné des forces aux papes; s'il n'avait pas engagé les républiques elles-mêmes à déposer leur liberté pour un certain terme entre les mains d'un prince étranger qui les délivrait de la domination d'un autre, il est possible qu'une seule nation étrangère, mais encore jeune et vigoureuse, eût conquis le pays entier; qu'en se fondant avec la race indigène, elle en eût renouvelé le sang, et qu'ainsi l'Italie, comme la Gaule et l'Espagne, eût formé une monarchie capable de se maintenir par ses

propres forces, et de conserver un rang distingué parmi les puissances modernes.

Au lieu de cela, que voit-on, en suivant jusqu'au bout l'histoire de l'Italie? La maison d'Anjou et celle d'Aragon, tour à tour favorisées par les papes, se disputent le trône de Naples, dont la Sicile même est séparée pendant quelque temps. *Gênes* et *Florence*, déchirées par les discordes intestines, se livrent tour à tour à des princes, et recouvrent ensuite leur liberté. L'Église est affligée par différens schismes. Charles VIII, roi de France, envahit le royaume de Naples; mais il est bientôt trahi par le pape Alexandre VI, et forcé de revenir en France : il n'achète son retour que par une victoire sur les princes italiens ligués contre lui....... Les guerres que les Français et les Espagnols soutinrent en Italie, sous Louis XII et François I[er], sont assez connues; les troubles qu'excita en Allemagne et en France la réforme de Luther semblèrent seuls en arrêter le cours.

Il ne sera pas inutile d'observer que la réforme prit naissance au moment où la puissance temporelle des papes se trouva le mieux affermie, et que l'époque où ils eurent de véritables armées à leur solde et à leur disposition, fut celle où leurs armes spirituelles se trouvèrent sans force entre leurs mains; preuve convaincante de ce que nous avons avancé, que la nature

même de l'autorité pontificale répugnait au genre de monarchie universelle qu'ils avaient cru pouvoir établir.

Depuis le moment où nous sommes parvenus, ce ne sont plus les noms de Gibelins et de Guelfes qui figurent dans l'histoire de la plus belle partie de l'Europe. La France et l'Autriche, voilà les grands intérêts qui la divisent depuis Charles-Quint et François I[er]; mais si l'on en excepte les inutiles tentatives du dernier pour s'emparer du Milanais, on pourrait encore, d'après sa conduite, le regarder comme l'héritier du parti guelfe, et l'on ne méconnaîtra pas, dans Charles d'Autriche, l'ambition des Gibelins. François conclut le concordat avec le Pape. Charles fit prendre et saccager *Rome* par le connétable de Bourbon.

Si l'empire de Charles-Quint n'eût pas été divisé après lui entre son fils et son frère, il n'est presque pas douteux que son successeur, maître à la fois de ses états d'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Espagne, de Naples et du Milanais, n'eût réussi à subjuguer l'Italie entière, et n'eût ainsi réalisé le véritable plan de tous les empereurs modernes, le rétablissement presque complet de l'empire d'Occident; mais la séparation des deux branches de la maison d'Autriche, les troubles religieux de l'Allemagne, la découverte du Nouveau-Monde et du cap de Bonne-Espérance, la formation des puissances maritimes, rendirent de

nouveau ce projet chimérique, en affaiblissant celui qui devait l'exécuter, en lui donnant des inquiétudes pour ses propres domaines, en communiquant à tous les esprits, à tous les intérêts, une nouvelle direction. Le seizième siècle, si important dans l'histoire moderne et dans celle de l'esprit humain, est nul pour l'histoire de l'Italie, dans le point de vue sous lequel nous l'envisageons.

On pourrait en dire à peu près autant du dix-septième siècle. Les puissances formées en Italie s'y affermirent; on n'y vit point de révolutions; la France avait renoncé à y faire des conquêtes; elle souffrait, par convenance et par raison, la barrière flottante que lui opposait à elle-même la puissance savoyarde, parce qu'elle y trouvait une alliance assez naturelle et assez sûre contre ses ennemis du Milanais. Son ambition se portait plus raisonnablement vers les parties de l'héritage de la maison de Bourgogne, qui morcelaient son territoire, ou qui l'ouvraient aux Espagnols. D'un autre côté, les empereurs furent peu puissans pendant la plus grande partie de ce siècle, ou bien ils eurent tant d'occupation chez eux, qu'ils ne purent songer à s'agrandir.

La succession de Charles II rappela de nouveau toutes les vues d'ambition sur l'Italie; mais nous ne trouvons plus dans la guerre terrible qu'elle occasionna aucune trace des anciens partis. Ici, plus de

motifs d'opinion dans les puissances belligérantes, tout y est mû par l'intérêt, et la faible Italie ne conserva plus aucun moyen ni aucune idée d'indépendance. Les maisons d'Autriche et de Bourbon s'y firent la guerre, se la partagèrent, et les papes n'eurent plus d'influence sur les traités.

NOTE HUITIÈME.

Quelques détails sur la bataille de Novi.

En retraçant cette importante bataille, qui décida du sort de l'Italie, nous avons négligé quelques détails intéressans qui en eussent trop ralenti la relation.

Nous regretterions d'autant plus d'en priver nos lecteurs, que le plan qu'ils trouveront dans la partie de l'atlas joint à ces deux volumes leur paraîtra plus satisfaisant, puisque ces mêmes détails s'y rapportent. Nous les avons puisés dans un excellent fragment, qu'on attribue au général autrichien Stütterheim, et qui se trouve dans les Annales de Vienne, imprimées en 1812. Nous avons aussi fait usage, dans ce supplément, de quelques notes qui nous ont été communiquées par un officier qui se trouvait alors dans le corps d'armée du général Bellegarde.

Joubert, jeune et audacieux général, qu'on opposait aux deux vieillards Souwarow et Mélas, avait obtenu le commandement en chef de l'armée française d'Italie, qui devait être portée à 75,000 hommes. Le Directoire lui avait donné l'ordre précis de livrer bataille pour secourir et dégager la place de *Tortone*.

Dès son arrivée, il assembla un conseil de guerre

où se trouvèrent les généraux Pérignon, Saint-Cyr et Dessoles. Ceux-ci furent unanimement d'avis d'attendre l'arrivée du général Championnet, qui devait déboucher des Alpes. Si Souwarow s'opposait à sa marche, le général Pérignon marcherait avec un corps de 12,000 hommes par *Ormea* sur *Coni*, pour se réunir à Championnet dans la vallée de la *Stura*, afin de faciliter à Championnet sa réunion avec Joubert sur *Mondovi* et *Acqui*.

Si Souwarow allait lui-même au-devant du général Championnet, et ne laissait qu'un corps d'observation sur l'*Orba* et la *Scrivia*, Championnet devait l'attirer, céder le terrain pendant que Joubert débloquerait *Tortone*, se porterait jusqu'au *Pô*, tenterait même de passer le fleuve, ce qui forcerait Souwarow d'accourir au secours de la Lombardie où se trouvaient tous ses magasins.

Enfin, s'il n'envoyait vers *Turin* que des renforts, et continuait de couvrir *Tortone*, on tâcherait, en temporisant, de l'attirer à une attaque dans les montagnes, où, ne pouvant faire aucun usage de sa nombreuse cavalerie, l'infanterie française combattrait avec tout l'avantage du terrain.

C'était vers la fin de juin; l'armée française n'était guère au-dessus de 40,000 hommes, et ne pouvait recevoir, avant le 20 août, les renforts de l'armée des Alpes. Le Directoire réitéra son ordre d'attaquer sur-

le-champ ; et, malgré l'avis de son conseil de guerre, Joubert rassembla son armée, qui, dès le 11 août, déboucha des sommités de l'Apennin dans les vallées de la *Bormida* et de l'*Orba*.

Le 12, l'armée française prit position à *Carosio* et *Arquata* : le 13, le centre s'avança jusqu'à *Mornese*, et pendant que l'aile droite repoussait les postes avancés du général Mélas, et prenait la position de *Novi* en se réunissant au corps du centre, la tête de l'aile gauche se présenta vers neuf heures du matin, à *Terzo*. Ce poste fut évacué sur-le-champ par les troupes détachées du corps du général Bellegarde qui, se retirait sur *Acqui*. Ce corps qui formait l'aile droite de l'armée alliée, passa la *Bormida* à la hauteur de *Rivalta*, et ensuite l'*Orba*, pour prendre position à *Bosco*, et se mettre en ligne avec les divisions russes qui formaient le centre.

Le général Souwarow, qui avait annoncé sa résolution d'attendre l'ennemi dans la plaine, se décida tout à coup à l'attaquer dans sa forte position de *Novi*, quoiqu'il n'y pût faire usage de sa cavalerie.

Voici la description topographique de ce champ de bataille.

Entre la *Scrivia* et le torrent de *Lemme*, qui prend sa source à la *Bocchetta* et se jette dans l'*Orba*, un peu au-dessous de *Basaluzzo*, s'élève au nord de

Gavi le mont *Mesma*, appelé aussi *Monte-Rosso*. Sur ses pentes, du côté du nord, naissent les petites vallées de *Fornace*, *Riasca* et *Bragura*, dont les ruisseaux se réunissent à *Pasturana*, et tombent dans le *Lemme*.

Le plus étendu des escarpemens formés par ces ruisseaux, touche à la *Scrivia* près de *Serravalle*, et est appelé le *Monte-Rotondo*, parce qu'il s'arrondit devant *Novi*, et vers *Pasturana*, et se termine en longues pentes adoucies vers *Basaluzzo*.

Presque parallèlement au *Monte-Rotondo*, un autre plateau s'étend dans la direction de *Serravalle* à *Pozzolo-Formigaro*. Ce plateau a depuis le bord de l'escarpement jusqu'à la pente rapide du *Monte-Rotondo*, une largeur d'environ quinze cents pas, et domine la vallée de la *Scrivia*.

La route de *Novi* à la *Bocchetta*, par *Gavi*, coupe et embrasse les pentes et les vallées du *Mont-Mesma*; il n'y a sur cette montagne que cette seule route praticable pour l'artillerie.

Un autre chemin conduit de *Pasturana* à *Gavi* par *Tassarolo*.

Le chemin de *Novi* à *Gavi* par le haut du *Monte-Rotondo* est impraticable pour les voitures.

Les pentes du *Monte-Mesma*, depuis *Pasturana* jusqu'à *Novi*, sont couvertes d'arbres et de buissons. Il y a en arrière de *Novi* beaucoup de vignes et de

petites maisons de campagne. La ville est entourée d'une bonne muraille flanquée de vieilles tours.

Telles étaient les forces et les positions respectives des deux armées, savoir :

L'armée française évaluée de 42 à 45,000 hommes.

L'aile droite, sous le commandement du général Saint-Cyr, était composée des divisions de l'ancienne armée de Macdonald ; elle occupait *Novi*, et s'étendait à la droite de la ville sur les pentes rapides du *Monte-Rotondo*.

Serravalle était tenu bloqué par la division de Dombrowski, qui occupait aussi au-delà de la *Scrivia*, les postes de *Stazzano* et *Cassano-Spinola*.

Le centre, sous les ordres du général Moreau, était formé par les deux divisions Watrin et Laboissière. Elles s'appuyaient à *Novi*, et s'étendaient sur les hauteurs à la gauche.

L'aile gauche, sous les ordres du général Pérignon, formée des deux divisions Grouchy et Lemoine, s'appuyait au torrent du *Lemme*, et occupait *Pasturana*.

Cette belle position dominait au loin toute la plaine entre l'*Orba* et la *Scrivia*.

L'armée austro-russe était rangée en bataille dans cette vaste plaine, et dans l'ordre suivant.

A la droite, le corps du général Bellegarde, de

16,000 hommes d'infanterie, et 1,800 hommes de cavalerie, ayant sous ses ordres les généraux Kray et Ott, était formé sur deux lignes, entre la route de *Novi*, *Bosco* et *Basaluzzo*.

Au centre, les deux divisions russes de Förster, Schweikowsky, sous les ordres du général Derfelden, 12,000 hommes d'infanterie et 3,000 hommes de cavalerie autrichienne. Les deux lignes étaient formées l'une en avant, l'autre en arrière de *Pozzolo Formigaro*.

A la gauche, le corps du général Mélas, de 11,000 hommes d'infanterie, et 4,000 de cavalerie, s'appuyant à *Rivalta* sur la *Scrivia*.

Une réserve de 5,000 hommes d'infanterie et de 400 hommes de cavalerie, était à *Spinetti* sur la rive droite de la *Scrivia*.

Enfin, le général russe Rosenberg couvrait les travaux du siége de *Tortone*, avec la division de Rehbinder, 2,000 cosaques, et les dragons de Wurtemberg. Ce corps était de 9,000 hommes d'infanterie, et 3,000 hommes de cavalerie.

Les forces des Alliés étaient donc de 53,000 hommes d'infanterie, et de 12,000 hommes de cavalerie.

Souwarow avait fixé la bataille au 15 août. Son plan, ses instructions ne furent autres que l'ordre suivant, remarquable par son laconisme, et qui doit être conservé comme un trait caractéristique.

« Les corps des généraux Kray et Bellegarde, atta-
» queront à la pointe du jour l'aile gauche de l'en-
» nemi à *Pasturana*, pendant que les Russes atta-
» queront le centre, et Mélas l'aile droite ».

Nous ne nous étendrons point ici sur les divers mouvemens par lesquels cette disposition générale fut exécutée ; nous avons tâché d'en présenter le résultat dans le Chapitre VI. Nous observerons seulement ici que le général Souwarow, qui avait réservé aux troupes russes l'attaque la plus difficile, la plus dure, sur le centre de la position des Français, attendit que celle des généraux Kray et Bellegarde, qui agissaient contre la gauche de la position par des pentes plus accessibles, eût réussi. Il ne se mit en mouvement que quelques heures après le commencement de l'affaire, et lorsque la première attaque du général Kray avait été repoussée. Aussi les Autrichiens lui ont-ils reproché de n'avoir pas agi avec l'ensemble et la promptitude que la précision de son ordre leur avait fait supposer.

Le courage, la fureur avec laquelle l'infanterie russe, conduite par le prince Bagration et par le général Milloradowitch, aborda cette formidable position de *Novi*, et trois fois rejetée au pied de l'escarpement, désunie, écrasée par le feu de mitraille et de mousqueterie, ramenée à la charge, donna le temps au général Mélas d'exécuter par l'aile gauche

le mouvement de conversion, qui décida le succès de la bataille.

Les généraux Bellegarde et Kray, avaient à la vérité rétabli le combat contre l'aile gauche de l'armée française, dont la vigoureuse résistance et les charges réitérées les avaient mis deux fois dans un désordre presque égal à celui de l'infanterie russe; cependant la retraite, ordonnée à temps par le général Moreau, se serait faite en assez bon ordre, et la bataille eût été presque sans résultat, si l'artillerie et les divisions qui formaient l'arrière-garde eussent pu s'écouler par *Pasturana*.

Une circonstance particulière, et peu connue, causa l'encombrement qui livra aux Alliés cette arrière-garde, quatorze pièces de canon et quarante-deux caissons.

Vers les six heures du soir, 400 tirailleurs autrichiens s'étaient jetés assez loin sur l'extrême droite. Ils parvinrent, à la faveur du terrain, à se glisser sans être vus, fort près de *Pasturana*, et s'apercevant que le château n'était rempli que de blessés et qu'il était mal gardé, ils l'attaquèrent, le prirent, et s'y établirent au moment où l'artillerie de l'arrière-garde française entrait dans la grande rue pour traverser le village. Ils tuèrent aussitôt les chevaux du premier caisson; l'encombrement et le désordre se mirent dans la colonne, et l'artillerie fut aban-

donnée. Ce fut là que les généraux Pérignon, Grouchy et Colli firent de généreux et inutiles efforts pour donner le temps à cette artillerie, ainsi qu'aux dernières troupes engagées, de gravir le chemin roide et difficile qui traverse le village. La mêlée y fut horrible; les Russes, exaspérés de la perte qu'ils avaient éprouvée, ne faisaient point de quartier.

C'était plus qu'une négligence, c'était une faute de n'avoir pas pourvu à la défense du château de *Pasturana*, car c'était un très-bon poste. Ce bâtiment carré, élevé sur une terrasse de même forme, à l'extrémité et en arrière du village, termine le plateau sur lequel ils est assis; il n'est abordable que sur un point, et par une rampe de deux à trois toises de largeur, et son feu commande à la fois la grande rue du village et la route. On voit combien il était important de l'occuper fortement, et quelle facilité la défense de ce poste eût donné pour le passage du défilé.

TABLE RAISONNÉE

DES CHAPITRES ET DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

DE LA CAMPAGNE DE 1799.

CHAPITRE VII.

Guerre des Anglais dans l'Inde. — Défaite de Tippoo-Saïb, prise de Seringapatam. — *Affaires d'Italie. — Marche des Russes d'Italie en Suisse. — Manœuvres du général Masséna. — Bataille — de* Zurich. — *Retraite du général Korsakow au-delà du* Rhin. — *Manœuvres du géneral Souwarow dans la Haute-Suisse ; — ses combats dans la* Muttenthal ; — *sa retraite par la vallée des Grisons.*

Page 1re à 21.

Concurrence, rivalité, division et opposition des intérêts de commerce des nations d'Europe. — Objet des colonies modernes. — Influence de la révolution de l'Amérique septentrionale sur la révolution française. — Politique de l'Angleterre. — Expédition

---

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME II.

TABLE RAISONNÉE
DES MATIÈRES DES NOTES.

imprévues des deux corps d'armée autrichiens de Jellachich et de Lincken. — Il parvient à les forcer d'évacuer la vallée de *Glaris*. — Il défend les passages de *Nesthal* et de *Næffels* contre les attaques des Russes sous le commandement de Souwarow, et les repousse huit fois à la baïonnette. — Souwarow se retire par *Ilantz* dans la vallée des *Grisons*.

NOTE QUATRIÈME.

Sur l'Égypte ancienne et moderne.

pages 395 à 405.

L'Égypte berceau des lois, des arts et des sciences. — Grandeur de ses établissemens. — Rapprochemens entre les Égyptiens, les Grecs et les Romains. — Fondation de la ville d'*Alexandrie*. — Ptolémée bâtit le fanal de *Pharos*, et fonde la bibliothèque d'*Alexandrie*. — La race des Ptolémées dégénère. — Richesses de l'Égypte au temps de Cléopâtre. — Elle tombe au pouvoir des Romains. — Importance de cette province. — Sa fertilité, son commerce — Époque de la décadence de l'empire romain. — Guerre civile en Égypte. — Elle échappe aux invasions des barbares. — Discussions religieuses. — Invasion de Cosroès. — Battu par Héraclius. — L'Égypte retourne sous la domination romaine. — Amrou, lieutenant d'Omar, marche contre l'Égypte, et pénètre jusqu'au lieu où est aujourd'hui le *Caire*.

Pages 405 à 415.

Extrait du récit que fait Gibbon de l'expédition d'Amrou, de la prise de *Memphis*, du traité fait par Amrou avec les Égyptiens, de la résistance et de la prise d'*Alexandrie* après un siége de quatorze mois. — Héraclius meurt. — La cour de Bysance entreprend de recouvrer l'Égypte. — Les Romains prennent et reprennent *Alexandrie*, et en sont chassés par Amrou. — Modération des fondateurs de l'empire des califes. — Incendie de la bibliothèque d'*Alexandrie*. — Division de l'empire des Sarrazins. — L'Égypte est attaquée par Amaury, roi de *Jérusalem*. — Nouradin est appelé par les Musulmans, et ce sultan de *Damas* s'empare de l'Égypte. — Expédition des Chrétiens dans l'Orient, en 1218. — Croisade sous Louis IX. — Ce prince est battu et fait prisonnier par les descendans de Saladin. — Il rachète sa liberté. — Les Mamelucks s'emparent de l'autorité. — Gouvernement des Mamelucks.

Pages 415 à 425.

Sélim I[er], à la tête des Ottomans, s'empare de l'Égypte au commencement du seizième siècle. — Décadence de l'empire ottoman. — Ibrahim rétablit l'empire des Mamelucks. — Élévation d'Aly-Bey. — Expédition contre la *Mecque*. — Expédition contre

NOTE CINQUIÈME.

Sur l'amiral Sydney-Smith.

NOTE SIXIÈME.

Sur le service des États-Majors d'armée.

des spéculations et des travaux de l'état-major n'est rien moins que la science de la guerre. — Pourquoi on révoque en doute la nécessité de la théorie. — C'est aux études d'une longue paix qu'on a dû les sujets nombreux qui se sont distingués dans la guerre. — Origine et utilité de l'organisation des états-majors. — Anciennes fonctions des officiers majors dans les armées allemandes et anglaises. — C'est aux Français qu'est due la formation régulière des états-majors. — Première formation : trois états-majors différens ; leurs attributions. — Comment ils furent composés. — Sort des officiers à la paix. — Première formation d'un corps d'état-major-général permanent après la guerre d'Amérique. — Services utiles des officiers de ce corps et des ingénieurs-géographes. — Dépôt des cartes et plans de la guerre. — La théorie de l'art de la guerre ne saurait remplacer l'expérience ni le génie ; mais il n'en faut pas conclure qu'elle soit inutile. — Tous les grands capitaines ont étudié les campagnes de ceux qui les avaient précédés. — A quel but doivent tendre les efforts d'un bon officier d'état-major. — Améliorations qu'a produites dans le service des états-majors le nouveau système de guerre. — Importance du poste de chef de l'état-major d'une armée — Services qu'ont rendus ces officiers, tant ceux des armées françaises que des armées autrichiennes. — Travail intérieur du bureau et d'opération ou d'ac-

tion sur le terrain. — Division de ce travail en huit sections différentes.

Note septième.

Sur quelques rapprochemens historiques touchant l'Italie moderne.

Pages 447 à 469.

Préambule. — L'esprit des Gibelins et des Guelfes n'a pas cessé d'exister. — Cette opinion, bizarre en apparence, peut être justifiée par un aperçu des grands résultats de l'histoire d'Italie. — Époque où commence l'histoire moderne. — Alaric. — Odoacre. — Réflexions de Machiavel sur cette époque, depuis Honorius jusqu'à Théodoric. — Origine et causes de l'autorité des papes. — Époque de Justinien. — Les Lombards en Italie. — Ils font la paix avec l'empire d'Orient. — La politique des papes se développe. — Ils appellent les rois de France. — Charlemagne. — Malheurs de l'Italie sous ses successeurs. — Les papes appellent Bérenger. — Les Othons. — L'empereur et le Pape unis contre les Romains. — Trois intérêts à distinguer pour bien entendre les événemens de cette époque. — La fondation du royaume de Naples est l'époque où l'audace des pontifes se montra dans toute son énergie. — Henri IV et Grégoire VII. — Gibelins et Guelfes. — Quel était l'esprit

de ces factions. — La raison n'a que la plus petite influence sur les actions des hommes. — Deux puissances substituées à celle de l'ancienne *Rome*. — Mot de Voltaire. — Pourquoi le parti Guelfe était populaire en Italie. — Pourquoi l'Empire ne fut pas tout entier Gibelin. — Les Italiens ont toujours traité le étrangers de barbares. — Frédéric Barberousse. — Faute que l'ambition et le dépit font commettre à Célestin III. La maison de Souabe règne à Naples. — Urbain IV y appelle Charles d'Anjou. — Guelfes et Gibelins en *Toscane*. — Les Gibelins dominent en Lombardie. — L'Italie est morcelée et déchirée par ces factions. — Le véritable esprit des Guelfes se découvre à l'occasion des conquêtes d'un roi de *Bohême*. que le Pape favorisait. — Concessions de Benoît XII. — L'empereur l'imite. — Réflexions générales. — Causes des malheurs de l'Italie et de sa faiblesse. — Pourquoi elle n'a pas pu se régénérer comme les monarchies qui se sont formées des autres débris de l'empire romain. — Guerres et invasions des étrangers en Italie jusqu'à la réforme de Luther. — Réflexion sur la puissance temporelle des papes. — Charles-Quint. — Les seizième et dix-septième siècles peu importans dans l'histoire de l'Italie. — Guerre de la succession d'Espagne. — Cessation de l'influence des papes.

NOTE HUITIÈME.

Quelques détails sur la bataille de Novi.

Page 469.

En prenant le commandement de l'armée d'Italie, Joubert reçoit l'ordre du Directoire d'attaquer les Alliés. — Il assemble un conseil de guerre. — L'avis unanime est d'attendre l'arrivée de l'armée de Championnet. — Nouvelle injonction du Directoire de livrer bataille. — Pendant que Joubert fait ses dispositions, Souwarow se décide de son côté à attaquer les Français. — Description topographique des environs de *Novi*. — Position respective des deux armées avant la bataille. — Évaluation de leur force. — Ordre du jour de Souwarow, la veille de la bataille. — Reproche adressé à Souwarow par les généraux autrichiens. — Mouvement du général Mélas favorisé par l'acharnement des Russes, sur la position de *Novi*. — Surprise du château de *Pasturana*, par 400 Autrichiens. — Encombrement de l'artillerie française; — elle tombe au pouvoir de l'ennemi. — Importance du poste de *Pasturana*.

FIN DE LA TABLE DES NOTES ET DU TOME II.